

choses  
nous  
ons pas  
s venir

en

sterdam

Ces  
que  
n'av  
vues

Steu

Ams

*Steven Amsterdam*

*Ces choses que nous n'avons  
pas vues venir*

ROMAN

*Traduit de l'anglais  
par Valérie Malfoy*



*Albin Michel*

« *Les Grandes Traductions* »

*Ce livre est publié  
sous la direction de Francis Geffard*

© Éditions Albin Michel, 2011  
*pour la traduction française*

*Édition originale :*  
THINGS WE DIDN'T SEE COMING  
Publiée en 2009 par Sleepers Publishing, Melbourne, Australie  
© Steven Amsterdam 2009

## Ce qu'on sait maintenant

Pour la première fois, papa veut bien que je l'aide à charger la voiture, mais uniquement parce que c'est une urgence. Il dit qu'on devra porter chacun plus que son propre poids. Même si on va seulement à la ferme de mamie et papy, il est en train de déménager la cuisine, avec les pâtes, les soupes en boîte et le beurre de cacahuètes – plus la boîte à outils et la trousse de premiers secours. Cate, qui est dans la salle à manger, s'efforce de ne pas faire attention.

– Ça se termine, Cate, lui dis-je en passant avec un carton.

– Je suis ta mère. Appelle-moi maman.

– Oui, maman...

Ma mission, c'est de tout déposer à côté de la voiture. On la chargera après. Il y a deux jours, il l'a garée en face de notre immeuble et a mis des cônes orange de chaque côté. Les voisins n'ont rien dit, et il m'a demandé de ne pas en faire tout un plat. Cette proximité facilite la surveillance de nos affaires, tandis que je monte et descends en courant les deux volées de marches. Comme il n'y a personne dans la rue quand je sors, je vais chercher un autre chargement.

Les Bender, au troisième, sont partis la veille de Noël, mais papa a voulu attendre jusqu'au soir du Nouvel An pour maximiser les préparatifs. Il a dit que ce sera un Nouvel An exceptionnel, justifiant des mesures exceptionnelles. Il a dit que cette année, il *faudra* que je veille jusqu'après minuit.

Comme il est toujours en train d'agencer l'intérieur de ses cartons – Cate se contentant de tourner des pages sans le regarder, exprès, quand il passe devant elle en les traînant –, je décide de ne pas me mettre dans leurs jambes. Mais pour me rendre utile, j'ai emballé toutes les piles de mes jeux et de ma petite radio, car papa a dit que ça pourrait servir.

Si j'ai le droit de tenir la clé, je n'ai pas celui de démarrer la voiture. Je pourrais mettre le contact et prétendre ensuite que

c'était pour vérifier la jauge, mais ça serait gonflé car je sais déjà qu'il est allé faire le plein à la station-service, et il y a les deux gros jerricans d'essence à l'arrière de notre break. Cate sait que je sais, car je l'ai interrogée. Elle m'a dit qu'il fallait être patient.

Je suis perché sur le capot, à garder nos affaires tout en grattant un éclat de peinture marron entre mes jambes, quand Milo, qui habite en dessous de chez nous, sort. Il fait comme s'il se dépêchait d'aller faire une course avant la fermeture. Puis, il me voit et ralentit pour me poser des questions. C'est une manie chez lui, et ça a le don de me hérissier. Où on va ? Pourquoi on part ? Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire avec ma mémé à minuit ? (Lui, il a douze ans et va à une fête avec des copains.) Je réponds le plus vite possible, tout en gardant l'œil sur nos affaires, non que je me méfie, mais je me demande pourquoi papa a embarqué tous les couteaux de cuisine. Cate ne doit pas être au courant, sinon elle ne serait pas aussi calme.

Pour finir, Milo lâche ce qu'il voulait me dire depuis qu'il m'a vu de sa fenêtre : son père, qui est dans l'informatique, va se faire huit briques ce soir à empêcher les pannes et tout le bataclan. Après quoi, il reste là, à regarder nos valises et notre voiture. Du coup, nos trucs ont l'air pas terrible. Il remue les sourcils à mon attention et rentre. Il n'allait pas au magasin.

Je sais ce qu'est une « brique », parce que Milo me dit toujours combien son père gagne (un max). Ma grand-mère ne veut pas m'entendre prononcer ce mot ; elle dit que ça fait petit gangster.

Enfin, papa sort en traînant la dernière chose, la glacière, sur laquelle il a posé en équilibre un sac plein de légumes.

— On amène des légumes à la campagne ? dis-je.

— T'occupe et file-moi un coup de main...

Il ne commente pas trop ma disposition des affaires dans la rue, mais se met aussitôt à charger. Vu sa tête, c'est pas trop le moment de l'embêter, mais je lui parle quand même des huit briques. Il ne me regarde pas, mais ricane et me demande où le père de Milo travaillera cette nuit. Je dis que je crois que c'est au même endroit que d'habitude, dans un bureau du centre-ville. Papa secoue la tête et dit : « C'est un homme mort. »

Cate sort dans le froid avec son sac à roulettes bleu vif qui a l'air petit et marrant, comparé à ce que papa est en train de fourrer dans le coffre. Elle inspecte la façade de notre immeuble, pour voir qui regarde. Le reste de la rue semble normal. Je soulève mon sac à dos flasque, pour lui montrer que j'emporte trois fois rien, et elle me dit de mettre ma veste. Elle fait rouler son sac jusqu'à papa, qui cale des boîtes de thon tout autour de nos affaires. Cate le regarde fixement, comme on regarde un chien occupé à creuser un trou beaucoup trop profond.

Une fois tout près de lui, elle dit :

— Vraiment, tu ne préfères pas rester pour pouvoir braquer une banque, quand la catastrophe se produira ?

Il rit comme s'il ne trouvait pas ça drôle.

— Comment ça se braque, une banque ? dis-je.

Elle sourit et me dit qu'elle compte sur moi pour être la seule personne saine d'esprit ce soir, voire au cours du siècle prochain. De nouveau, je lui demande comment on fait pour braquer une banque, mais elle se met à l'aider. Je m'allonge sur la banquette arrière afin de pouvoir les écouter.

— Il n'y a aucune raison d'être stressé pour l'instant, dit-elle. On est ensemble. On fait tout ce qu'il faut pour se protéger. On prend toutes les précautions que tu souhaitais.

Il continue à charger.

À la fin, et papa ayant jugé qu'on pouvait mettre le minifrigo à côté de moi (« Ces vivres, ce n'est pas pour ce soir, mais pour plus tard »), on se met en route juste au moment où le soleil commence à se coucher.

Il louvoie entre les autres voitures plus vivement que d'habitude, roulant dans des rues pleines de gens sur leur trente et un, certains déjà ivres. Quelques minutes plus tard, on bifurque sur l'autoroute.

— Pas trop d'encombres, pour un jour de Jugement dernier..., dit Cate.

— Tu me lâches, s'il te plaît ?

Elle se ferme et plus personne ne dit rien pendant un bon moment.

Une fois hors de la ville, elle met la radio. Bientôt, nous sommes sur des routes de campagne, à plus de la mi-parcours. À la radio, les Londoniens se préparent à faire une fête d'enfer. Je dis que c'est super qu'il y ait une nuit où les gens peuvent s'amuser partout dans le monde. Elle acquiesce et dit à papa :

— Le pont de Londres a l'air de tenir. C'est bon signe, non ?

Cela l'agace, mais il ne réagit pas. Elle le regarde pendant une demi-minute, puis se tourne vers sa portière. On passe devant des fermes qui sont dans la pénombre et d'autres éclairées, avec plein de véhicules garés dans leurs sorties de garage.

Faisant comme si elle n'était pas là, papa me dit que le monde est vaste et compliqué, tentaculaire, avec trop de rouages comptant sur d'autres rouages. Puis, il se met à parler comme dans ses lettres au rédacteur en chef, de trucs que je ne comprends pas mais dont j'ai entendu parler très souvent.

— Notre interdépendance est un phénomène sans précédent dans l'histoire. C'est insensé.

J'aimerais être en avion. On volerait vers l'ouest en assistant à toutes ces Saint-Sylvestre en temps réel. Je devrais rester éveillé pendant vingt-quatre heures d'affilée et il ferait noir, mais par le petit hublot je verrais les bordées de feux d'artifice en contrebas, chaque vague éclatant au moment de notre passage. Je commence à en parler, puis décide de garder ça pour mamie. Papa ne juge pas les avions sûrs, de nos jours.

Cate met la main derrière sa tête pour lui pincer le cou, signe qu'elle veut l'aider.

— Que peut-on encore faire pour toi, mon beau ? Si jamais ça tourne mal, on est parés. Sinon, on aura passé une soirée tranquille avec mes parents. C'est tout bon. Non ?

Elle me regarde afin que je puisse dire à papa, moi aussi, qu'on ne risque rien. Je hoche la tête, mais ne dis rien tout haut, parce que je ne sais pas trop si c'est ce qu'il aurait envie d'entendre, ni même d'ailleurs si c'est vrai.

— Et toi, qu'en penses-tu ?

Il me regarde à travers le rétroviseur. Lui et moi, on a les yeux verts. Parfois, dit-il, c'est comme se voir dans un miroir.

À cet instant, on tamponne la voiture précédente. Ce n'est pas un gros choc, juste un petit coup, mais qui suffit à effrayer tout le monde. N'ayant pas de ceinture de sécurité, je suis projeté contre le fauteuil de papa et une boîte de thon atterrit sur la banquette. Rien de grave. Cate me tend la main et me pince le genou pour s'assurer que je n'ai rien. À ce moment-là, je me rends compte que, tout en regardant papa, j'avais aussi vu la voiture ralentir devant nous, mais tout s'est passé tellement vite que je n'ai même pas pu le prévenir.

La voiture qu'on a heurtée se range sur le gravier et on suit juste derrière, comme un enfant qui accompagne un professeur jusqu'au bureau du principal. Papa dit : « Merde ! » et flanque son poing sur le bouton de la radio pour l'éteindre.

Soudain, Cate lui dit son fait :

— N'accuse pas la radio. Si tu n'étais pas aussi parano et dispersé, ça ne serait pas arrivé...

Là, elle parle d'autre chose.

— On va aller de l'autre côté mais tu veux me promettre d'aller mieux ? Promets-le moi.

Il ne dit rien. Elle se renfonce dans son siège et se dit à elle-même :

— Ce serait tellement bien, si ça pouvait remarquer...

Je demande :

— Qu'est-ce qui ne marche pas, Cate ?

Encore plus fâchée, elle demande à papa pourquoi je ne l'appelle pas, lui, par son prénom.

Alors, je le prononce – « Otis » –, ce qui le fait rire.

— Et si tu me soutenais, pour une fois ? dit-il.

On n'aurait pas tamponné cette voiture s'il ne m'avait pas regardé, mais je reste coi.

Papa coupe le moteur. Finalement, une femme sort de l'autre véhicule. Elle n'est pas petite et s'est emmitouflée dans un tas de vêtements. Notre voiture n'est pas plus belle que la sienne, mais au moins c'est chauffé.

Cate dit – de nouveau à elle-même :

— Une femme seule sur les routes, un soir de Nouvel An.

— Elle va peut-être à une fête ? dis-je.

— Non, regarde-la. Elle ne va pas à une fête...

La femme frotte des deux mains la bosse sur son pare-chocs, puis regarde papa bien en face. Il baisse les yeux et reprend son souffle.

— Comment ai-je pu faire ça...

— N'en rajoute pas, dit Cate. Va lui parler.

Puis, elle me prend la main et ajoute :

— Une fois chez tes grands-parents, ça sera calme. On pourra contempler les étoiles, le feu dans la cheminée, jusqu'à ce qu'on s'endorme...

— Jusqu'à minuit ! dis-je pour rectifier.

Je ne crois pas que cela va me manquer, le Nouvel An en ville. On se lèvera de bonne heure parce que mamie aura fait du boucan avec ses casseroles pour qu'on vienne tous lui tenir compagnie. Là, elle préparera rapidement des pancakes et me laissera coller les myrtilles dans la pâte, une fois celle-ci répandue dans la poêle. Papa sera aimable mais pas bavard, parce que ce ne sont pas ses parents. Sauf, bien sûr, si c'est la fin du monde ce soir, auquel cas il nous aura tous sur les bras.

Il n'a pas encore fait le moindre geste. La femme se met à se masser la tête à deux mains, même si ça ne la démange pas forcément, comme papa quand il garde quelque chose pour lui ou qu'il est sur le point d'éclater. Il aura beau s'excuser, elle ne va pas le rater. Je le vois devant moi, qui voit ce que je vois. C'est comme si on regardait la même personne avec les mêmes yeux. Il tourne la tête à droite, puis à gauche, vérifie que la voie est libre.

— Arrachage...

Il redémarre.

— Qu'est-ce que tu fais ? hurle Cate.

— On n'a pas le temps.

Comme il passe à côté d'elle, la femme nous contemple, sidérée. Elle se bat les flancs et observe l'arrière de notre voiture qui rebondit sur la chaussée.

— Papa, je crois qu'elle est en train de mémoriser notre plaque.

— J'en reviens pas ! Te comporter comme un... — elle voudrait dire pire, mais je suis là — comme un con avec une simple inconnue. C'est un délit de fuite.

— Quoi ? On s'est bien arrêtés. Elle n'a rien. Elle peut marcher.

Cate est si fâchée qu'elle se balance sur son siège.

— J'en reviens pas. Et tu as fait de nous tes complices.

Elle a fini, elle regarde droit devant elle.

— Je ne peux en aucun cas cautionner cela.

— Te l'ai-je demandé ?

Papa continue à rouler dans le noir – toujours aussi vite, avec cet étrange air qui veut dire : « rien-à-cirer ».

Cate se retourne et me dit :

— Je ne veux pas que tu retiennes une seule chose de cette nuit. Ni sur la façon de se comporter à une période de grande tension, ni sur la façon de respecter les autres, ni sur la façon de gérer ses craintes délirantes. Je veux que tu regardes défiler les arbres par ta portière, parce que c'est ce que j'ai l'intention de faire.

Papa tapote le volant du bout des doigts, pour se retenir de parler.

Mamie est en train d'attendre sur le carré d'herbe devant sa maison, en brossant ses cheveux qui semblent toujours si longs quand elle ne les attache pas. Par-dessus sa robe verte, qu'elle affirme être sa favorite depuis soixante ans, elle a mis son manteau de laine gris. Quand elle nous voit déboucher du tournant, elle glisse la brosse dans sa poche et s'avance vers la route en nous faisant des signes, comme si papa était incapable de trouver l'entrée sans elle.

Au moment où on s'arrête, mamie se frotte les mains pour se réchauffer et aussi parce qu'elle s'apprête à nous embrasser. Cate jaillit de la voiture comme si elle manquait d'oxygène.

Mamie lui ouvre les bras, la serre très fort, et m'adresse un clin d'œil.

Je descends et elle m'attrape par les oreilles pour m'embrasser sur le front et les deux joues.

— Mon poussin, il est plus de vingt heures. Heureusement pour vous que c'est le soir du Nouvel An, sinon je serais déjà en train de ronfler. Vous savez depuis combien de temps j'attends ici, à me brosser sans relâche ? Depuis midi, voire le petit

déjeuner. C'est un miracle que j'aie encore des tifs sur la tête, et surtout de la sensibilité dans les doigts.

Elle me serre contre elle. Puis, elle voit l'arrière de notre voiture.

— C'est quoi, ce bazar ? Vous aviez peur que je n'aie pas fait les courses ?

Cate renvoie la question à papa d'un geste et s'avance vers le perron, où papy vient de se matérialiser.

Papa se tient à côté de la voiture, silencieux et gardant ses distances.

— Il n'y a pas que des vivres. Des documents, des choses...  
Au cas où.

— Au cas où... ? dit-elle.

— On est préparés, lui dis-je, fièrement.

— Préparés à quoi ?

— À l'effondrement de l'interdépendance, dis-je.

— Ouh là là, ça n'a pas l'air très réjouissant. C'est ce qui nous attend ?

Je crois qu'il va se passer quelque chose, mais je lui dis :

— Peut-être.

Elle tend les bras vers le ciel plein d'étoiles et respire à fond, jusqu'au moment où sa respiration se mue en un bâillement sonore peu distingué.

— Là ! Voilà ce que j'en pense de vos *peut-être*. Tu as faim ?

J'acquiesce.

— Bien...

Et elle me pousse vers papy, mais je reste pour regarder.

Elle considère papa, qui se tient toujours de l'autre côté de la voiture.

— Ça va ?

— Ça va.

— Est-ce qu'on dînera tous ensemble, ce soir ?

— La journée a été longue. Ne comptez pas sur moi, dit papa, mais merci quand même.

C'est nul. Il ne va pas s'excuser. Il va rester planqué dans leur chambre toute la nuit et nous ne serons pas ensemble tous les trois à minuit.

Mamie met les mains sur mes épaules et lui dit :

— Prenez ce qu’il vous faut et entrez avant que la nouvelle année ne commence et que tout tombe en petits morceaux.

Papy est en train de raconter à mamie, à Cate et à moi qu’un soir de Nouvel An, alors qu’ils avaient invité plein de gens, il avait fait si froid que personne n’était venu. Le lendemain matin, mamie avait appelé tous leurs amis pour les *forcer* à venir manger l’énorme jambon qu’elle avait fait rôtir. Elle avait été si persuasive, et il était venu tant de monde, qu’avant quatorze heures, il n’y avait plus rien eu à manger. Cette histoire, on la connaît tous – et mamie l’a vécue – mais c’est bien agréable d’entendre ça tout en mangeant du pop-corn devant le feu qui brûle dans la cheminée du living.

La pendulette sur la bibliothèque basse, près de la cuisine, ronronne bruyamment et indique qu’il sera minuit dans un peu plus de deux heures. C’est cette même pendulette d’un bleu délavé que papy emporte partout. Quand il fait la sieste, il la met à côté de lui. Quand il travaille dehors, il la cale sur le plancher de la véranda. Ça marche à piles et il l’amène chez nous quand il vient nous voir, comme si c’était la seule pendule fiable.

Mamie conclut en disant :

— Cette histoire, à propos, nous enseigne qu’on ne sait jamais comment tournera la nuit du Nouvel An. À minuit, nous n’aurons peut-être plus que la lumière de ces flammes. Et de quoi aura-t-on l’air, alors ?

Papy dit :

— On sera au petit poil ! J’ai acheté des bougies l’autre jour. Et Dieu sait que tu ne nous laisseras pas mourir de faim. Demain, rien n’aura changé.

— Mais tu ne sais pas tout sur les ordinateurs, lui dis-je.

Tout le monde me regarde. J’ai répliqué parce que je devais le faire, parce que c’est la vérité.

Papy se renverse dans son fauteuil, se coince les pouces sous les aisselles, et sourit.

— Si, justement ! Et puis d’ailleurs, ça n’a aucune importance.

Redevenant grave, mamie joint ses mains contre ses lèvres comme si elle allait prier et me dit :

— Et si tu allais chercher ton père ? Il n’y a aucune raison pour qu’il ne soit pas avec nous.

Cate jette ses mains en l’air, signe que c’est comme je veux.

Je vais à leur chambre, qui est dans le noir.

— Papa ?

Non.

Je parcours le couloir, regardant dans toutes les pièces, mais il n’est nulle part. Puis, juste en chaussettes, je sors par le jardin et contourne la maison. Par la fenêtre, je vois Cate, mamie et papy à l’intérieur, qui sont tous les trois immobiles et ne se parlent pas. Difficile de dire s’ils s’ennuient ou s’ils sont, comme dit mamie : « dans une tranquille quiétude ». Papa n’est pas non plus devant le perron, dont je ne peux m’approcher, sous peine de déclencher l’éclairage.

Je vais à la voiture. Maintenant, l’herbe est mouillée, glaciale et presque gelée ; ça crisse sous mes pas. La voiture est à moitié déchargée. Je m’avance sur la petite route qui passe devant la maison et guette la moindre silhouette mouvante dans l’obscurité.

— Papa ?

Tout est calme et le froid commence à atteindre mes doigts de pied.

Une fois rentré, je me tiens un moment dans le vestibule pour me réchauffer. De nouveau, je vais regarder dans la chambre de mes parents et allume. Il y a seulement leurs sacs de voyage sur le lit que mamie a fait à la perfection, avec un petit bouquet de houx sur l’oreiller, comme dans un hôtel de charme.

J’attrape mon sweat-shirt et l’enfile, relevant même la capuche. Je retourne dans le living et dis à tout le monde :

— Il préfère être seul, ce soir.

— Très bien, dit Cate. C’est préférable. Il nous inquiéterait pendant le reste de la soirée. Qu’il se repose.

Mamie n’approuve pas.

— Ce n’est pas bon d’être seul, quand on est dans cet état d’esprit.

Papy conclut par un :

— Qu'est-ce qui le tracasse ? Ça a toujours été la fin du monde. Que nous a apporté ce siècle ? La Première Guerre mondiale, la grippe espagnole, la crise de 29, la Seconde Guerre mondiale, les camps de concentration, la bombe atomique. Et il a peur d'un pépin informatique ? D'une panne généralisée ? Retournons à nos moutons. On va déguster notre chocolat chaud à la crème de whisky. La faim fera peut-être sortir le loup du bois...

Moi, j'en veux, du chocolat chaud à la crème de whisky. L'an dernier, j'ai raté ça parce que je me suis endormi trop tôt. Le problème, c'est que j'ai promis à papa d'être avec lui à minuit.

On joue au Scrabble ; mamie gagne. Cate n'a pas l'air de penser à papa. On se dispute un peu pour savoir s'il faut ou non allumer la télé, mais finalement tout le monde préfère s'abstenir. Profitons qu'on est ici, disent-ils, au lieu de regretter de ne pas être en ville. Ou bien, c'est qu'ils ont peur de ce qu'ils pourraient voir se produire, si jamais toutes les lumières s'éteignaient (mais alors, la télé s'éteindrait aussi).

À la place, on admire la lune. On voit le sommet de quelques feux d'artifice quand ça éclate ici ou là, au-dessus de la forêt, à des kilomètres. Je les laisse à la fenêtre pour aller chercher un verre de lait à la cuisine. À l'abri des regards, je sors la lampe torche de dessous l'évier. Mon sweat-shirt est assez ample pour que, avec une main dans ma poche, je puisse tenir la torche par-dessous sans qu'on s'en doute.

Je les rejoins, bâillant beaucoup et disant avoir sommeil. Papy m'accuse d'avoir la trouille. Il me demande si je veux l'aider à préparer le chocolat chaud, mais je réponds que je suis trop fatigué. Il fait la tête, mais mamie me serre dans ses bras et dit :

— C'est une bonne chose de se connaître aussi bien. Va au lit. On t'en fera demain matin, mon ange, après le petit déjeuner.

— Merci.

Cate propose de me réveiller à minuit.

— Toi qui attendais cela avec impatience...

— C'est pas grave.

— Tu veux que je vienne te border ?

Je bâille encore et dis :

— Ça sera pas la peine, ce qui fait rire tout le monde.

Je vais à pas feutrés à ma chambre, m'assurant que la porte qui donne sur celle de mes parents est fermée.

Je planque la lampe torche dans la poche de mon pantalon, enfile mes plus grosses chaussettes, grimpe dans le lit et attends. Comme prévu, Cate entre. Je fais semblant de tomber de sommeil quand elle me parle.

— Tu ne restes pas parce que papa se fait du souci ?

— Non.

— Et toi, il y a quelque chose qui t'inquiète ? À propos de ce soir ?

— Non.

— Tu me le dirais, sinon ?

Son sourire devance le mien.

— Jamais de la vie !

Elle fait mine de jeter l'éponge.

— C'est fichu ! Cet enfant ne veut plus parler à sa mère !

Elle m'embrasse sur le nez et éteint en partant.

— Bonne Année !

— À l'année prochaine, dis-je.

— À l'année prochaine, dit-elle, avant de sortir dans le couloir.

Elle ne ralentit même pas au niveau de leur chambre. Elle croit le punir toujours pour son délit de fuite. Tant mieux.

Elle prendra un chocolat chaud avec ses parents. Parfois, je me demande si elle ne préfère pas être toute seule avec eux – sans papa et moi dans les parages. Peut-être que c'est plus simple et lui rappelle le temps où elle était petite.

J'enfile un pantalon de flanelle, des bottes et le pull bleu poilu que mamie m'a tricoté pour Noël. Ayant mis mes gants, je tourne la poignée de la porte sans bruit et pars dans le couloir sur la pointe des pieds, m'éloignant de la lumière du living, en direction de la porte du jardin.

La torche ne projette qu'une lueur orangée sur le sol, et comme ça n'est pas d'une grande utilité comparé au fait d'avoir la main au chaud dans ma poche, je l'abandonne sur le capot de la voiture.

Mes yeux se fiant au clair de lune, je monte par le chemin caillouteux qui mène à la forêt. En regardant en arrière, avant que les arbres n'engloutissent tout, j'aperçois davantage de feux d'artifice, mais ils sont encore dispersés et lointains, ne produisent que des pétarades étouffées. Je suis le sentier où papy se promène depuis des années, celui qu'il emprunte pour aller ramasser du bois.

Je sais exactement où est papa et je sais qu'il m'attend. L'an dernier, en se baladant, on avait trouvé un endroit non loin de la piste principale, où trois arbres étaient tombés. Ils avaient poussé côte à côte, mais chacun était tombé dans une direction différente et ils formaient désormais un triangle pas si grand que ça. Papa s'était demandé si quelqu'un les avait abattus exprès ainsi, pour se faire une cachette, mais ils avaient l'air d'être tombés naturellement, formant ce triangle par hasard. On s'était assis dans ce fort naturel, chacun s'adossant à un angle, nos sacs calés contre le troisième, chassant les gros aoûtats tout en essayant de manger nos sandwiches.

Je me souviens avoir dit :

— C'est sûrement l'abri le plus sûr au monde.

Il avait souri et m'avait donné raison.

— Si jamais un jour ça tournait mal, disons qu'on se retrouvera ici. Même si on est très loin, on trouvera le moyen de venir jusqu'ici.

— Marché conclu !

Sur cette piste, cette nuit, je réfléchis à des choses. Tout d'abord, au fait qu'il faut que je le retrouve avant minuit, c'est-à-dire dans pas longtemps, d'après la quantité de feux d'artifice qui fusent à présent. Je suis déjà venu ici la nuit, mais jamais tout seul. Cela aussi, ça me fait me dépêcher.

Ensuite, à la façon dont papa s'est débiné après le choc. Cate était si furieuse qu'elle n'en a même pas parlé à mamie ou papy. Ticket de parking mis à part, elle n'a jamais commis de délit. S'il a fait ça, c'est qu'il était pressé de nous conduire ici et qu'il a vu que cette femme l'était tout autant. Donc, en ce moment Cate est en sécurité dans la maison, lui est en sécurité dans le fort, et moi je ne risque rien à me promener dans ces bois.

Je me sens en sécurité ; je n'ai pas peur. Cette obscurité, c'est seulement les arbres qui, bizarrement, paraissent tous bleus avec ce clair de lune. Non, il n'y a rien en plus de moi – ni araignées ni chevreuils. Ils sont tous en train de dormir, ou cachés, ou ailleurs, et se fichent pas mal du Nouvel An.

La bifurcation est tout près. Là.

Comme je m'y enfonce, les branches paraissent se rabattre très brusquement, mais peut-être que je pousse plus fort parce que j'ai un peu la trouille.

Si « tout s'écroule », comme dit papa, les araignées et les chevreuils sentiront passer ce Nouvel An – ça, c'est sûr. Durant le temps qu'il faudra pour remédier à la situation, tout le monde viendra ici chercher de l'eau et de la nourriture fraîches, pas tirées d'un camion. Les gens réaliseront enfin qu'ils attendaient trop d'un système fragile. Cate avait dit : « S'il veut qu'on s'installe à la campagne, qu'il le dise franchement au lieu d'en faire un drame ! » Mais il prétend qu'il ne veut pas déménager, qu'il se contente de penser de façon défensive. Et ça doit être ce qu'il faisait quand il a planté cette femme. Mais je parie qu'elle était furax quand elle a repris la route. Peut-être est-elle en ce moment même à l'abri, elle aussi, à admirer les feux d'artifice ou des flammes dans une cheminée, ou toujours immobile au bord de la route, là-bas, à contempler la même lune que nous.

Une lueur en face, sur la colline.

Je vois à présent le plus gros des trois arbres, ce tronc noir à terre. La lumière provient de l'intérieur du triangle – petite lueur dorée dans cette grande forêt ténébreuse – auquel elle donne l'aspect chaleureux d'un bivouac. Je dis : « Papa » tout bas. Puis, je l'appelle, mais il n'entend pas. Je parcours les derniers mètres en courant sur les rochers, criant plus fort. Une fois sur place, je m'aperçois qu'il n'y a pas de réponse parce qu'il n'est pas là. Notre lampe torche, celle qui est normalement rangée dans le tiroir de la cuisine, est posée par terre, braquée vers le ciel, mais c'est tout. Les piles sont presque à plat et la lueur vacille.

Et maintenant, j'ai froid. Cate avait raison, j'aurais dû mettre ma veste. Où a-t-il pu aller ? Juché sur le plus gros tronc, je lance un : « Papa ! » Une grosse rafale de vent fait que je dois

crier plus fort rien que pour m'entendre, mais je garde l'équilibre et continue à crier. Peut-être est-il rentré à la maison en laissant ceci, au cas où on aurait besoin de le retrouver plus tard. Je vais crier son nom encore vingt fois, toutes les cinq secondes. M'appliquer à compter m'empêche d'avoir peur de ce silence, jusqu'à la vingtième fois.

Maintenant, je dois être courageux. Quand on a rendez-vous avec quelqu'un dans un endroit pareil, on n'arrive pas toujours en même temps et il y en a un qui doit attendre l'autre. Je m'accroupis, ce qui me réchauffe. Peut-être qu'il en a eu assez de m'attendre. Moi aussi, je dois me mettre à penser défensivement. Je ne veux pas finir gelé. Je crie : « Papa » vingt fois de plus, le vent avalant ma voix dès qu'elle sort de ma bouche.

— Holà ! J'arrive !

C'est lui, qui traverse la forêt en courant vers moi.

Sa chemise est déboutonnée et il transpire. Il est hors d'haleine, mais souriant.

— Oh, mon fils, c'est bon de te revoir, mon fils...

Il se fend d'un grand sourire et ses mains se posent sur mes épaules.

— Merci, merci, merci !

— J'avais promis de venir, alors...

Il me remercie encore.

— J'ai couru pour essayer de me distraire et me réchauffer. Et résultat : je suis en nage ! Mais maintenant, tu es ici, avec moi. Bravo. Ils savent où tu es ?

— Non.

En temps normal, il me renverrait aussitôt pour que personne (Cate) ne se fâche, mais il regarde en direction des bois. Est-il en train de penser défensivement ? Il monte sur l'un des troncs et m'aide à le rejoindre. Il met ses mains juste sous mes bras et me soulève devant lui comme autrefois ; ma tête arrive au niveau de la sienne et on peut voir les feux d'artifice à travers les arbres. Ça éclate de partout, à présent.

— Tu vois ? dit-il. Il est minuit !

Il me repose à côté de lui et continue à observer. Avec intensité, tel un Peau-Rouge du temps jadis guettant un signal de fumée.

— Tu vois un truc bizarre ?

— Non, rien. Il va s'écouler quelques heures avant qu'on sache de quoi il retourne. Et je préfère être ici qu'ailleurs, crois-moi !

— J'ai une question. On n'aurait pas pu l'emmener avec nous ? Cette automobiliste. Mamie et papy aiment avoir du monde, même un jour comme celui-là. Vous ne vous seriez pas disputés, Cate et toi, et on serait tous en sécurité, *ensemble*, et bien au chaud, en ce moment...

Papa me sourit comme si j'étais trop jeune pour comprendre. Il me serre dans ses bras.

— Abritons-nous du vent.

On saute à l'intérieur du triangle et il sort un sac en plastique pour qu'on s'assoie côte à côte.

— Non, on ne pouvait pas l'emmener. Crois-moi. Il valait mieux se disputer avec ta mère plutôt que de faire cela. D'ailleurs, on ne se dispute pas. Et puis, les autres sont peut-être assis dans le noir, en ce moment. Ça serait marrant, non ?

— Non.

— Moi, je trouve que si...

— La lumière reviendra tôt ou tard, non ?

— Un jour ou l'autre. Ce n'est pas seulement pour ce soir que je suis inquiet. Tu comprends ?

— Oui.

— Tout cela est symbolique – symbolique d'un système d'une imprévoyance désespérante, un système qui, il y a vingt, trente ans, ne pouvait pas s'imaginer le passage à l'autre siècle. Ce qui prouve combien l'Homme est un animal limité. Compris ? Toute une espèce qui n'a pas pensé à bien programmer ses horloges. Nous sommes arrogants, stupides, nous manquons d'humilité face aux siècles qui nous ont précédés. Ce que nous appelons « savoir », ce que tu apprends à l'école sur les fossiles et les dinosaures, ce ne sont que des petites idées. Ce qu'on sait aujourd'hui, c'est qu'on n'a pas assez réfléchi. On sait qu'on

n'est pas assez prudents, mais c'est à peu près tout... C'est de cela que je m'efforce de nous protéger.

Je dis : « OK », parce qu'il est de plus en plus contrarié en parlant.

— Et à quoi d'autre n'avons-nous pas fait attention ? Je m'inquiète pour ton existence, de ce qu'il va t'arriver. On ne peut pas trouver la solution à tout. On n'est pas assez malins.

— Tu t'en fais trop.

Cela ne fait que l'énerver.

— C'est quoi, ne pas s'en faire trop ? À notre époque, à votre époque, il y aura des pannes irréparables. De nouvelles maladies inguérissables. L'eau deviendra aussi précieuse que le pétrole. Et vous, vous devrez vous occuper d'une génération de parents gras et inutiles.

— Je prendrai soin de toi quand tu seras vieux.

Il referme sa chemise sur sa poitrine, mais ne la boutonne pas. Il parle toujours aussi vite, comme s'il s'efforçait de tout dire d'une même haleine.

— Tu peux promettre d'être aussi gentil que tu veux, mais représente-toi ceci : l'avenir est un hôpital bourré de malades, de blessés, de gens sur des civières dans les couloirs, et soudain la lumière s'éteint, l'eau est coupée, et tu sais au fond de ton cœur que ça ne reviendra pas. Voilà l'avenir, mon ami...

Nous sommes seuls dans cette forêt, mais il parle plus fort que nécessaire, disant que ce sera encore pire qu'il ne l'avait prédit. Voulant être fort pour lui, je dis :

— Comment je peux me préparer à cela ?

Ça l'arrête et le fait me regarder vraiment pour la première fois depuis cinq minutes.

— Excuse-moi, dit-il.

Il change. Ses bras m'enveloppent et je réalise qu'il est en nage quand il me serre contre lui.

Il baisse la voix.

— Écoute, excuse-moi pour tout. Pardon, pardon...

Il se courbe en deux pour me broyer comme un ours, respirant vite, comme s'il était encore en train de courir.

La lueur de la torche braquée vers le ciel est encore plus faiblarde. Je me demande si c'est la seule lumière qui va

s'éteindre, cette nuit. Je voudrais le convaincre de retourner à la maison pour qu'on ne finisse pas par complètement se cailler, dans le noir.

Je répète ce que papy aime à dire :

— Tout ira bien jusqu'au jour où ça n'ira plus. Et là, on pourra s'en faire...

Il ne semble pas m'avoir entendu. Il continue à se balancer tout en me demandant pardon et me serre de toutes ses forces, afin de retenir le monde.

## Le vol qui m'a mené là

Les nouvelles pilules semblent agir. Elle a les paupières moins lourdes. Papy n'est pas optimiste, mais ce n'est pas nouveau.

Le courriel annonçant qu'on lui avait retiré son permis de conduire est enfin arrivé. Plaintes, citations à comparaître, collisions évitées de justesse. On l'a envoyé à maman, pas à lui. Bonjour la condescendance.

« Tu vas habiter chez eux et te rendre utile cet été, le temps qu'il s'habitue. » Traduction : *Tu ne verras pas tes copains délinquants cet été.*

Le véhiculer. L'aider à faire la toilette de mamie au moins deux fois par jour. (C'est toujours humainement positif.) Préparer les repas avec ce que j'arriverai à glaner. Comme si l'ennui absolu n'était pas le plus court chemin vers l'économie alternative. Comment Cate a-t-elle pu penser qu'il y aurait assez à bouffer pour nous trois, ici, si c'est elle qui touche mes bons alimentaires – supprimés, jusqu'au jugement de ma stupide affaire ? « Tu as prouvé que tu avais de la ressource », a-t-elle dit.

Papy se gratte le genou avec une règle et mamie ne sait pas où elle est. Ces activités ne brûlant guère de calories, on s'en tire pour la bouffe.

Et ce n'est pas comme s'il avait besoin que je les transporte. Comme tous les vieux, il peut se faire arnaquer sans quitter la maison, en commandant de l'eau et des produits de première nécessité sur le Net. Enfin, c'est moins risqué que faire ses emplettes sur les jetées. Donc, personne n'est en train de se pomponner pour une balade dominicale en auto. Avec toute cette poussière, je ne crois pas qu'on soit – ni lui, ni moi – allés ne fût-ce que dans la rue, hier.

En tout cas, cela m'a permis de rester dans le droit chemin jusqu'à présent. Les voisins sont encore plus pauvres que nous

(quoique j'aie remarqué quelques contrevenants entretenant de tout petits carrés de pelouse). Il n'y a plus rien à vendre ici, excepté les magazines de papy sur la faune et la flore, compulsivement couverts de plastique transparent, et même un voyou comme moi ne ferait pas ça. C'est plein de ces incroyables verts naturels qu'on ne voit que sur écran. Pour une raison que j'ignore, ils font plus vrais en photo, même si le papier est tout parcheminé.

On mangerait des pêches, sans cette stupide Barricade.

Il est encore tôt ; donc autant que je fasse mes pompes.

Pause. On est censé s'accorder deux minutes entre chaque série pour permettre aux muscles de s'adapter et de se décontracter. J'ai déjà bu toute mon eau, et la réserve est dans leur chambre. J'ai soif et comme ils sont à moitié sourds, personne ne sera gêné si j'y vais.

S'ils ne respiraient pas aussi fort, je jurerais qu'ils sont morts. On dirait des petites cuillères – elle lui tourne le dos, il a mis la main sur son épaule. Est-ce qu'il s'endort ainsi ou sa main vient-elle se poser là chaque nuit ? Se réveille-t-elle en sursaut, au contact de cet inconnu ? S'ils n'avaient pas passé ensemble plus de cinquante bonnes années, j'en aurais le cœur brisé pour lui.

Tant que j'y suis : papy a ces redoutables antalgiques que je voulais tester. Vous savez ? Pour toute ma peine.

J'en prends deux, et sors en douce.

Je retourne dans la chambre d'amis et tente de finir mes séries de pompes avant que ça ne se dilue dans le sang.

J'en suis à la dernière série et tout se ralentit. Pas étonnant qu'il marche en traînant les pieds.

Donc, je suis couché là, flapi, une vraie loque, quand mamie ouvre la porte et *elle a la frite*. Elle tient sur ses jambes, sans s'appuyer aux murs, rien. Elle qui fut à côté de ses pompes pendant six ans, me regarde à présent à la manière d'un professeur. Pas speed et effarée, comme durant son dernier traitement, mais simplement *présente*, telle qu'en elle-même. Et ce n'est pas l'effet des médocs sur moi – c'est leur effet sur elle ! Son omnipotence est de retour : elle voit que j'ai tapé dans leur

magot, mais elle s'en fiche ; on dirait presque qu'elle reluque les muscles de mon dos, et se penche pour les tâter. Elle a son jogging orange, celui qu'elle mettait tous les jours quand elle pouvait choisir ses vêtements, et dit :

— Relève-toi. Je m'inquiète pour ton grand-père. Le retrait de son permis de conduire. Il faut lui remonter le moral.

Papy dit qu'elle s'est réveillée comme ça et il ne pose pas de questions.

Donc, l'ex-Belle au bois dormant prépare le petit déjeuner. Au début, elle a paru déconcertée de voir si peu de nourriture dans la cuisine, mais fait avec et en profite pour nettoyer nos saletés. Papy s'est mis à table, ravi qu'elle ait repris les rênes. Comme elle voulait faire des pancakes, il m'a envoyé dehors avec dix dollars, et, après avoir déambulé pendant une demi-heure (les muscles tout ramollis) j'ai pu dénicher du lait et un œuf chez un commerçant chinois. Elle a fait la recette de mémoire !

Et pendant tout ce temps, elle n'arrête pas de se lamenter à propos du permis de conduire de papy, de ces restrictions à-lacon (je cite) du gouvernement urbain qui mériterait d'être débarqué et qu'on lui rende la monnaie de sa pièce. Une fois la dernière crêpe retournée, et elle à table avec nous – elle n'en revient pas, de s'être laissé démunir de sirop d'érable –, il lui tient la main tandis qu'elle mange. J'avais oublié qu'ils pouvaient être ainsi et je retrouve mes dix ans. Donc, sa réapparition me rend sentimental. Mamie le voit à mon regard – et papy a quasiment passé toute la matinée à s'essuyer les yeux. Aussi, elle fronce les sourcils à mon intention et secoue la tête. « Ne va pas l'encourager. »

Je retire solennellement mon dernier commentaire comme quoi je n'ai pas le cœur brisé pour lui, pour la solitude qui fut la sienne. Mais à présent, elle est de retour.

Il est presque midi et, les crêpes et notre enthousiasme ayant fait long feu, papy ronfle sur le canapé. Je suis à ses pieds, en train de contempler des images de jungles et de glaciers. Mamie, elle, va et vient, regarde ses affaires, rouspète qu'on a

laissé ses vêtements se tacher et que la maison ne sent pas le propre.

Puis, elle vient me reprocher de rester dans le noir.

— C'est ridicule. C'est le printemps ! Voilà ce qu'on va faire : on emmène ton grand-père à la campagne. Pour le requinquer.

— Impossible.

— On ne m'a pas confisqué mon permis de conduire, à moi. Où est le problème ? Notre jeune seigneur aurait-il des rendez-vous, aujourd'hui ?

— Il y a une Barricade.

— Eh bien, on la franchira. J'emporte quelques affaires. Tu as besoin de prendre l'air. On dirait un truand. Mon petit-fils serait-il un truand ? Non. Prépare-toi. Je m'occupe de ton grand-père.

Si j'ai bien entendu, on est bon pour une virée dominicale.

— C'est moche, ces rues, mais une fois hors de la ville, on verra des signes de vie. Les lilas devraient être en fleur. On pourrait passer le volant à ton grand-père pour qu'il se remette à niveau... Qu'en dis-tu, chéri ?

Papy n'a pas moufté de toute la matinée, se contentant de jouer du spectacle, mais il finit par lui dire qu'on ne peut pas sortir de la ville.

— Il y a ces postes de contrôle. Tu ne sais pas...

— Mais si ! Je n'ai rien eu à faire qu'écouter, pendant ces six dernières années. Bien sûr que je sais !

— Tu comprenais ce que je disais ?

— Tout, mon cœur. Mon chéri.

Elle le considère avec dévotion, puis se tourne pour me regarder en face.

— J'en profite pour dire qu'entendre parler de soi à la troisième personne alors qu'on se trouve dans la pièce, ce n'est pas agréable.

Soudain, je pense à toutes les fois où j'ai puisé dans ses pilules quand je la croyais barrée à l'ouest.

— Tu me promets que tu ne le feras plus ?

— Promis. Mais les postes de contrôle, c'est du sérieux.

— Mon ange ! Grand-père et moi, on a vécu à la campagne.  
On en vient !

Son regard sévère me transperce.

— Ce n'est pas ton casier judiciaire qui va nous retenir, non ?

Papy lui prend la main.

— On n'a pas les bonnes cartes.

Elle le repousse.

— Alors, on n'a plus le droit de s'amuser ? Je vais voir...

Qu'est-ce qu'on risque – la prison ?

On ne dit rien pendant qu'elle change de file, frisant l'accident.

— Alors, que dites-vous de votre pilote ?

Après avoir passé une heure pris en sandwich entre camions et grosses bagnoles, on atteint le poste de contrôle.

— Bonjour !

— Bonjour. Vous allez où, aujourd'hui ?

— On va revoir notre vieille propriété : huit hectares à Keaton. Vous connaissez Keaton ? J'ai été souffrante et c'est mon premier jour de convalescence. J'ai besoin de m'aérer.

— Cartes ?

— Voici toute la paperasse concernant cette propriété. Vous voyez ? Et nos cartes d'identité. Mon ange, passe-moi la tienne...

— Ce sont des cartes urbaines.

Sa figure s'allonge. Elle n'est ni étonnée ni déconcertée par ce règlement qu'il s'efforce de faire respecter. Seulement déçue par *lui*. Si papy et moi avons le moindre doute sur son aptitude retrouvée à malmener un petit fonctionnaire...

— Jeune homme... Monsieur – qu'est-ce que je lis ? – Simkowicz ? Je prononce bien ? Splendide. Mon grand-père maternel était de Cracovie. Voici la situation, et je vais vous demander d'oublier tout le reste pour m'écouter : mon mari et moi avons vécu à Keaton pendant trente-sept ans. Quel âge avez-vous ?

Le camion derrière nous klaxonne juste à ce moment-là, mais elle ne bronche même pas.

— Oubliez tout le reste et répondez-moi.

— Vingt-cinq ans.

— Merci. On a acheté cet endroit à l'époque où nous étions prospères, à l'époque où le pays – et par là j'entends *toute la nation* – était prospère. Nous avons fait des enfants et avons eu la chance de pouvoir nous offrir cette terre. Tenez, voici à quoi ça ressemblait quand on l'a achetée, et voici le même endroit dix ans plus tard, pour vous montrer tout le travail accompli. Vous voyez cette petite hauteur, avant la lisière des arbres ? On peut voir les collines, tous les voisins dans la vallée, ce petit lac, le ciel au-dessus du paysage vallonné. Trois mariages eurent lieu sur cette colline, et quatre cérémonies d'union civile, ce qui vous apprend, je suppose, quel genre de personnes nous sommes et pourquoi on se retrouve avec des cartes urbaines. Mais ce furent, *tous et pareillement*, de très beaux événements. Et cela demeure des associations harmonieuses, du moins c'est ce qu'on raconte à la vieille dame que je suis. Où habitez-vous ?

— En ville.

— Vous avez l'air charmant. Mon petit-fils a dix-sept ans et il n'a pas vu grand-chose en-dehors des parcs publics, ces derniers temps. Et vous n'ignorez pas, j'en suis sûre, qu'il n'y a que poussière dans ces jardins...

Là, elle semble perdre le fil pendant une seconde.

— J'aurais aimé qu'on puisse tous vous quitter sur une note plus gaie...

— Madame, merci. Mais je ne suis pas en mesure de...

— J'ai commencé à oublier des choses, à oublier ma vie. Imaginez ce que c'est... On m'a conduite à l'hôpital universitaire, une splendide institution. On m'a fait prendre des médicaments expérimentaux, un genre de protéines synthétiques qui semblent avoir été efficaces, et...

— Excusez-moi, mais il y a une file de véhicules derrière vous et mon boulot, c'est de...

— J'abrège ! J'ai été admise dans cet hôpital à titre d'ancienne enseignante. Mon mari ne peut pas y aller, parce qu'il a travaillé pour une entreprise qui volait ses employés. Mais moi, j'étais fonctionnaire, à l'époque où l'État assumait ses responsabilités. Comme vous, j'avais de grandes et nobles responsabilités envers la collectivité, mais cependant j'avais toujours affaire à des individus. Je suis sûre que vous savez

combien c'est difficile. Parfois, ces deux choses entrent en conflit : par exemple, quand un enfant est un peu à la traîne, ce qui empêche les autres de progresser. Que faire ? Ignorer cet enfant ? Je me suis aperçue que je n'avais pas le choix en la matière. Dès que je commençais à voir dans ma classe une entité plus importante que l'élève, c'était fichu – j'étais fichue. Il n'y avait plus rien de noble, de grand. Vous me suivez ?

– On va me virer.

– Personne n'en saura rien.

– Le Central finira par l'apprendre.

– Tout ce qui s'appelle « le Central » ne sait même pas de quoi vous avez l'air. Moi, si, et je vous observe pour voir si vous prenez ici la bonne décision.

Il nous fait signe de passer.

La dernière fois que j'ai quitté la ville, c'était il y a quatre ans et le périphérique est aussi sinistre que dans mon souvenir. Personne ne vit ici, parce que tout le monde a dû choisir – urbain ou rural – et que ce n'est ni l'un ni l'autre. Banlieues arides, délabrées. Il ne reste plus rien de valeur, même pas des fenêtres. Les voyous qui ont pris en main la distribution des ressources occupent les plus vastes espaces et en font des bureaux, mais ils vivent dans les plus grosses maisons encore plus excentrées. Donc, il y a tous ces petits manoirs, tous ces biens immobiliers, inoccupés et sans valeur – des maisons entières ont l'air pillées, telles des voitures vandalisées mises sur cales.

– Quelle ironie, dit papy. Quand on pense à ces banlieusards qui voulaient profiter des avantages de la ville et de la campagne et qui n'ont eu ni l'un ni l'autre...

– Oui, quelle ironie, dit mamie.

Personne ne nous arrête tandis qu'elle s'éloigne à toute allure de la ville. Papy lui tient le genou d'une main, comme si sa stabilité en dépendait. Tous deux ont l'air de bien s'éclater depuis qu'ils ont réussi à franchir la Barricade (moi, c'est passé).

Au fait, elle pilote pas mal – surtout pour quelqu'un qui a passé au lit une bonne part de ces dernières années –, louvoyant entre grosses autos et camions. Nous sommes ce qu'il y a de

plus petit sur cette route, mais personne ne semble s'en rendre compte.

Tout se gâte à partir du moment où elle s'engage sur le parking d'un ancien supermarché pour laisser le volant à papy. Elle le fait si gentiment, cette bonne épouse... Elle descend, fait le tour et lui dit de prendre sa place.

— En piste !

— Tu sais ce qu'ils me feront ?

— On est déjà dans l'illégalité. Et on a un authentique délinquant à l'arrière.

— Je n'avais pris qu'un ordinateur portable !

— Que tu dis... !

Elle est tellement redevenue elle-même que c'en est effrayant.

Papy ne semble même pas savoir comment protester.

— Je suis trop vieux, il n'y a pas à chercher plus loin. On ne me laissera pas repasser le permis.

— Tu vas le faire pour moi, pas pour eux.

Là, il s'arrête pour lui baiser les lèvres – ces lèvres fendillées, au rouge qui bave, avec juste derrière ce dentier branlant.

— Je suis content de te retrouver...

— Je n'étais pas partie ! Oh, que non... Pas question !

— Donc, je n'ai pas le choix ?

— Non ! Allons à Bell's Brook...

Son but, depuis le début. Elle n'a jamais voulu aller à leur ancienne propriété de Keaton, qui – comme chacun sait – a été vendue à un fabricant de robots ménagers un an après leur déménagement. Keaton faisait plus officiel, puisqu'elle avait les paperasses. Bell's Brook, c'est là qu'ils ont passé leur lune de miel dans les années soixante, ces vieux hippies.

Sa sortie sportive du parking n'est pas ce qui nous met dedans – c'est qu'une grosse bagnole pleine de jeunes ait vu une petite voiture. Ils devaient traîner par là, sans doute sur le terrain de sport derrière, quand les voici qui nous foncent dessus en s'annonçant par des hurlements, alors que papy en est à régler son rétroviseur. Ce sont surtout des gamines de mon âge (pas des terreurs, mais quand même des brutales, même pour moi). Papy a lu assez d'articles sur le sujet pour

comprendre que c'est le moment d'appuyer sur le champignon et de se rappeler comment on manie un volant. C'est ce qu'il fait, et on reprend la route, mais avec cette meute à nos trousses, qui hurle dans un gros cornet en fer-blanc qu'on est des impies, et pire encore. Je me tasse à l'arrière.

Elles nous rattrapent en deux secondes et se mettent à nous bombarder avec des pommes. Papy reste stoïque sous l'avalanche. On remonte les vitres pour se protéger. Dommage, parce qu'on n'a pas vu de pommes depuis un an et qu'à présent, il en pleut. Incroyable, que des gens puissent priver d'autres gens de pommes. Mamie se serre contre papy qui se faufile à travers la circulation, pour tenter de leur échapper.

Naturellement, d'autres braves campagnards, nous voyant harcelés, se mettent à nous jeter ce qu'ils ont sous la main : pain, carottes, pêches. (Ils ont de tout par ici, les vergers, les usines.) Papy maintient le cap, cependant. Ne flanche pas, n'insulte personne. Au bout de dix minutes, ils semblent être tous à court d'intérêt ou de projectiles. On attire les regards, la voiture étant couverte d'ordures, mais le calme est revenu.

Ensuite, les terres cultivées commencent de chaque côté et c'est comme dans *Le Magicien d'Oz*, quand ça passe en Technicolor. Du tabac, luxuriant et irrigué au point d'en être plus vert que vert. On nous laisse mourir de soif en ville, mais ce tabac est si vert que c'en est quasi blessant pour les yeux.

Il a dû pleuvoir hier, car, quand le soleil perce enfin, l'air en devient tout sirupeux. On abaisse les vitres pour inspirer pendant une bonne heure ces odeurs de futures récoltes feuillues, avec engrais et tout. Nous contemplons toute cette nourriture, affamés.

— Ça sent la vie, dit mamie. Oh, comme mon jardin me manque...

Mais on sait, à ce moment-là, qu'on n'a pas intérêt à voler quoi que ce soit. À Bell's Brook, notre voiture s'attire encore quelques regards, mais plus de projectiles.

Cette petite ville est une vraie carte postale – volets bleu ciel, petites barrières blanches et bonnes odeurs de pâtisserie s'échappant de toutes les cheminées. Mais on la traverse en

vitesse, car même si la population est accueillante, cette hospitalité n'irait pas jusqu'à nous englober.

Leur coin est à environ trois kilomètres de là et mamie reconnaît l'érable de guingois à l'embranchement. Elle crie : « C'est là ! » et papy monte sur l'herbe pour se garer derrière un massif d'artichauts sauvages plein de fleurs violettes.

Elle saute à terre, remorque son énorme sac à main plein de médocs, et arrange sa coiffure et son maquillage comme pour passer à la télé. Elle contourne la voiture et tire papy à l'extérieur. À petits pas, ils traversent le pré en direction de ce qu'elle appelle « notre colline », tandis que j'essuie la voiture pour la rendre à nouveau présentable.

Cette poursuite l'a ébranlée et elle se tient à lui – ou lui se tient à elle – fermement, tandis qu'ils s'avancent à travers les pissenlits tout en tâchant de chasser le duvet de leurs visages. Ah, ces citadins ! Comme ils se retournent pour gravir la colline par le chemin le plus facile, je m'aperçois que leurs dos voûtés – elle, son haut de jogging ; lui, son gilet bleu marine – sont parsemés de graines blanches.

C'est vrai que je ne les ai jamais vus s'éloigner de moi en marchant. Une fois, ils m'ont emmené à la mer, quand j'étais petit ; on logeait dans une cabane tout près de la plage. Chaque jour, papy m'amenait au bord de l'eau et me soulevait au-dessus de l'écume des vagues, comme si j'étais un prince. Au marché, je désignais un poisson – un rouge, en général – que mamie vidait et faisait griller le soir. Je m'endormais en jouant aux cartes avec eux sur le canapé et me réveillais lové dans mon duvet, par terre. À la fin de chaque visite, c'était toujours les derniers à agiter la main. Et maintenant, avec ces retrouvailles – mais est-ce le mot ? – je les regarde s'en aller, bras dessus bras dessous, se soutenant mutuellement sur ce terrain inégal.

Donc, j'ouvre le sac à pique-nique préparé par mamie et je vois une douzaine de ses livres préférés. De bons livres, des livres qu'elle lisait, des livres nourrissants (si c'est ce qu'elle recherche). Bon, elle n'est pas complètement rétablie mais sans doute faut-il comprendre par là que son esprit est affamé, ce qui est bon signe.

Comme je ne peux pas vraiment aller dans un marché et utiliser des bons urbains – je suis sûr que c’est le troc qui prévaut dans tous ces endroits, à l’heure actuelle – je décide de voir ce que cet élégant faux manoir qu’on a croisé avant d’arriver à l’érable aurait à m’offrir. Le garage trois places est grand ouvert, sans une voiture dedans. Tous les outils sont alignés sur des étagères, à ma disposition. Si les gens ont des fruits à jeter, je ne devrais pas avoir à aller bien loin pour trouver un garde-manger en plein air. Quelle vue ils ont, ces salauds ! La moitié de la vallée en contrebas est une prairie ; le versant du coteau en face, un verger en fleurs. Au-delà, la forêt. Et ce silence, hormis une voiture de temps en temps, c’est comme être sous l’eau.

Je monte sur la véranda, tourne la poignée de la porte, et me voici dans la place.

Ces paysans en ont accumulé, de l’électronique ! Films, musique, livres. Visez-moi la taille de leurs unités de disques. Il y a de quoi se distraire jusqu’au troisième millénaire. À moi, à moi, à moi, et à moi.

Donc, je vais dans la cuisine, pensant que ce sera fastoche – la bouffe, c’est le plus facile à voler dans une baraque pareille, parce qu’il y en a plein et que, loin de la ville, même les produits de luxe ne sont pas sous clé – quand j’entends un : « Hé, petit ! Qui es-tu ? »

À table, il y a un vieux en slip, les mains jointes. Comme il a l’expression à laquelle m’a habitué mamie – le genre « en panne » – je procède à un rapide calcul et dis :

– Ton petit-fils ! Tu te rappelles pas ?

Il grommelle et se calme, comme je l’avais prévu, chantonne le prénom d’Éric, tout seul, plusieurs fois. On peut quasiment voir son cœur à travers la peau ; sa poitrine se soulève comme une forge (c’est sans doute impossible de se procurer les bons médicaments ici ; c’est nous qui les avons), mais il tente de sourire et se contente de me regarder sortir tout ce que je peux du frigo et du garde-manger (quatre litres de sirop d’érable !) pour en remplir une énorme valise à roulettes qu’on a eu l’obligeance de laisser juste à côté.

Je ramène tout ça à la voiture, en bourre le coffre – balancer la valise, c'est dommage, mais il n'y a plus de place – et je mets les saucisses fumées, la tarte à la patate douce et les oranges (!) dans le sac à pique-nique, avant d'aller retrouver mes grands-parents sur leur colline.

Ils sont à l'orée de la forêt, assis sur une pierre plate comme sur un banc. À ma vue, ils se taisent. Je sors le déjeuner, concoctant une histoire laborieuse comme quoi j'aurais acheté ça dans le patelin, mais ils attaquent de bon cœur et mamie ne pense même pas à m'interroger sur ses livres. Soleil sur leurs visages pâles et ridés, cheveux blancs qui flottent. On dirait des spectres ravis. Mais ils me cachent quelque chose. Même s'ils mangent, ils savent que c'est volé. Je suis la déception de leur vie.

On est postés juste au bon endroit – on ne voit personne à proximité immédiate, et personne ne peut nous voir – à considérer de notre hauteur ce plaid irréel : maïs et blé alternant à l'infini. Carburant, blé, carburant, blé, carburant, blé. Au loin, un bassin de retenue : de l'eau en suffisance. Et toujours ce silence. Je suis en train de penser qu'on est tous en train de penser à la première Barricade, quand la distribution a cessé et que chacun s'est retrouvé soudain avec ce que contenait sa cuisine.

Puis, je découvre à quoi ils songeaient. Papy me regarde et dit :

— Tu dois nous voler une grosse voiture.

Il dit qu'en ce cas, on pourra passer la nuit dans la région, peut-être dans un hôtel sympa, peignards. Il dit qu'ils ont un peu d'argent à dépenser pour se faire plaisir. Il dit qu'ils m'aideront, mamie et lui.

Au début, je suis flatté qu'on me croie, moi – ce pitoyable faussaire, ce cambrioleur de troisième ordre – capable de piquer une grosse bagnole.

Mais je suis un brave petit-fils et conçois un plan. Je ne sais pas comment ça se fauche, une voiture, mais la maison où je viens de me servir me fait penser qu'on pourrait bénéficier d'une générosité involontaire.

Sitôt mon accord obtenu, ils descendent le reste du pique-nique. Mamie essuie poliment le rocher avec son mouchoir et soudain, la voici debout, prête à voler.

— Il faudra aussi de l'eau, me dit-elle, comme si elle avait dressé une liste de commissions.

Donc, nous consacrons l'après-midi à leur première série de délits.

On commence par l'eau, ce qui s'avère facile, dès qu'on réalise que les vieilles fermes et cabanes en rondins – celles squattées par des réfugiés qui n'ont jamais eu d'installations sanitaires correctes – ont toutes des citernes. Et surtout, ils ont aussi ces jerricans de quarante litres. Mamie est la première à en repérer sur une vieille caravane, mais il y a des gosses là-dessus, qui nous regardent d'un sale œil. Sa volonté d'en piquer deux semble indiquer qu'elle songe à découcher plus d'une nuit, mais c'est peut-être juste pour le plaisir d'être emmerdante. On traverse le bled d'après lentement – c'est s'exposer aux ennuis, sûrement, mais on est en mission – à la recherche d'un court chemin dégagé allant du jardin d'un particulier à un coin où elle pourra laisser tourner le moteur. On en trouve un, genre maison de hippies, et nous ne voyons personne dans les parages. Papy fait le guet tandis que je traîne ce truc dans la gadoue avant de le hisser à bord.

La pauvre voiture ploie un peu sous cette charge supplémentaire, mais on reprend une route à quatre voies pour quitter le lieu du crime et nous revoici visitant des hectares et des hectares de vert. Ils n'avaient jamais connu la griserie du vol et je suis heureux d'avoir pu les brancher là-dessus. Tous deux à l'avant, visage illuminé, bouche ouverte, comme les chats qu'on met dehors pour la première fois. Ils en redemandent.

La grosse bagnole. Plus compliqué, ça, car on s'est fait prendre sur le fait. Dans leur intérêt, j'aurais préféré être un voleur plus agressif, mais je ne suis qu'un opportuniste, et toute ma stratégie consiste donc à traîner sur le parking du videgrenier en attendant qu'un crétin laisse ses clés au contact. Nous nous rangeons sur une place surdimensionnée, entre deux 4 × 4 appartenant sûrement à des vendeurs qui ne seront pas de retour avant longtemps.

Mamie, un peu méchante, voudrait regarder les machins vulgaires que ces péquenauds sont condamnés à se refiler mutuellement. Papy et moi restons concentrés sur notre affaire. Tels des auto-stoppeurs professionnels, nous regardons les gens aller et venir, agissant comme si nous allions en faire autant, nous dressant l'air de rien sur la pointe des pieds pour regarder par les vitres côté conducteur, guettant l'éclat de clés.

Au bout d'une demi-heure, ils réussissent à s'introduire dans un Zeus rouge, l'un de ces camping-cars familiaux – deux mètres quarante sous plafond, tout cuir, avec frigo et lits, home-cinéma, et cetera. Papy voit les clés et monte en vitesse. Mamie jette son sac à main sur le siège, saute à la place du conducteur, met le contact et me crie du fond du parking : « Et le réservoir est plein ! » Elle me fait des signes, surexcitée – *non, elle va le piquer !* – s'ébranle, accélère par-dessus un terre-plein central et, soudain, ils ne sont plus sur le parking mais sur la route. Je fonce vers notre voiture pour pouvoir les rattraper à la prochaine aire de repos – avec l'eau et le reste du butin.

Mais quand j'y retourne, un routier est en train de tirer dans le pare-brise. Je garde mes distances, déambulant d'un air dégagé dans l'espoir qu'il va se lasser. Mais non, et je reste dans les parages. Un attroupement se forme, surtout après qu'il est entré à l'intérieur pour regarder nos affaires. L'électronique, l'eau. Quelqu'un renverse le jerrican de quarante litres sur le côté, trouve un numéro de téléphone et tente d'appeler son légitime propriétaire.

Changement de programme. Je commence à chercher du regard un autre jeu de clés dans un autre contact, quand je vois les petites têtes de mamie et papy dans le Zeus, qui reviennent sur le parking et se dirigent vers notre voiture pour me récupérer. Je traverse l'endroit en gesticulant pour les empêcher d'approcher, mais au moment où j'arrive, papy est descendu ; il regarde ces gens fouiller sa voiture et en hoche la tête de dégoût. Un truc – genre l'homme-et-sa-bagnole – se déclenche et soudain il les traite de tous les noms. Moi, caché près d'un des 4 × 4, je m'efforce d'attirer l'attention de mamie, qui finit par m'apercevoir. Elle braille quelque chose à papy, qui se tait instantanément, bondit quasiment dans le Zeus, puis ils

viennent m'embarquer dans un crissement de pneus et on s'arrache à la seconde.

Avant qu'on ait eu même le temps de reprendre notre souffle, mamie déclare :

— Je me demande s'il y en a qui lisent, par ici. Heureusement que j'ai mon sac à main, non ? Mais mes livres vont me manquer. Il faudra essayer d'en *trouver* d'autres.

Elle tend le bras en arrière, pour me donner une bourrade. J'ai créé un monstre.

On tire un ou deux coups de feu sur nous, plutôt en guise d'avertissement, rien de sérieux. La foule était déjà assez ébahie, j'imagine, qu'un citadin ose se garer là, et qu'un vieux les traite de cul-terreux. Il doit avoir pris exemple sur moi.

Il s'avère que ce qu'elle lui avait crié, et qui lui avait fait oublier sa voiture, c'était : « Ton petit-fils t'attend ! »

À tour de rôle, on conduit ce mastodonte – je dois avouer que ça en jette – et on se gave des pêches du frigo. Mais notre hôte ne nous a pas laissé d'eau, et d'ailleurs la nuit tombe. On quitte l'autoroute pour chercher un hôtel correct.

C'est papy qui cause et on s'en tire en affirmant venir d'une bourgade près du périmètre de la ville à l'existence de laquelle la blonde à l'air accueillant de la réception semble vouloir croire. Il déclare qu'il a retrouvé du liquide dans un vieux portefeuille et décidé de m'emmener faire un petit tour.

On se fait livrer une pizza dans la chambre. Ce n'est peut-être pas ce que j'ai mangé de plus italien dans ma vie, mais c'est ultrafrais. Ma mère fait pousser du basilic à la fenêtre de sa cuisine, mais ça n'a pas de goût.

Donc, on se répand dans leur petit salon et je remarque qu'ils ont laissé leurs parts. Elle le regarde d'un air éloquent, après quoi, docile, il me regarde.

— Demain, nos routes se séparent, me dit-il.

— Quoi ?

— Mamie va mieux. On n'a plus rien à faire en ville. Ici, on se débrouillera. On va te trouver une autre voiture pour que tu puisses rentrer...

— Et vos cartes d'identité ?

— Autrefois, j'avais des relations haut placées. On pourrait se faire assimiler. Être reclassés. Apparemment, ta grand-mère a emporté toutes nos économies. Ça devrait nous faciliter les choses jusqu'au transfert de nos retraites. On ne s'intéresse pas à la politique ; notre vie sera meilleure ici.

— Sans votre famille ?

Mamie prend l'air étonné.

— Tu as ta vie, non ? On se donnera rendez-vous au niveau des Barricades, mon chéri. Tu as le lycée à finir. Tu vas retourner à l'école, n'est-ce pas ?

— Et ce vol ? Comment vous allez expliquer... ?

— Qui ira me demander mon titre de propriété ? Il n'y a pas de « Central », ici. On ira vers l'ouest, et il ne m'arrivera rien. Peut-être que je pourrai même garder mon permis de conduire. Et qu'on me donnera l'un de ces monstres à conduire...

— Mais vous n'êtes pas chrétiens !

— Papy et moi, on a très bien vécu ici en se bornant à être polis. Je peux adopter leur langage, si besoin est. Jésus, Jésus, Jésus...

Là, il laisse voir ce sourire qui était resté sous cloche depuis des années et l'embrasse pour la centième fois depuis qu'elle a repris conscience.

— Ta mère comprendra. Et toi aussi. Ce n'est pas négociable.

J'abandonne. Je demande à papy deux de ses antalgiques. Il fouille dans le sac de mamie et me les donne sans rouspéter. Je leur souhaite une bonne nuit.

Ça vole une malheureuse caisse et voilà : ça se prend pour des pros ! Je ne vois pas pourquoi le gouvernement rural voudrait les relocaliser. Tout mignons qu'ils sont, ils ne sont pas précisément au summum de leur productivité. Ils pourront peut-être s'en tirer comme voleurs à la tire, jusqu'au jour où papy écrasera quelqu'un.

Et ma mère ne comprendra pas. Ça va être ma faute.

À présent, c'est le matin, presque l'heure de libérer la chambre ; leur porte est toujours close. Je descends pour draguer la blonde et voir si toutes les filles d'ici sont réellement vierges comme annoncé.

Celle-ci s'avère superbranchée sur Jésus et pas grand-chose d'autre. Les regards aguicheurs ne sont en fait qu'une composante d'une programmation rurale. Je suis en train de la regarder en me disant que, quelque part, il y en a qui ne sont pas si débiles, peut-être en pleine campagne. Plus précisément, j' imagine des filles de ferme lui ressemblant, en train d'expérimenter avec des frères me ressemblant, quand papy arrive avec l'allure du type qui s'est réveillé sans ses reins.

Il me ramène à leur chambre et me laisse sur le seuil parce qu'il ne peut pas voir ça. Elle est au lit, le regard vague, aussi absente qu'avant-hier. Et le drap qui lui arrive à la taille semble mouillé.

— Elle s'est réveillée comme ça, dit-il. Je lui ai parlé toute la matinée, mais impossible de la ramener.

Il me cache son visage en appuyant sa tête contre le mur.

Je l'aide à la nettoyer. Il affirme qu'elle a pris ses médocs, mais on les trouve dans son sac, parmi toutes les autres pilules, et on lui en refile une dose d'autorité, au cas où. Déjà ralenti, il se masse le genou et je vois qu'il ferait bien la sieste.

— Demain, ça ira peut-être mieux, lui dis-je, mais il secoue la tête.

Je l'envoie prendre une douche pendant que je resterai auprès d'elle. Ensuite, ce sera mon tour. Ainsi, nous serons aussi propres qu'on peut l'être, dans la mesure où l'on a nos vêtements d'hier.

Je tiens sa main maigre, inerte.

— Mamie ? On va te ramener à la maison.

Au retour, je suis tout seul à l'avant parce qu'il a voulu s'asseoir à l'arrière avec elle. Ces sièges sont inclinables jusqu'à l'horizontale.

Comment expliquer ce véhicule, une fois au poste de contrôle ? On pourrait l'abandonner, revenir à pied (si mamie en a la force) et prendre le bus emprunté par le personnel de la Barricade. On pourrait essayer de passer, et chercher ensuite à obtenir des bons d'essence, qu'on revendrait contre quelque chose d'utile pour eux, comme les services d'une infirmière.

Je savoure cette balade comme si c'était la dernière, prenant toutes les routes panoramiques. Pour eux, c'est sûrement la

dernière. On passe par des montagnes, presque au niveau de la ligne nuageuse. C'est terrifiant et tentant, de longer ainsi le vide.

Ils ne regardent même pas dehors. Elle laisse balloter sa tête, désorientée, sursautant de temps en temps comme si elle rêvait qu'elle fait une très longue chute. Il lui caresse le bras et lui parle à l'oreille. C'est pire pour lui à cause de cette journée d'hier – ou était-ce une grâce ? *Grâce* n'est pas le terme, puisque ça lui a été repris, mais tout ne nous est-il pas repris ? Un aperçu ? Peut-être est-ce cela, la vie, en réalité. Le rideau se lève. Le rideau retombe.

J'essaie encore :

— Ça ira peut-être mieux demain, et papy me sourit à travers le rétroviseur.

Il redresse son siège, se penche en avant pour me dire que je conduis bien, que mamie est fière de moi, qu'ils m'aiment. Il me donne une petit tape, puis se recule, renverse de nouveau son siège et met sa main sur celles de mamie avec un « clac » retentissant, comme si elle pouvait sentir ça.

Je ne vois ce qu'il a fait qu'une fois sur l'aire de repos, avant le périphérique. Ma gorge s'étant nouée à l'idée que je ne pourrai plus jamais respirer de l'air frais, je fais coulisser leur portière et lui demande s'il veut aller aux toilettes ou s'il attendra qu'on soit à la maison. Ils ont les yeux fermés et leur respiration est laborieuse. Ils se donnaient la main entre leurs sièges, mais à présent leurs bras sont ballants. Le sac de mamie est ouvert sur ses genoux – comme sont ouverts, et vides, les trois flacons de pilules. Antalgiques, anticoagulants et vasodilatateurs. Cocktail reposant. Elle suffoque un peu, puis cale complètement. Et moi, je regarde. Je regarde. Et je songe : il faudrait appeler quelqu'un à l'aide, vu que je n'ai presque rien retenu de mes cours de secourisme, et pleurer, et d'ailleurs comment vais-je annoncer ça ? Mais je me contente de regarder.

Un autre Zeus vient se garer à côté, avec une famille à bord. Le père me fait ce signe amical qu'on adresse à quelqu'un qui a acheté la même caisse que vous.

Je regarde papy, qui cale, lui aussi ; son autre main tombe dans le vide, lâchant une grosse liasse de billets de cent

maintenus par un élastique. Mon héritage. Je réponds au geste du père, qui est en train de distribuer des sandwiches à ses gosses à l'arrière. Ils ne vont même pas sortir pour manger.

Je grimpe à côté de mes grands-parents et referme la portière. Je tente de le faire bouger, de lui faire tendre la main vers son poignet à elle, mais c'est trop flasque. J'empoche le fric.

OK.

Maintenant.

Respirons à fond.

Je me mets à l'avant, démarre. Adresse à la famille un autre sourire et un geste de salut en partant. Traverse la route, fais demi-tour.

Voici mon plan : d'abord, trouver un beau coin pour les enterrer, ce qui ne devrait pas être trop difficile par ici, avec toutes ces terres à l'infini. Peut-être les ramener sur leur colline ? Ensuite, cap à l'ouest, comme ils le désiraient. Et après ? Aller de l'avant. On verra bien où me mènera cet argent.

## Terre aride

Un cheval de pluie est un cheval qui a été habitué à se déplacer sous des pluies torrentielles sans se plaindre. Il peut porter au trot des charges et des gens à travers des cours d'eau en crue. Je n'ai jamais demandé qui les dresse, ni comment, mais bravo. Cette jument ne m'a jamais planté. Du moment qu'elle a sa capuche et sa housse, elle passera parmi des troncs pourris en forêt, traversera des torrents dévalant des rues principales, pour aller là où il le faut. De plus, elle est blindée contre les coups de tonnerre ou pour éviter les chevreaux qui déboulent – et ça, ça ne s'apprend pas. Elle est à toute épreuve et ne l'ignore pas. C'est moi qui commande mais on est en bons termes. Elle va d'un pas égal, pataugeant dans ce qui reste des quelques chemins à flanc de coteau et à travers des kilomètres de terres arables inondées.

Le problème, c'est que moi, on ne m'a pas formé à cheminer sous ces interminables pluies diluviennes et j'en ai marre de l'humidité. Mais j'ai une grande autonomie. Je suis censé parcourir les basses terres, chercher la flamme vacillante des bougies dans des maisons plongées dans l'obscurité et évacuer ceux qui croient encore à une éclaircie. Je suis envoyé par la Gestion territoriale pour les protéger de la famine et de l'inondation. Mais mon rôle, c'est aussi de faire que personne ne sera blessé quand les bêtes à proximité finiront, poussées par le désespoir, par déferler. Dans le canton d'à côté, j'ai vu du bétail imbibé d'eau, piégé près d'une forêt, qui doit être sur le point de se débiter. Soit les bêtes crèvent, soit elles trouvent la force de traverser la grande route pour venir par ici. J'évacue la population pour qu'elles puissent se déplacer à travers les banlieues désertes et les fermes boueuses, et se réfugier sur les hauteurs.

C'est l'aspect humain qui n'est pas merveilleux. Je leur remets l'avis du gouvernement et les misérables bons de

relogement, ainsi que toutes les bonnes raisons d'abandonner leur foyer. C'est de l'assistanat social. Les hommes me disent tous que je ne devrais pas faire ce boulot ; les femmes sont presque toujours polies. Les enfants me regardent comme si j'étais le croque-mitaine. Certains, novices dans ce job, sont pleins de compassion pour la souffrance humaine et voudraient aider les familles à *accepter, faire leur deuil, s'adapter*. Ils passent la nuit sur place pour aider à faire les bagages, s'impliquent. C'est une belle vocation, si on voit les choses ainsi, mais moi je ne vois que des gens malmenés par la vie, et il me semble que le vrai respect, c'est de les traiter avec efficacité, pas de leur demander *quel effet ça fait*. Je préfère aller dire ce que j'ai à dire, leur donner des suppléments de médocs contre les rhumatismes, et poursuivre ma route jusqu'à ce que je trouve une maison déserte où passer la nuit. Une bonne partie du temps, ils se défoulent sur moi, de toute façon, m'insultent, me traitent de tous les noms, à défaut de pouvoir s'en prendre à la pluie. Ils font mine de me tirer dessus, mais ce sont des gens brisés et aucun ne met ses menaces à exécution, du moins pas à l'encontre d'un fonctionnaire.

Voyons les choses en face : personne ne fait ce boulot pour le salaire. On est seul à longueur de journée, avec juste le bruit de la pluie. Quand trop c'est trop, pour passer le temps, j'imagine des journées ensoleillées, des repas chauds, des gens heureux de me voir. Et ça marche, jusqu'à l'heure de manger et de se coucher. La véritable récompense, c'est de tomber le premier sur une propriété abandonnée, et de pouvoir embarquer tout ce que le cheval est capable de porter. Il y a de chouettes baraques par ici et prendre ses aises dans un manoir pour la nuit, ce n'est pas désagréable non plus, même avec cette pluie. La Gestion territoriale ferme les yeux, tant qu'on évacue les traînants. Le cheval, c'est pour nous empêcher d'emporter trop de choses. Ils prétendent que c'est pour économiser le carburant, mais vu la quantité de médocs qu'ils doivent nous fournir, à moi et à la jument, pour qu'on soit opérationnels, ce serait moins cher et plus rapide en tout-terrain.

Les camions du gouvernement nous suivent à quelques journées d'intervalle ; ils récoltent le plus gros – pour l'essentiel,

tous les matériaux de construction qui ne sont pas détremvés. Bien entendu, les fermiers des basses terres ne laissent pas grand-chose d'intéressant. Contrairement aux citadins, ceux dont les résidences secondaires sont perchées en hauteur, pour la vue. Ma pêche est meilleure si je passe par les routes en hauteur, en ignorant toutes ces petites lumières inquiètes dans la vallée.

Donc, voilà une semaine que je suis dehors, à sillonner le pays, à visiter des propriétés désertes tout en évitant dans la mesure du possible celles qui sont occupées. La plupart des gens savent qui je suis, comprennent que je suis là pour leur bien. Je n'ai pas dû sortir mon arme une seule fois. Ils s'en vont tranquillement. En général, s'ils me voient sur mon cheval dans les parages, ils plient bagages avant même que je n'aie à frapper à leur porte.

C'est la fin de la journée, il pleut comme vache qui pisse, et nous sommes lancés au petit trot à travers ce qui fut jadis un pâturage. L'herbe – enfin, ce qu'il y avait jadis – a été arrachée par un millier de rivières nouvelles qui descendent de la montagne, mais la jument tient bon sur ses jambes et remonte en zigzag vers une propriété qui occupe tout un plateau, près du sommet. Pas une bougie en vue. Je pense à dormir là, quand soudain la bride lâche. La gourmette et le harnachement de tête sont si pourris qu'ils se sont déchirés en trois morceaux. La jument s'immobilise pour tenter de s'en débarrasser en secouant la tête. Je descends, dans l'idée de faire le reste du chemin à pied, et de réparer les courroies ce soir. Soudain, elle rue. Il n'y a rien de spécial, hormis la pluie, et on est seuls, mais elle rue. Après, elle me regarde comme si je la battais depuis une heure. Et ensuite, elle se barre comme si elle avait le feu au cul. C'est la première fois ; j'avais jamais entendu parler de ça avec un cheval de pluie. C'est si soudain que je ne pense même pas à la rappeler. Elle n'a pas l'air effrayé, juste déterminé, comme si elle avait oublié son rendez-vous avec un étalon à l'autre bout du pays. Dix secondes plus tard, elle a disparu dans les bois et c'est le silence. Elle continuera à trotter en ligne droite jusqu'à l'océan ou jusqu'à ce qu'elle s'effondre. Je peux faire une croix dessus. Elle a mes vivres et mes pilules, plus les

bijoux et les piles que j'ai ramassés en chemin. Tout ce que j'ai sur moi – c'est-à-dire tout ce que j'ai, point barre – c'est mon sac à roulettes et mon jerrican d'eau, et celui-ci est vide. Étant donné les prévisions météo pour le mois prochain, ça ne m'affole pas trop.

Donc, il n'y a plus que moi, la pluie, et la maison sur cette colline. Une grosse charpente en A, avec des panneaux solaires sur ses deux pentes, qui ne recueillent plus que de la flotte. Devant, une monumentale pièce en rotonde, avec son propre toit conique et des baies vitrées donnant sur la vallée. Malgré ces torrents de pluie, je devine que la vue doit porter à l'infini par beau temps. Je vois les vestiges d'un court de tennis. Ce n'est donc pas la maison d'un fermier. De plus, la porte du jardin n'est pas fermée à clé. Heureusement pour moi, les gens sont si prévisibles...

À l'intérieur, c'est du faux rustique intégral : grands patchworks aux murs, une famille de poêlons noirs suspendus au-dessus du plan de travail dans la cuisine, et ces appareils électroménagers à mille dollars qu'on ne peut plus utiliser depuis la panne du réseau. Des gens bien, soigneux. Je devrais faire de bonnes prises une fois sec. Je mets une casserole dehors, la soulève vers le ciel, et en trente secondes c'est plein pour la nuit. Maintenant, je peux m'extraire de mon barda et chercher des restes.

Manger ? Je tuerais pour une soupe en boîte périmée. Les placards sont vides, rien, que dalle. Ces citadins avaient sans doute peur de laisser le moindre truc à cause des insectes. Aujourd'hui, je ne cracherais pas sur ces protéines.

Depuis le living, je ne vois que la moitié du pré – après, tout se brouille. Comme il n'y a pas de vent, on n'entend que la pluie qui mitraille le toit comme des petits cailloux. Je prends l'un des couteaux japonais, lacère un coussin et mange un peu de mousse, juste pour avoir quelque chose dans le ventre et pouvoir dormir.

— Casse-toi de mon canapé !

J'ouvre les yeux sur une sorte de manche à balai fait femme, debout près de ma tête. Elle agite le couteau japonais au-dessus de moi. Hagarde, toute en pommettes, vêtue d'une sorte de robe

habillée dans laquelle elle a dû dormir, et trop maquillée. Elle se tient bizarrement, bougeant continuellement comme pour moins souffrir des os ; voilà ce que c'est quand on a passé plusieurs semaines dans ces conditions sans les bons médocs. Instinctivement, je cherche à atteindre le couteau, qu'elle agite d'un mouvement rapide, m'entaillant les doigts. Là, je porte la main à ma poitrine et un filet de sang en dégouline. Je calcule que je pourrais toujours l'attraper, si nécessaire.

— Regarde ce qu'il a sur lui...

Soudain, une version plus douce, d'environ dix-sept ans, se jette sur moi et elle aussi a l'air de s'être éclipsée d'une soirée dansante il y a deux semaines sans avoir changé de robe, depuis. Elles ont pareillement les traits tirés. Manger n'est plus qu'un souvenir, ici. De nouveau, mû par mon stupide instinct, je me débats, ce qui me débarrasse de la fille mais la mère sabre l'air devant ma figure et me dit de rester tranquille. Elle pue l'alcool. La plupart des gens d'ici étaient de bons chrétiens, autrefois, mais presque toutes les églises ont fermé depuis longtemps.

La fille me fait les poches et sort ma carte d'identité et mon pistolet, qu'elle jette sur la table basse, renversant un verre qui tombe par terre et se casse. Elles n'ont pas un regard pour lui et je comprends alors que ce n'est pas leur maison. La mère tourne autour de moi, ramasse l'arme et pose le couteau.

— Vous avez à manger ?

— Non ! J'ai échoué ici, j'ai perdu mon cheval. J'étais venu camper : je croyais que c'était vide.

— Vous vous êtes trompé.

— Si vous voulez bien me rendre mes affaires, je m'en irai bien volontiers.

— Non, maman !

— Ne nous énervons pas. Ceci est mon arme, ma dernière possession personnelle. Et à dire vrai, c'est sans risque, vu qu'il n'y a plus de balles dedans. En fait, si vous voulez me tenir en respect, vous serez plus convaincante avec ce couteau. Mais c'est comme vous voulez ; je ne suis pas venu faire du mal à qui que ce soit.

Tandis que sa fille me surveille (une grande perche, qui doit elle aussi souffrir de rhumatismes ; je pourrais la balancer à

l'autre bout de la pièce), la mère vérifie. Elle reprend avec assurance le couteau, tout en posant l'arme sur la table.

— Où sont les balles ?

— Dans mon paquetage, c'est-à-dire sur mon cheval. Je regrette de ne plus l'avoir, j'aurais pu vous donner des médicaments. Il pousse toujours de la griffe du chat par ici ? Une infusion vous ferait du bien...

Cela me vaut des regards déconcertés et un silence suffisant pour leur faire comprendre que je ne vais pas tenter de les tuer. La main tremblante de la mère, le regard de la fille qui nous observe alternativement...

— Bon, puisque vous m'avez réveillé, tâchons de trouver à bouffer, dis-je.

Là, tout le monde se calme. Le couteau est abaissé.

La mère, c'est Liz. La fille, Jenna. Je demande à Liz à quoi elle se soûle et si je peux goûter. À présent qu'elle n'a plus à me tuer, elle est plus relax et me précède dans un couloir bourré de tapisseries mexicaines qui me rapporteraient un bon paquet si je savais comment les ramener en ville, en les maintenant au sec. Liz me prend par la main et m'emmène dans une cave au sol en terre battue, froide et humide. Deux matelas ont été traînés à côté de l'escalier et recouverts d'édredons.

— Pourquoi dormir ici ? Ça doit être le coin le plus humide de la maison.

— Écoutez... (Elle se tait un instant.) Pas de pluie. L'eau, ça m'est égal maintenant ; c'est le bruit qui me rend dingue...

C'est drôle, moi ça ne m'a jamais vraiment gêné. J'ai toujours eu l'impression que la météo, les gens – nous tous – en étions plus interdépendants. C'est le silence, comme durant les quelques mois arides, qui me semble le plus méchant.

Je distingue une cave à vin vaste comme la moitié du living, avec six rangées de casiers, chacune contenant environ cent vingt bouteilles. Ça représente une fortune. Il y a belle lurette qu'on ne fait plus de vin. Et dire que je n'ai plus de cheval. Cinq caisses de bouteilles vides sont entassées dans le coin. J'évalue la situation : ce tandem mère-fille, seules avec tout ce pinard et rien à manger. Si j'arrive à les faire partir, je pourrai peut-être me mettre en cheville avec un collègue pour rapporter ces trucs-

là. Liz débouche une bouteille de blanc entamée, me la tend et dit, un peu trop fort : « Désolée, pas assez fraîche ! » comme si c'était hilarant.

Jenna, qui est restée dans l'escalier, nous observe.

— Je suis la seule à picoler, m'explique Liz, un œil sur sa fille. La petite chérie vit d'eau fraîche...

C'en est trop pour Jenna, qui remonte au rez-de-chaussée.

— Et heureusement ! L'une de nous doit rester sobre...

Elle rit, tout en se massant les coudes.

— Hélas, il a fallu que ce soit moi !

Même si je n'y connais rien, ce vin est exceptionnel, mais je suis si content d'avoir un goût quelconque dans la bouche que je m'en envoie une lampée vite fait. Elle reprend la bouteille et boit avidement.

— Tu sais ce que ça pourrait valoir ?

Elle me regarde comme si j'avais posé une question idiote.

— Sûrement quelque chose. Des sous...

Malgré cette ambiance pourrie, je devine qu'elle a eu la vie facile avant d'avoir ces cheveux raplapla et ces rides. Pas si mal, cette robe. Cette opération survie, c'est du nouveau pour elle.

Je propose qu'on essaie de trouver un truc comestible, dehors, avant que je ne sois ivre. Si je réussis à glaner un repas pour nous trois, elle me laissera rester, dit-elle. Je lui fais remarquer que ce n'est pas sa maison. Elle ne se donne pas la peine de répliquer. Je resterai le temps qu'il faudra pour leur faire quitter cet endroit. C'est mon boulot.

Il y a un tas de vêtements de pluie tape-à-l'œil, ce qui prouve que les propriétaires ont connu au moins une saison des pluies ici. Jenna empaquette sa mère jusqu'à ce que celle-ci ne soit plus qu'une grosse tache de rouge à lèvres qui souffle bruyamment contre le rabat protecteur du nylon imperméabilisé.

Là, Liz entonne à tue-tête : « Chantons sous la pluie ».

Tout en se glissant dans sa propre combinaison, Jenna la regarde et lui dit :

— Tu sais quoi ? On va te laisser ici. T'es trop bourrée.

— Super !

Liz se laisse aller complètement contre le mur tandis que Jenna m'indique du regard la grande porte. Parfait, je vais pouvoir lui faire quelques suggestions.

Liz me crie :

— La baise pas, si elle en a pas envie !

Jenna s'empresse de me rassurer – « J'en ai pas envie. » Elle n'a pas l'air de comprendre que je suis sa seule option, mais je suppose que c'est par là que ma conception pêche, en ce qui la concerne. Même s'il m'est arrivé, ces dernières années, de rencontrer des filles qui avaient fini par adopter ma façon de voir – le « chacun pour soi » – je dois avouer que ce n'est pas si souvent et, les fois où c'est arrivé, on était l'un et l'autre si occupés à survivre que chacun s'en est allé de son côté, les mains vides.

Dehors, on inspecte le domaine, à la recherche des restes de plantations, mais l'eau a déjà tout arraché, laissant de la terre brune et quelques racines pourries. On passe au crible ce qui a dû être comestible il y a un mois, puis je l'emmène dans les bois. Mais je ne trouve pas de griffe du chat et il est clair que cela fait de moi un imposteur à ses yeux.

Elle doit crier pour se faire entendre avec cette pluie.

— C'est bon. Pour la tisane, j'ai mon compte... Je prendrai ce que vous trouverez de mangeable, mais que ça se mâche, sinon je vais craquer !

Il y a un petit bosquet de frênes au bord de ce qui était la pelouse, et c'est très bon. J'arrache un bout d'écorce pour lui en faire goûter la face interne. Elle la grignote et opine vaguement, reconnaissant avec aigreur que c'est elle qui l'a voulu. Elle accroche sa belle robe à une branche et déchire le tissu en se libérant. Désespérée, elle est sur le point de pleurer.

Je me détourne pour mettre la main dans mon ceinturon, où sont les balles, et sortir un filet à provisions en plastique utilisable pour sa collecte. Vu sa tête, je dois expliquer qu'elle va devoir le remplir d'écorce. Elle semble prête à m'envoyer paître, mais se met à l'ouvrage, arrachant des lanières en tirant dessus délicatement. Pas douée pour ce travail, cette fille – pour aucun boulot, je suppose – et par deux fois je dois lui montrer

comment s'y prendre pour arracher de plus gros morceaux. Elle ne me remercie pas.

— Elle est paf depuis que vous êtes ici ?

— Elle boit beaucoup.

— Tu ne t'en sortiras pas avec elle...

— Vous allez me montrer. Je regarde faire les gens. Je m'instruis, et ensuite je note...

— Parfait.

— Je note tout cela, et tout ce qui s'est passé dans les fermes, aussi. Les familles dispersées, les amis devenant des ennemis afin de rester en vie. J'ai gardé du papier au sec et, tous les soirs, je note ce qui s'est passé dans la journée. Ce soir, j'écrirai quelque chose sur vous ; je dirai ce que vous m'avez appris, mais aussi ce que vous faites : vous enrichir sur le dos des autres. Pour le moment, les gens ne s'en rendent pas compte, mais je mettrai ces feuillets à l'abri pour le jour où ils seront prêts à accepter la vérité. Quoi qu'il arrive, je ne les brûlerai jamais, et je ne les laisserai pas moisir non plus...

C'est exactement le genre de romantique qui n'a pas les tripes pour survivre. Elle se bat contre l'arbre, la pluie, moi, et son seul but dans la vie, c'est de consigner chaque outrage. Si elle ne m'avait pas dénigré aussi vite, je lui aurais dit combien elle est maligne, après quoi j'aurais tenté de l'embrasser, mais si je le faisais maintenant, ça lui ferait trop plaisir (la tentative, pas le baiser).

Je trouve un rameau fourchu à l'extrémité d'une branche de taille convenable. Je le casse et m'en sers pour sonder certains des trous à l'air prometteur autour de souches pas encore inondées. La plupart du temps, je repêche une bouillie de feuilles.

Elle revient trois minutes plus tard, pitoyable, penchée au-dessus du filet à moitié rempli d'écorce. Toute ruisselante, elle me regarde tortiller mon bâton dans un truc mou. Ces trous ne sont pas spacieux ; donc ayant effectivement embroché un être vivant, j'arrive à le retirer. Je suis prêt à le rattraper d'une main s'il se détachait, et sors un rat gigotant de taille respectable, bel et bien empalé. Je lui donne un coup sur la nuque pour qu'il cesse de bouger, et dis à Jenna de se détendre. Elle se détourne,

prise de nausée. On rentre à la maison, moi tenant l'animal au bout du bâton afin que la pluie le lave, elle me précédant pour s'épargner cette vision.

— Tu vas voir que tu aimeras ça !

Là, elle se met vraiment à parler, et laisse libre cours à ses larmes, croyant que je ne les vois pas.

— À l'époque où on se mettait encore à table, on avait toujours dans l'assiette de la viande, un légume vert, un féculent. Puis, tout a disparu, petit à petit. On s'est plaints beaucoup du manque de variété quand ça s'est réduit à deux types d'aliments, le soir. Puis, il n'y en a plus eu qu'un – ce qui restait – et à l'époque, plus personne n'en faisait la remarque. On a dû manger tous les épinards en une semaine avant que ça pourrisse, puis toutes les patates, parce qu'il n'y avait plus que ça. Et ensuite, il a fallu se contenter de ce qu'on pouvait trouver dans la nature, à l'état sauvage...

— Ce serait plus facile pour vous dans les villes en hauteur. Vous pourriez y passer l'hiver. Il y a plein de gens sympa, des gens de la campagne, aussi. C'est à quelques jours de marche d'ici. Il faudrait que tu apprennes à bosser...

Elle brandit le filet plein d'écorce pour me prouver qu'elle en est capable.

— On s'en sortira. D'ailleurs, ils ne veulent pas de femmes de son âge pendant la construction. Elle a quarante-six ans – plus que la limite d'âge...

Et c'est une ivrogne qui va t'entraîner dans sa chute.

— Tu ne comprends pas. On est en train d'évacuer toute la région à cause de cette pluie. C'est le domaine des bêtes sauvages, désormais...

— Dans ce cas, on aura de quoi manger...

— Elles ne verront peut-être pas les choses ainsi...

Si Jenna s'en va, Liz ira vagabonder dehors et sera morte de froid en deux jours, c'est sûr et certain. Alors, je pourrai revenir pour le vin. Ce n'est pas un plan cruel ; j'en sauve au moins une.

— Le pays grouillera de bêtes complètement paniquées. Elles entreront dans la maison...

Je la laisse se représenter le tableau : la confortable résidence secondaire pleine d'animaux affamés.

Elle s'arrête ; elle sait de quoi je parle.

— Mon père s'est tiré, dit-elle. Je ne peux pas partir.

— Mais à chaque verre qu'elle boit, c'est elle qui t'abandonne ! dis-je, réalisant combien je suis devenu habile à convaincre les gens de s'écarter de ce qui leur est cher.

Pendant le reste du trajet, Jenna reste à plus d'un mètre de moi.

À la maison, Liz, toujours dans son ciré, a plongé le nez dans une autre bouteille. J'aimerais vraiment pouvoir l'éloigner de ce que je considère déjà comme mon bien. Elle a cassé un tabouret et coincé les morceaux dans la cheminée, fourrant des draps de lit par-dessous (sans doute l'idée qu'elle se fait d'un bois d'allumage). Quand nous entrons, elle est en train de fouiller dans mon sac, cherchant de quoi enflammer les draps. Ça veut rester seule, et ça ne sait même pas faire du feu. Elle glousse au moment où je lui arrache le sac, puis voit le rat et se tait.

— Trouve autre chose que ces draps !

Elle retombe sur le divan en se tordant de rire. Je regarde Jenna, pour souligner mon argument précédent. Elle ôte son ciré et tente de lancer sa mère dans la chasse au papier. N'y arrivant pas, elle me demande d'allumer le feu. S'il vous plaît, ajoute-t-elle.

— T'as qu'à te couper les cheveux ! lance Liz d'une voix flûtée. Sans rire. Les cheveux, ça brûle, ça sent comme le popcorn, et puis ça fera ça de moins à laver...

Jenna la regarde comme un navire regarderait son ancre. Elle essaie de lui faire goûter l'écorce, mais rien à faire. Liz recrache tout et hurle : « De la viande ! »

Je dépouille le rat dans la cuisine et pars à la recherche de petit bois. Le problème avec ces résidences secondaires c'est que, à part de vieux bouquins – et il n'y en a pas, ici – personne ne laisse jamais traîner de papiers. Enfin, au fond d'un placard, je trouve un classeur métallique rempli de vieilles photos. Ce classeur est sec, plein à craquer et c'est tout ce qui m'intéresse. J'ai cessé d'examiner les photos des autres depuis longtemps. Le papier photo ne brûle pas très bien, mais ça brûle.

Avec ces clichés froissés et des bouts de bois provenant d'un vieux transat, je fais un feu digne de ce nom. Liz m'observe pendant tout ce temps, comme si j'étais là pour la distraire.

— Tu es envoyé par la Gestion territoriale, non ?

Je ne dis rien.

— C'est indiqué sur le sac. Pourquoi nous aider ? Tu ne devrais pas être en train de nous flanquer dehors ?

Je persiste à ne rien dire, ce qui signifie : oui.

Jenna me jette un regard. Elle ne me croit plus.

— On n'a plus le droit d'être sympa ? dis-je, en mettant la viande dans un poêlon que je place sur le feu. Tout le monde a besoin de manger.

Ça se désagrège si on tente de lever des filets. J'ai trouvé du sel et du poivre dans la cuisine. Il n'y en a pas assez pour trois, mais je compte sur le facteur répugnance qui devrait jouer en ma faveur.

Jenna remplit un grand verre d'eau, que Liz écarte d'une main pour s'appuyer à sa bouteille. Je prends ce verre, remercie. Jenna dit qu'elle va chercher encore du papier et Liz lui crie (mais ça m'est sans doute destiné) : « Brave petite. »

J'agite le poêlon pour retourner la viande. Liz me fait venir près du divan afin que je l'aide à s'extraire du ciré.

— J'aime ma fille, mais il n'y a rien à en tirer...

Je tire le haut par-dessus sa tête. Dessous, elle est pas mal. Elle arrange sa coiffure plus par habitude qu'autre chose.

— Si j'avais des couilles, dit-elle, je sauverais ma peau...

Je la regarde comme si elle avait des hallucinations. Elle se tient à ma taille tandis que je desserre et abaisse son pantalon de pluie.

— Je sais qu'elle est jeune, mais autrefois, il y a longtemps, j'ai été infirmière. Le gros lot. Tu sais ce que je vau, par ici ? Même avec ce que je ressens dans mes os, les pouvoirs publics seraient aux petits soins pour moi. Je serais remise sur pieds et envoyée en deux temps trois mouvements dans une grande agglomération ou un centre de soins. Tu sais ce que j'y verrais ? Un million de mourants sans la moindre chance de s'en tirer. Très peu pour moi. Et puis, on nous séparerait tout de suite, parce que... Jenna est une jolie fille, mais mon espoir c'est que

le monde trouve un autre emploi que celui-là, pour elle... Sans moi, elle finirait par intégrer une bande de jeunes délinquants. Donc, figure-toi que je sais bien qu'on ne peut pas rester ici. Mais on serait tout aussi vulnérables dans la forêt. Même pas capables de se défendre contre un rat, alors un grand mammifère... Si on reste ici et que je reste ivre, je ne sais pas ce qu'on va devenir, mais au moins je n'aurai pas à dire adieu à ma fille...

Je suis à genoux, à réfléchir à leur relation, si douce et si tordue. Je maintiens le froc imperméabilisé à ses pieds tandis qu'elle se tient à ma tête pour en sortir. Sa robe frôle ma figure. Elle me donne une tape sur la tête, mais laisse ses doigts dans mes cheveux, les entortille contre mon cuir chevelu, comme si elle composait un numéro sur l'un de ces vieux téléphones. Jenna revient avec un tas de vieux magazines. Liz ôte vivement sa main de ma tête au moment où la graisse du rat se met à grésiller. Je me relève aussitôt et prends avec joie les magazines, tout en gardant l'œil sur Liz. Son expression est différente, à présent, plus calme, comme si elle avait effacé son maquillage pendant que j'étais à ses pieds. Elle a deux fois mon âge.

Nous mangeons plus ou moins en silence. Je leur montre comment tirer un maximum du rat, de l'écorce et des condiments trouvés sur place. Je continue à les observer – chacune croyant se sacrifier pour l'autre – et j'essaie d'imaginer le meilleur moyen pour les faire partir. Jenna me regarde d'un sale œil et Liz d'un œil salace.

De temps en temps, une jolie nana a un temporaire coup de bambou à mon avantage. Elle croit que coucher avec moi pourrait sauver sa maison, abaisser le niveau des eaux. L'hospitalité, ça ne se refuse pas. Je ne déguise pas la situation, mais je ne dramatise pas non plus. Un jour, j'ai dû évacuer une résidence sur deux niveaux et il y avait cette femme au rez-de-chaussée qui ne voulait pas s'en aller. Tout le monde était parti, je lui avais donné une double dose de fonds pour le relogement – lui mettant les papiers dans les mains – et pourtant, elle continuait à dire qu'elle ne pouvait pas. C'était qu'elle attendait le retour de son mari, qui travaillait au loin,

comme fonctionnaire, et qu'il ne saurait pas où la retrouver. Je lui avais dit de laisser une lettre, de se servir de moi comme d'un contact si elle était relogée. Elle était assise là, la tête dans les mains, accoudée à cette petite table en acajou qui flotterait trois jours plus tard dans un mètre d'eau. Elle ne pouvait pas, à l'entendre. Elle m'avait demandé de passer la nuit sur place – le lendemain matin, on verrait le niveau et elle prendrait une décision. La trentaine, portée sur la spiritualité, avec des bougies et des petits autels un peu partout, des coussins au lieu de fauteuils. Rien pour indiquer que quelqu'un d'autre vivait ici. Avec la pluie, les gens s'imaginent toutes sortes de choses.

Je suis resté. Elle s'est comportée comme si elle n'avait pas couché avec quelqu'un depuis longtemps, comme moi. Lorsque je me suis réveillé, il faisait encore nuit. Elle dormait, mais en s'agrippant à moi comme à une bouée de sauvetage. Je l'ai laissée. Depuis que je fais ce boulot, j'ai souvent vu des gens se raccrocher à des choses absurdes, comme si conserver un album de photos, l'alliance de leur mère, un porte-bonheur, pouvait les protéger quand l'eau atteindra leur porte. Cette nuit-là, dans cet appartement plein de cristaux et de petits autels voués à rien de particulier, la seule chose idiote à laquelle se raccrocher, pour elle, c'était moi, le type venu lui dire d'oublier tout ça. D'après mon expérience, les gens finissent en général par être réalistes et se sauver. En dépit de tous les sentiments qu'on croit porter à nos proches, nos affections, le moment venu, la plupart des gens arrivent à voyager léger. Le lendemain, elle me lâcha, s'habilla et partit sans emporter aucun souvenir, sans laisser de message. À peine un au revoir. Elle se contenta de fermer la porte et de monter dans le bus.

Donc, je me dis qu'une fois Liz et Jenna dehors, si je parviens à retourner à la gare principale et à m'expliquer ou, mieux encore, à retrouver ma jument, je pourrai être revenu dans une semaine. Elles seront parties, mortes – ou l'une morte et l'autre partie.

Liz a son propre plan et ne perd pas de temps. Après le repas, elle déclare vouloir aller se doucher sous la gouttière pour se débarrasser de cette odeur de rat. Je devrais en faire autant.

Jenna n'est pas citée. Je n'ai pas envie de me mouiller, mais pas question de laisser passer cette occasion de baiser. Liz dit à Jenna, qui semble avoir la digestion difficile, de surveiller le feu. Puis, l'air presque sobre, elle s'en va par la petite porte en attrapant les draps les plus secs au passage. Je n'ai pas besoin d'autres encouragements. Je lui tourne le dos, me déshabille en vitesse et me retourne pour l'affronter. Elle sourit, ce qui est rassurant, me fait manœuvrer sa fermeture Éclair et laisse choir sa robe d'un seul bloc ; je tire sur ses épaules frissonnantes, cherchant à la redresser. Elle s'efforce de ne plus se masser les phalanges, de se tenir tranquille pour que je la regarde. Ce n'est pas tant qu'elle soit appétissante, mais elle a besoin de moi. Elle considère mon corps et déclare que je ne suis pas aussi gringalet que la plupart des jeunes citadins.

Puis elle dit :

— Écoute... Cette pluie. Impressionnant, non ?

Impressionnant, maintenant ? Heureusement, je ne suis pas d'humeur à poser des questions.

On se tient plantés là, tels Adam et Ève, ou Abel et Ève si on pense à la différence d'âge, qui ne fait que corser la situation, ce soir. Elle me tend un savon et passe sous la cascade, faisant mine de rester à une distance respectueuse de ma personne. Elle s'abreuve d'eau et s'essuie timidement les dents avec les doigts. Le rat, c'est filandreux. Elle se gargarise et crache, avec un sourire aguicheur. Je me lance, hurlant de froid, puis me rince la bouche. On peut rester là-dessous pendant deux secondes seulement avant que nos corps n'aient besoin de se rapprocher pour la chaleur. Le sien est agréable, mais un peu mou, comme dégonflé, comme si la vie s'en était retirée. Et pourtant.

On se met à rire en prévision de ce qui ne peut manquer de se passer. C'est alors qu'une cinquantaine de cervidés grimpe en courant la colline, juste sous notre nez. Je la tiens contre moi, comme si cela pouvait nous protéger si jamais ils paniquaient et fonçaient sur nous. L'un après l'autre, durant quelques secondes, ils bondissent de leur mieux au-dessus de ce sol mouillé. C'est l'un des rares moments de ce boulot où je ne peux que regarder. On ne peut pas voir tellement plus que leurs

formes, des ombres chinoises qui sautent face à l'horizon noir ; la pluie est blanche devant eux. On sent leur poids au moment où ils martèlent la gadoue. Et puis, ils disparaissent, et je n'ai plus froid car je suis nu dans les bras de quelqu'un. Je m'éclate et elle aussi.

— Il y en aura d'autres, dis-je. Et puis, ceux de la Gestion territoriale, et si tu n'as pas de titre de propriété à présenter, ils seront nettement moins gentils que moi pour te demander de partir.

Elle me lèche la poitrine.

— Oh, ce que tu es gentil, toi ! Eh bien, on partira...

— Je peux veiller à ce que tu arrives saine et sauve quelque part. Leur dire de ne pas vous séparer.

— D'accord, dit-elle, comme si je l'avais convaincue en deux phrases.

C'est bien soudain, mais le fait qu'on est en train de prendre une douche aussi, donc je me sens seulement fier de l'avoir aidée à ne pas se cramponner. On se frictionne mutuellement pour se tenir chaud et se laver, nous attardant sous l'eau plus qu'il n'est nécessaire. Peut-être serai-je assez stimulant pour les mener jusqu'à un endroit au sec ? Cela prendra un jour ou deux, puisqu'on est à pied, mais cette compagnie ne serait pas désagréable, surtout si elle reste aussi amicale. On les séparera sans doute dans la ville nouvelle – à chacun selon ses capacités – mais au moins elles auront la vie sauve. Et ensuite je pourrai revenir pour le vin et les œuvres d'art aux murs.

On revient se mettre près du feu, blottis sous le même drap. Je ressens un avantage supplémentaire à l'idée que Jenna, qui se fait rare, est en train de perdre des points vu que je vais baiser sa mère. Je suggère un autre coup de rouge et Liz prend une petite gorgée raisonnable. Ce n'est pas son intérêt majeur, pour le moment, me dit-elle, laissant le drap tomber de son dos. Elle se jette sur moi, me renverse contre le canapé. Je suis reconnaissant et docile. J'apprends de chacun de ses gestes, de sa rapidité.

Elle n'est qu'action, me grimpant dessus, prenant ce qu'elle veut, savourant ses propres efforts. Enfin, elle abaisse sa garde, son contact devient plus doux, ses baisers plus tendres, et on

prend la cadence comme si on faisait ça depuis des années. Comme je n'ai plus de place pour bouger, je reste sur le dos et profite. Quand je la regarde, je vois qu'elle a les yeux fermés.

Le lendemain matin, il pleut moins et je suggère d'aller faire quelques forages pour avoir une journée de provisions d'avance, et ne pas avoir à chasser pendant la marche. Tandis qu'on se harnache, Jenna propose de rester sur place pour se préparer. À présent, elle a compris mon credo sur ce qu'il faut emporter : produits de première nécessité, oui ; objets de valeur, éventuellement ; affections, non. Liz m'accompagne. Elle est avide d'apprendre désormais et ne traîne pas. Je lui montre les frênes, mais elle veut aller plus loin dans la forêt. Je lui montre une fougère, un champignon. Elle me les fait goûter d'abord, avant qu'on ramasse quoi que ce soit.

Donc, c'est elle qui a le sac et je suis en train d'enserrer un noyer blanc, tirant sur une boule de sève ambrée, disant : « C'est une bonne source d'énergie », quand soudain ma cuisse me brûle. Je tombe de l'arbre et atterris sur le dos dans un fossé boueux. Je contemple ma jambe, le trou dans le vêtement là où la balle a transpercé ma cuisse – et elle. Liz tient fermement mon arme tout en se reculant. Je l'entends dire à travers la pluie :

— Garde tes distances. Reste à l'écart. Ne reviens plus chez nous.

Après quoi elle se retire dans les bois et disparaît.

Le coup de feu, que je n'ai même pas entendu, a déclenché une débandade dans le secteur et le sol commence à vibrer. Je me colle au tronc en espérant que les bêtes ne viendront pas par ici. Quelques biches, cherchant un nouvel endroit où vivre. Elles sont maigres, désorientées, fonçant à travers les arbres. Pendant ce qui me semble une éternité, je les observe et admire Liz pour ce qu'elle a fait, ce qu'elle croit faire. Je me demande ce qu'il faudra pour qu'elles finissent par se trahir, et apprennent à survivre.

L'une des biches est stoppée par une branche et repart dans une autre direction. Je me demande à quoi elles pouvaient bien être attachées, avant ce sauve-qui-peut. Je leur fais des signes,

pour tenter de les orienter vers les hauteurs, mais elles sont si paniquées qu'elles ne m'ont même pas vu.

J'écarte les bords du trou dans le tissu afin que la pluie puisse laver la plaie. Elle n'a pas voulu me tuer, du moins pas de façon immédiatement constatable par elle. Les points d'entrée et de sortie sont si rapprochés qu'ils ne forment qu'un grand O dans ma peau. Ça brûle comme s'il y avait du métal là-dedans, mais la balle a semble-t-il traversé. Ça mettra une éternité à cicatriser. Je panse tout ça avec mon maillot.

Je suis trempé maintenant, et ça pisse le sang, mais j'ai intérêt à me lever si je ne veux pas crever et je ne peux pas vraiment aller leur demander secours. Je me relève en me tenant au tronc, ouvre mon ceinturon et constate qu'elle m'avait laissé la moitié des balles, pour que je ne me doute de rien. Je n'examinerai ma blessure que plus tard, puisqu'il n'y a rien à faire, de toute façon.

La pluie n'est pas moins forte, mais je bouge, je bouge. Il y avait une lueur dans la vallée hier, peut-être quelqu'un dans une maison. Quelqu'un qui pourrait avoir pitié d'un fonctionnaire, voir en moi cet autre que je suis aussi.

Je l'imagine, celle qui me recueillera. Une vraie femme de la campagne d'environ mon âge, un labrador, qui pardonnera à ce corniaud. Quoi d'autre ? Donnons-lui des cheveux roux mi-longs, des taches de rousseur et des manches retroussées sur ses avant-bras endurcis. Elle fait son boulot tout en gardant le sourire, un sourire sincère. Elle me fait monter sur un vieux plan de travail en bois, où elle a préparé des milliers de repas pour sa famille, découpe mon pantalon avec soin, juste assez pour voir la plaie. Elle s'affaire, prend soin de moi. Je regarde autour de moi. C'est une cuisine de ferme, avec des étagères où s'alignent des bocaux de légumes mis en conserve en prévision du rude hiver (et pas encore entièrement consommés, tant elle est prévoyante). Elle aura juste le bon désinfectant pour ma plaie, un secret de famille transmis de génération en génération. Il y aura un seau en zinc plein de fleurs de tournesol à côté de l'évier. Des torchons secs, une main douce, un rai de soleil doré pénétrant dans la pièce par une faille entre les nuages. Et cette femme, elle sera heureuse de me voir. Elle avait attendu

patiemment, pendant tous ces mois de famine et de pluie, que je me hisse à bord.

## Du gâteau

Margo est partie dès que le soleil a commencé à réchauffer la terre, me laissant dénicher autre chose à bouffer. Il y a un buisson gris-vert par ici, qui est couvert de petites fleurs jaunes et a un arrière-goût poivré. On peut toujours faire des expériences, mais il faut laisser passer une journée afin de savoir si c'était une bonne idée. Je suis à la recherche d'une feuille ou d'un rameau, voire d'un lézard, avec un léger goût sucré. Un truc pas amer, ce serait un régal. Mais il a fait trop sec, ou bien c'est l'altitude. Je vais devoir apparemment me passer de dessert jusqu'au jour où on jugera qu'on ne risque rien à retourner en ville.

Elle s'est extraite de la tente la première, faisant son stretching, enfilant le sweat-shirt vert pâle – mais cela avec détermination, comme si elle allait passer un entretien d'embauche. On a mangé en bavardant moins que d'habitude, parlant du bleu du ciel, après quoi elle m'a dit qu'elle allait marcher. J'aurais voulu me taire, mais c'est sorti quand même :

— Tu veux que je t'accompagne ?

— Non. C'est bon.

Alors, je suis resté là, calme et compréhensif.

Une alouette se pointe, se pose sur le gros buisson d'armoise en bordure de notre camp et me jauge. En général, je la chasse, elle et ses microbes, mais le soleil va passer derrière les nuages et j'apprécie cette compagnie. Je la laisse me regarder bosser sur l'accumulateur d'eau. À la profondeur que j'ai atteinte, c'est assez humide pour qu'on ait ce qu'il nous faut, mais je l'agrandis quand même. Margo dit que c'est inutile de creuser plus que nécessaire, surtout par une chaude après-midi. Mais comme il n'y a rien d'autre à faire...

Dès que la quarantaine fut décrétée, on a réussi à se tailler. Après avoir marché longtemps, et franchi la frontière, on a

atteint ce plateau pelé, et on n'a vu personne depuis quelques semaines.

L'alouette chante sa chanson et s'envole. Debout au bord du trou, je survole l'horizon du regard. Notre camp est sur une hauteur, sous deux cyprès en piteux état. Cet espace entre eux est notre théâtre ; quand l'humeur est à la fête, l'un de nous se tient là pour inventer une histoire, ou bien on s'y tient ensemble pour nous divertir mutuellement. Il y a un autre groupe – quatre arbres – un peu plus loin, mais Margo a trouvé que ça attirerait moins l'œil, ici, même si c'est moins vert. Toujours aussi prévoyante.

Je suis en train de considérer la racine sur laquelle je viens de tomber, à me demander à quelle plante ça correspond, si j'y ai déjà goûté, ou si ça vaut le coup de la couper pour essayer. J'en porte un fragment à mes narines pour renifler, quand mon regard remarque un type en train de trébucher dans ma direction, au loin. Je m'accroupis pour l'observer. Il porte un grand pardessus marron, ce qui pourrait signifier qu'il a froid, et ce ne serait pas bon signe. C'était inévitable, je suppose. Il se retient aux buissons en marchant – pas bon signe, ça non plus – et vacille. Il se dirige vers le bosquet en face de nous – merci Margo. Je me tapis, afin de pouvoir continuer à le surveiller. Il s'agrippe au plus gros des arbres comme si c'était un ami perdu de vue depuis longtemps, s'y arc-boute et se laisse glisser contre le tronc, pour finir assis de travers par terre. Là, il étend ses jambes, écarte les pans de son pardessus. Ensuite, il relève les genoux, et pose le menton dessus. Il met son front dans ses paumes. Comme s'il cherchait à savoir s'il a de la fièvre.

Lentement, lentement, je rampe jusqu'à notre fourbi. En partant, Margo a emporté l'arme, me laissant le couteau. Je ne lui en veux pas, mais je n'ai pas trop envie de faire quoi que ce soit avec un couteau et un individu contaminé. Je regarde de son côté. Il est à quatre pattes, en train de vomir du sang sous l'arbre. Charmante scène pastorale – j'aimerais la peindre : le ciel bleu pâle, le vert fané des arbres, ce petit homme en dessous, accroupi comme un chien, et cette gerbe de sang au bas de la toile, qui imprègne le sol. Il se repousse contre l'arbre et se repose.

Même en l'absence de vent, il est sans doute trop près pour ma propre sécurité. Je prends un masque et grimpe jusqu'à la seconde branche d'un de nos arbres afin de continuer à le surveiller tout en restant hors de son champ de vision et de son haleine.

Des heures durant, je le guette. Chaque fois que je le crois mort, il se tourne ou tousse, ou crache.

Le soir descend doucement ; le ciel est plein de nuages sombres. Le vent souffle tellement dans le feuillage et il se tient si tranquille que je dois écarquiller les yeux rien que pour m'assurer qu'il est là.

Lorsque ça se calme, je l'entends geindre ou pleurer. Il baragouine – une longue tirade contre un tas de gens, y compris Dieu – et pleure encore.

Toute la nuit, je maudis Margo pour me faire risquer ma vie ainsi. Comme si j'avais pu lui ordonner de ne pas bouger, ce matin. C'était pareil en ville. On avait pris un appartement en hauteur afin de ne pas avoir à lutter pour défendre notre territoire au quotidien – le fait d'avoir à grimper au vingtième étage en faisait une forteresse naturelle. On avait un groupe électrogène de secours, des marchés à proximité où troquer ce qu'on avait chouravé, et la vue sur dix autres tours toutes pareilles à la nôtre. On ne volait pas dans notre propre immeuble – karma, etc.

Quand elle s'en allait, je lui demandais pourquoi elle ne m'emmenait pas. J'aurais pu surveiller ses arrières, porter des choses. « Des fois, j'aime mieux être seule », disait-elle. À son retour, je l'accueillais. Elle rapportait ce qu'elle avait volé, plus assez d'eau pour se décrasser. Elle me faisait la suivre dans la salle de bains pour lui tenir compagnie pendant qu'elle se lavait. La conversation reprenait où nous l'avions laissée – un plan pour un vol à venir, une discussion sur qui occupait les autres étages et leurs habitudes, ce qu'on piquerait pour le dîner – et c'était de nouveau le paradis. Elle se tenait là en se frottant les mains, me donnant d'un air détaché sa version de sa journée. « Je suis tombée sur un vieux pote et on s'est assis au bord de l'eau », « J'ai eu envie d'aller danser avec des tarés », « Regarde

ce que j'ai trouvé par une fenêtre ouverte ». Je faisais comme si tout allait bien et ne cherchais plus des indices du contraire.

Cela dit, je n'aimais pas quitter cet appartement. Et quand cela arrivait, je ne réussissais qu'à vider des poches et à voler des choses laissées en évidence. Elle prétend que c'est parce que je fuis les confrontations. Possible. Quand on est ensemble, je deviens plus ambitieux. En sa présence, je me sens en sécurité (et, étant petite et de sexe féminin, elle fournit une très bonne couverture pour des activités illicites). J'aimerais penser que la réciproque est vrai, mais j'ai fini par accepter le fait qu'elle n'a besoin de personne pour se sentir en sécurité. Son passé ne m'aide pas à lui faire confiance, mais tout s'efface quand elle est là – sauf qu'en ce moment, par sa faute...

Quand on a dressé ce camp, j'avais l'espoir que ses vagabondages cesseraient ; ce fut le cas pendant dix bonnes journées. Puis, tout reprit comme avant ; elle revenait le lendemain avec un nouvel assortiment d'excuses énervantes (« J'ai perdu la notion de l'heure en suivant un cours d'eau », « J'ai voulu m'exercer à la méditation, cette nuit », « J'ai trouvé ces fraises sauvages et je me suis un peu paumée ») et toujours aussi contente de me revoir. Aujourd'hui qu'on est là et qu'elle n'a plus d'ex-amants ou de revendeurs qui l'attendent un peu partout en ville, je la crois quand elle affirme rechercher la solitude. Curieux, dans la mesure où je ne la croyais pas tout à fait jadis, mais aujourd'hui ça me fait mal de penser que c'est cela qu'elle recherche. Je préférerais la croire intéressée par des consolations plus concrètes.

Et maintenant, ce type parle. Le vent atténue le son de sa voix, mais il parle comme s'il y avait quelqu'un avec lui. Je me colle à l'arbre. L'écorce est rugueuse et m'y appuyer s'avère une torture car ça s'enfonce lentement dans ma chair, mais je tiens bon.

Si j'en crois mon expérience, on ne peut pas demander à un être humain pourquoi il ne vous accorde pas ce qu'on voudrait en espérant une réponse satisfaisante. Ce genre de questions, c'est une façon détournée d'essayer d'arracher un peu de réconfort à la réalité, mais aucun mot n'y suffira. À l'époque où j'évacuais des gens, ils savaient pourquoi je me pointais sur leur

seuil, mais ils avançaient un millier de questions, qui étaient toutes des tentatives pour retarder l'échéance ou trouver une faille dans la réalité signifiant qu'ils pourraient rester chez eux. Mais cela n'a jamais rien changé.

Là, il rigole, comme s'il en était au moment drôle de la conversation.

Seul, je pourrais filer en emportant des trucs. Mais je ne suis pas seul, et comment me retrouverait-elle ? D'ailleurs, il le verrait si je commençais à plier bagage et, même si j'étais en mesure de le repousser, il resterait pour s'approprier nos biens et contaminerait Margo dès son retour. Donc, je défends notre coin jusqu'à ce qu'elle daigne revenir.

Ne pas s'endormir n'est pas difficile – c'est garder l'équilibre sur ce perchoir qui l'est. J'ai réussi à accrocher mes jambes à une branche et à mettre mes bras autour d'une autre, ce qui me permet de rester raisonnablement tranquille tout en continuant à être vigilant – je veille, respirant doucement à travers mon masque ; j'attends qu'il meure.

Une voix masculine, agitée :

— Ah, t'étais là-haut !

J'ouvre les yeux.

Au-dessus de moi, les branches de l'arbre sont visibles sur fond de ciel, la lumière filtre de l'est ; c'est presque le matin. Je le regarde, juste au-dessous de ma branche. Lever la tête l'a étourdi et il est tombé à la renverse au pied de l'arbre : pardessus, bras et jambes confondus, visage émacié. Il me sourit tout de même. Chaleureusement.

— Qu'ess-tu fous là ? Tu te prends pour un piaf ?

Il se bidonne et m'envoie un baiser par la voie des airs, ce qui le fait encore plus rigoler ; après quoi, s'étouffant, il se penche en avant pour tousser, et cracher du sang, en arrosant notre tente. Je me demande si c'était voulu. Mais je ne dis rien. Il se relève et va se balader sur notre site, touchant à tout.

— C'est qu'un rhume de cerveau, mon pote, pas la peine de grimper aux arbres.

Il glousse et se faufile à l'intérieur de notre tente, marmonnant :

— Un méga-rhume de cerveau...

Je l'entends s'étirer, tousser, prendre ses aises.

— Ça, c'est la grande vie !

Il tire sur le zip du rabat du toit, passe la tête à l'extérieur et me lorgne :

— Comment t'as fait pour dégoter ce coin-là ?

— Coup de bol.

— Enlève ce masque, j'entends pas. Fais pas ton timide, je suis ton arrêt de mort ! Réponds-moi : comment t'as fait pour tenir aussi longtemps ?

— Je ne sais pas.

Et je n'ôte pas mon masque.

— Quoi, c'est tout ? Être le Dernier Homme Debout est un honneur – et toi, tu dis : « Je ne sais pas » ?

— Vous allez peut-être passer au travers, dis-je. On dit que le taux de mortalité sera moins élevé que prévu.

— Qu'on dit... Et *toi*, t'es passé au travers ?

Je secoue la tête. J'ai vu assez de gens en colère pour savoir que la première des choses, c'est de ne pas polariser la conversation sur sa propre personne.

— Vous savez comment vous l'avez attrapé ?

— Quelle importance ? Si tu survis...

— Mes chances seraient plus élevées si vous pouviez garder vos distances...

— Quoi ?

Une brise favorable s'est levée, emportant son souffle. Je déplace le masque juste assez pour me répéter.

— Laisse-moi causer un peu avant de fermer les écoutilles. Tout ce que je dis, c'est que – si tu t'en sors – tout sera à toi...

— Merci. Vous êtes bien aimable de vous en soucier.

— Non, écoute-moi ! T'es là-haut pour le moment, mais...

Il rampe hors de la tente, soudain déterminé. Il se mouche sur sa manche tout en s'approchant de l'arbre.

— Écoute...

Il s'aperçoit que je louche sur cette morve rougeâtre et fait respectueusement un pas en arrière. Il est constellé de taches de sang. Il y a une croûte dans ses cheveux.

— Écoute-moi, je suis de ton bord. T'es un brave gosse. T'en as pas l'air, mais tu dois être costaud, en plus. Je vais pas t'emmerder. Ce truc sur l'« arrêt de mort », c'était pas délicat. Désolé... (Il s'incline.) Tu me pardonnes ? Écoute... (Il désigne en riant le soleil qui émerge derrière des rochers.) C'est le matin, on doit avoir pitié de son prochain le matin !

En temps normal, je serais encore avec Margo sous la tente, que la lumière jaune réchaufferait lentement, nous faisant mijoter. En principe, elle se réveille la première, ôte les draps puis me redispose autour d'elle, jusqu'à ce qu'il fasse trop chaud pour continuer à dormir. Alors, j'ouvre les panneaux avant et arrière pour laisser passer l'air frais. Si elle est d'humeur tendre, elle sort avec le linge destiné à cet usage pour éponger la rosée tombée des plus grosses feuilles, puis revient en essorer la moitié au-dessus de ma bouche ouverte, gardant le reste pour elle. *Très maman oiseau*, dit-elle.

Il ne la ferme pas.

— C'est un nouveau jour, merde ! Reste ici encore un mois ou deux et tu te porteras comme un charme. Tu vas survivre, je le sens. À ta place, voilà ce que je ferais : je laisserais passer encore un peu de temps. Tu te blindes contre les microbes – au cas où, mais je parie que ça aura touché toute la population à la fin de l'année – et tu retournes sans courir aucun risque sur le front de mer. Là-bas, ça devrait être tout bon...

Il fait les cent pas en marchant, touchant à tout, survolté. Pourtant, il a quelque chose de normal, comme si ç'avait été jadis un brave homme, mais il ne pense plus à moi ni à personne. Il a si désespérément besoin de parler qu'il s'en fout qu'il y ait quelqu'un pour l'écouter ou attraper la peste.

— Mais apporte un vrai masque, pas ce truc en coton, parce que les rues vont pas sentir la rose. Ensuite, à toi de jouer. Tout sera disponible. Si t'attends trop, l'air sera plus sain, mais tu pourrais rater de belles affaires. Tous ceux qui auront survécu seront en train de se servir. Il restera des riches qui auront réussi à se planquer, mais pas énormément. Tu videras l'une de leurs maisons dans l'un de ces quartiers protégés et tu pourras y vivre comme tu veux, avec ou sans le système d'alarme. Et si ça

t'emmerde, tu pourras prendre une vue sur le front de mer. Tu vois le plan... ?

Silencieux, j'imagine toutes ces rues, dans ces quartiers huppés, ce type montrant à la façon d'un guide ces belles baraques abandonnées, avec leurs précieuses affaires, tenant des valises ouvertes le temps que je les remplisse.

— Quoi ? On dirait que je t'ai chié dessus ! Tu trouves pas que c'est un plan formidable ?

— Merci. Vous voulez bien vous en aller, maintenant ?

J'indique la direction dans laquelle souffle le vent.

— Alors, ça t'excite pas ? L'avenir s'annonce sympa. T'as plus qu'à aller prendre ce qui t'attend. Tu connais l'expression : « C'est du gâteau » ? T'as encore la santé. Quel âge t'as ? La trentaine ?

— Vingt-cinq ans.

— Ouais, t'as reçu... Bon, pour la différence que ça fait, quand ton heure est venue... Enfin, t'as des espérances, toi, en tout cas. L'avenir te sourit. T'es tout seul ?

J'acquiesce.

— Un jeune, tout seul, si longtemps... Tu dois l'avoir raide. Hé, je te filerai mon adresse. Y a plus grand-chose, j'imagine, à part des classiques du porno...

Il tousse et crache encore.

— T'inquiète, je suis mort depuis déjà quelques jours. Donc, bien moins contagieux. *À ce qu'on dit...*

Non, je ne vais pas m'énerver.

— Tu me laisserais pas rester, non ? Tu ne meurs pas d'envie de parler à quelqu'un ? Ou bien c'est moi... ?

Je garde le silence. Il examine nos affaires encore un peu. Je guette Margo.

— Tu ne voudrais pas me laisser mourir tout seul, quand même ?

Maintenant, il parle tout seul :

— Ouais, ouais, chacun meurt seul. Je sais.

Il vide notre trousse à outils, prend le couteau et le met dans la poche de son manteau. Puis, il sort une fourchette en métal et la lèche.

— Donne-moi ça, au moins, que je meure pas de faim...

C'est un blagueur.

Si Margo était là, on lui aurait logé une balle avant qu'il ne s'approche de quoi que ce soit.

— Tout ce que tu veux. Prends la tente.

Il rit.

— Ah oui, monsieur craint les poux... Ça serait pas plus simple si toi, tu te barrais, et si moi je restais ? C'est moi le plus faible, après tout ! Tu pourrais redescendre en douce et te barrer sans un regard en arrière... sans même respirer ! Naturellement, si tu te sens fiévreux demain et que tu souhaites un peu de chaleur humaine, je te laisserai revenir. T'auras envie de parler, à ce moment-là...

Il manque s'étouffer, étranglé par des choses dans sa gorge auxquelles je ne veux même pas penser.

— Ah, c'est tout moi, ça : un humaniste survivant à peine dans un monde inhumain...

Je ne dis rien. Il s'assoit par terre, masse ses jambes et s'adosse à la tente. Je vois la toile s'enfoncer sous son poids. Son attention reste concentrée sur moi tandis qu'il se met à fourrager dans le duvet.

Il balance l'un des soutiens-gorge de Margo. Ça vole aussi loin que sa chaussure.

— Et *elle*, où est-elle passée ? T'as dû l'enterrer toi-même ? Berk ! Moi, j'aimerais pas. Mais ça doit être purifiant, faire une coupure franche...

Son petit sourire narquois me met au défi de lui servir un bobard quelconque. En moi, un déclic se produit. Le voir tripoter nos affaires, me vanter ces maisons vides, a déclenché un truc. Je me fais cette promesse : si jamais il me fout la paix, s'il crève, si je parviens à revenir en ville – non, même si je n'y reviens pas – je ne prendrai plus jamais rien à personne. Voler, c'est fini. C'est ma façon de vivre depuis toujours, à guetter des colis non surveillés et des portes non verrouillées – qui, tout à coup, me semble barbare.

— Mais c'est peut-être le tien ?

Il shoote dans le soutien-gorge, qui ne va nulle part, mais reste entortillé autour de son pied, lui donnant une nouvelle raison de rire.

Et Margo. Elle reviendra, je sauterai à terre avant qu'elle ne se rapproche, et on décampera en vitesse. Si on rebrousse lentement chemin – on peut continuer ainsi sans voler jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de risque – il y aura plus d'opportunités pour nous que piquer ces trucs. Aujourd'hui, l'Histoire nous offre une autre voie. Elle pourra se balader aussi souvent qu'elle le voudra, mais nous allons être honnêtes. C'est tout ce que j'exigerai d'elle et elle partagera ma façon de voir. La société a besoin de nous et nous sommes aussi bons pour le service qu'on peut l'être. Voyez : deux jeunes citadins, ayant réussi à survivre ici. On peut bâtir des choses, nous sommes imaginatifs, nous pouvons travailler avec d'autres. Travailler. J'ai hâte de lui annoncer la nouvelle.

Parfois, quand elle n'est pas là, je m'efforce de me perdre dans cette sensation de l'avoir perdue et cela repousse tout le reste – ce type qui fouille dans nos affaires, le virus. Ce n'est pas désagréable, cette impression d'absence, en fait, et avec lui en bas, qui me lorgne avec ses yeux vitreux, sa bouche et son nez ensanglantés, me concentrer sur elle et notre avenir, c'est le seul moyen de croire que ça va passer. C'est comme si souhaiter qu'elle soit là me faisait oublier qu'elle ne l'est pas.

Je me réveille au pied de l'arbre. J'ai mal partout. Margo me redresse, me verse de l'eau dans la bouche provenant d'une gamelle. Elle revient toujours. Comme le ciel s'est couvert, je ne peux pas savoir l'heure qu'il est. Ma tête repose contre sa poitrine. Elle prend de l'eau au creux de sa main et m'en frotte la figure. Je sais que ce n'est pas de l'eau de pluie, ni de l'eau de source. Ça provient du trou que j'ai creusé, parce que ça sent la terre – un goût presque sucré.

— Assez ?

Je parviens à faire oui de la tête.

Elle me récompense d'un baiser.

— Tu as dû t'évanouir. Ça va passer.

J'ouvre la bouche où elle injecte encore un peu d'eau.

Elle me regarde comme pour jauger mon état d'esprit, ma capacité à recevoir ce qu'elle s'apprête à me dire.

J'opine. Je veux seulement qu'elle continue à parler.

— Il m'est arrivé un drôle de truc.

Elle revient toujours avec quelque chose.

— Le mois dernier, en marchant, j'ai vu un supercampement : cinq tentes autour d'une fosse à feu, un matériel high-tech formidable, tout ça à une demi-journée de marche...

Mon visage parvient à montrer de l'étonnement.

— J'étais revenue de temps en temps, pour observer. Il n'y avait jamais beaucoup d'action, de jour comme de nuit. Et puis, hier, je suis allée sur place – t'inquiète, j'avais mis un masque – au milieu de tout ça, m'attendant à une embuscade ou à voir des cadavres ensanglantés. J'avais l'arme au poing, chargée, mais... rien. Rien que des provisions que le vent renversait. Plus personne ! Mon chéri, c'est une superprise. C'était pas de vulgaires hippies – ces gens étaient au top de l'autarcie. Bien pourvus. Une trousse de première urgence bien remplie, avec tous les médocs utiles. Et tiens...

Elle ouvre une boîte de cornichons et m'en donne un à manger. Ah, du sel...

Je me remets sur mon séant tout seul. Tout mon squelette est douloureux. En tombant, j'ai dû me flanquer sur les racines de l'arbre. J'ai si soif que je tends les mains pour me relever et Margo m'y aide.

— On va prendre ce qu'il nous faut ici et aller nous installer là-bas. L'emplacement n'est pas aussi choisi que celui-ci, mais je me suis sentie en sécurité dès que j'ai été sur place. Ils ont dû aller crever quelque part, il y a au moins un mois...

Je secoue la tête. Quelque chose ne me semble pas normal. « Trop soudain » sont les premiers mots que j'arrive à articuler. Ma hanche me fait souffrir, je me suis écorché le bras contre l'arbre. Je contemple la tente. Elle a l'air cabossée, striée de souillures sombres.

Elle continue à parler :

— *Mon chou*, je vais formuler cela plus gentiment : je suis désolée de ne pas avoir rapporté le plan et des échantillons de papier peint, mais serais-tu disposé à discuter de la possibilité d'emménager dans plus grand ?

Je me calme et fais signe que oui. Qui sait pourquoi, j'ai l'impression d'avoir abandonné.

— Bien, nous apprécions la servilité. Tu verras, ça te plaira... Oh, mais t'aurais-je réellement manqué... ?

Elle a aperçu son soutien-gorge, qui traîne dans la poussière à quelques pas de là. Je ne comprends pas. Elle me regarde avec tendresse, avec pitié, puis prend ma tête entre ses mains et l'incline pour me donner un long baiser au front.

— Tu sais que, quand je ne suis pas là, tu me manques tout autant ? Tout autant. Tu le savais ?

Je hoche la tête. Elle dit ceci et je me sens à l'abri. Elle se niche entre mes bras, lèche la transpiration sur mon cou.

— Oui, je sais que ces nuits peuvent paraître bien longues quand on est seul, mais, chéri, je venais de le laver...

Elle va le récupérer. Au moment où elle se penche pour le ramasser, tout me revient.

— Non !

Et maintenant, nous sommes en train de traverser le canyon, allant aussi vite que je le peux, faisant la course contre le soleil qui descend sur l'horizon. Il passe derrière les falaises, nous plongeant dans l'ombre. On s'est lavés avec ce qui nous restait de désinfectant et nous avons tout abandonné, sauf le jerrican de plastique à deux poignées, contenant l'eau, qu'on porte entre nous. Je suis quasi certain que notre visiteur n'y a pas touché, vu que c'était au bord du ruisseau. On se presse, dans le but d'arriver au campement – et sa pharmacie – avant que les premiers symptômes ne se manifestent chez elle ou chez moi. On ne se parle pas car il n'y a pas grand-chose à dire pour le moment. La chaleur a été accablante, mais il n'y a pas de végétation par ici pour la retenir. La température chute tandis que le vent s'enroule autour de rochers à formes humaines, ce qui donne l'impression de marcher parmi des morts. Le ciel passe de l'orangé au rouge brique, puis au gris. C'est facile de se sentir glacé ou fiévreux à cette heure-ci, mais on continue à avancer, en gardant ces pensées pour nous-mêmes.

Je me rappelle la promesse que j'ai faite sur cette branche et je sais que même aller dans un campement déserté, c'est

immoral. Ce mot n'avait pas de sens, autrefois, c'était ce que l'autre bord disait, mais mon visiteur – on est passés devant son cadavre en partant, il était sous l'un de ces buissons à fleurettes jaunes, pelotonné comme un chat, avec une petite flaque de sang provenant de ses lèvres – m'a changé. Pendant qu'il parlait, je ne cessais de regarder ses petites dents jaunes, cette mousse autour de sa bouche, cette bave qui se répandait – moi-même, dans quelque temps. À l'entendre me raconter ce que j'allais voler, j'avais eu l'impression d'avoir affaire à Satan. Je n'ai pas – soyons bien clair – trouvé Dieu, mais la vie s'est présentée dans ces termes austères, comme autrefois, dans les discours des hommes politiques : je me suis senti *déchu*. Et quoi d'extraordinaire à cela, quand nous en sommes réduits tous deux à trimbaler notre eau, en fuite, perpétuellement bannis de partout.

Non, ce n'est pas vrai. Nous sommes grillés par le soleil et crasseux. Ça n'a jamais été le paradis. J'ai toujours été un voleur. Le fait de rencontrer Margo n'a rien arrangé. On pillait le même magasin en même temps. Je l'ai vue quand je suis repassé devant la pièce du fond ; elle était en train de vider un bureau. D'une main, elle avait refermé le tiroir, avant de me regarder, surprise – mais pas au point de négliger d'empocher quelques trucs de l'autre. Toute la scène m'avait fait bander. Alors même qu'on n'était pas ensemble, je m'étais senti assez libre pour lui demander, *Bonne came, par ici ?* Comme à une collègue. Passant devant moi, elle m'avait fourré un agenda électronique incrusté de diamants dans la main, avec un grand sourire, et dit : *Je ne vois pas ce que vous voulez dire, vous devez avoir des hallucinations*. Notre rencontre en avait été scellée à tout jamais. *Bonne came, par ici ?*

Mais nous ne sommes pas forcés d'accepter cela. Ce n'est pas forcément notre trip. Non. Rien ne nous empêche de changer. Aujourd'hui même. Je suis résolu.

*Si on arrive là-bas* – ce serait trop facile. Pas besoin d'attendre d'autres signes pour faire de mon mieux, pas besoin de transiger. Je peux commencer dès maintenant, sans poser de conditions : on ne fera même pas d'exception pour les médicaments dans ce campement ; on peut passer sans

s'arrêter. Si on doit s'en sortir, ce sera sans voler. Il ne s'agit pas de Dieu, il s'agit de moi et de la façon dont je veux vivre et mourir.

Elle me regarde.

— Et ta hanche ?

— Ça va mieux. À part que je me sens épuisé.

— Tu es bien silencieux. C'est sûr qu'il ne t'a pas touché ? Tu peux me le dire ; je ne te quitterai pas.

Je n'ai jamais pensé le contraire.

— Je ne m'en souviens pas.

— Alors, parle-moi.

Je ne sais pas par où commencer avec elle ; comment lui dire que je ne veux pas me rendre dans cet endroit qui l'excite tant ? J'ai toujours cette migraine due à la déshydratation.

— Et toi, tu ne peux pas parler ?

Elle se moque de moi.

— Si tu fais semblant d'écouter ! Voilà pourquoi je pense qu'on va aller mieux que jamais : il paraît que certains individus sont naturellement immunisés. Peut-être qu'on se l'est inoculé à l'époque où on mangeait ces pigeons, avant de savoir que c'était transmis par eux...

— Peut-être.

— C'est tout l'effet que ça te fait ?

— Peut-être. Oui.

Nous poursuivons notre route.

— Je ne comprends pas. Si tu avais vu ce site il y a longtemps, pourquoi ne pas m'en avoir parlé ?

— Je voulais être sûre qu'on puisse y accéder avant de te mettre l'eau à la bouche.

— Il n'y a pas d'autres sujets de conversation par ici. Moi, j'aurais été incapable de te faire ces cachotteries.

— Ça, c'est sûr !

Elle rit, balançant le jerrican qui rase le chemin sablonneux.

Mon envie est subite et étonnamment forte. Je veux lui demander où elle allait, chaque fois qu'elle me laissait. Et puis, je veux voir des dossiers, des documents, des images à l'appui de ses dires. Il y a certainement des bases de données quelque part qui pourraient me fournir des preuves. La première fois,

elle avait dit : *Je reviendrai. C'est tout ce qui compte, non ?* Et sur le moment, c'était vrai ; donc je n'avais pas répondu : *Mais je veux savoir.* Ça ne m'avait pas semblé juste d'insister. Depuis, elle a toujours exploité cette situation. Mais moi, j'y ai toujours pensé et j'ai besoin de tout savoir. Si on doit aller de l'avant, je dois savoir qui elle est. À partir de maintenant, je ne serai plus si coulant.

On dirait un prédicateur ; je ne peux pas lui parler ainsi. Si je prononce le mot *déchu*, elle va lâcher le jerrican et prendre ses jambes à son cou. Non, je veux, je veux...

Je veux, c'est tout.

Je veux que le jerrican disparaisse. Je veux sa main dans la mienne. Je veux avoir toute confiance en elle. Je veux savoir que nous sommes solidaires.

— C'est ici...

Elle désigne une oasis dans une dépression. On dirait le lit d'un lac ayant conservé assez d'humidité pour que la végétation y pousse. Plusieurs tentes bleues – pas celles du gouvernement, les coûteuses, bleu pâle, avec des systèmes de filtre – sont regroupées sous des arbres.

C'est instinctif chez moi, ce désir d'aller voir ce qui reste, de mettre un prix sur la moindre chose, de découvrir ce qui pourrait me servir et ce que je pourrais emporter, d'imaginer ceux qui ont acheté tout cela et de rire de leur futilité, d'aller m'approprier leur monde. Mais si on continue à marcher vers ce mirage, si on change ne fut-ce qu'une fois de plus de coquille, je sens viscéralement qu'on se condamnera à mener la même vie qu'avant, habitant les recoins du monde pas encore définis, ne restant jamais assez longtemps sur place pour créer quelque chose. Des morts vivants subsistant aux marges de la vie.

— Tu les a vus ?

Margo m'entraîne derrière un buisson.

— Quoi ?

— Chut !

Nous risquons un coup d'œil et voyons que le camp est plein de gens qui se déplacent, remuent des affaires, prennent des provisions. Elle se met à genoux pour continuer à les guetter.

Moi, je suis soulagé. La décision a été prise pour nous. Et au même moment, je me sens coupable de n'avoir pas eu à la prendre. Nous regardons le jerrican d'eau entre nous, aux trois quarts vide. C'est tout ce que nous avons.

Le buisson où nous avons plongé est grand et en forme de cœur, comme si on l'avait taillé ainsi, avec des feuilles épaisses, luisantes, et un tronc presque noir. Je n'ai pas emporté le guide (il l'avait touché) mais cela me rappelle un truc que j'avais goûté dans une forêt, plus au nord. Je casse un rameau, le fends en deux. À l'intérieur, les fibres se divisent comme du blanc de poulet. Malgré le soleil déclinant, j'y vois briller quelques gouttelettes. J'y presse ma langue. Le goût est saisissant au début, puis d'une douceur miraculeuse. L'impression sirupeuse persiste, envahit mon palais, suave. Je n'en fais qu'une bouchée. C'est ce que j'attendais et l'apparition de ce buisson, là où il a fallu s'arrêter, me prouve que je suis sur la bonne voie.

J'en fends un autre et le tends à Margo. Elle s'assoit docilement sur ses talons, quittant sa position de guetteur. Je regarde ses cils tandis qu'elle colle sa langue aux fibres.

En silence, je la demande en mariage. Je veux que ce soit comme jadis – dans un jardin, devant la famille, les amis, tous encore vivants. Une longue table de ferme croulant sous le rosbif, les légumes, les gâteaux. Trois nuits à danser et à boire sur une colline.

Elle approuve, pour le rameau, d'un hochement de tête.

— Bravo, mon petit scout !

Elle se rassoit près de moi.

— J'ai l'impression qu'on va devoir vivre de ça... À moins que tu préfères qu'on débarque en agitant notre arme et en disant que tout est à nous ?

— Ce n'est pas à nous.

J'arrache une branche plus grosse et la casse en deux.

— Ça ne nous a jamais arrêtés jusqu'à présent.

— J'essaie de voir les points positifs.

— C'est bien désolant..., dit-elle.

— Tu parles. De toute façon, il fallait se barrer. En route ! Ces gens-là sont peut-être malades, eux aussi.

Je suis satisfait. Je mastique le rameau, aspire fort. Le sucre atteint mon pouls, comme de la réglisse, et je me sens lucide et tranquille tout à la fois.

— Ils n'en ont pas l'air...

Margo palpe négligemment mes yeux, mes ganglions, mon front ; elle me fait palper les siens.

— Heureusement, toi non plus.

— C'est vrai.

— Alors, que fait-on à présent, mon étrangement calme amant ?

Je me lève lentement, sans bruit. Elle m'attrape par la ceinture et en fait autant. Les charognards sont en train de faire un feu et s'apprêtent à se coucher. Ils ne regardent même pas dans notre direction. Nous sommes à l'extérieur, invisibles de nouveau. Mais nous allons bien. On va marcher jusqu'à une distance suffisante et trouver quelques arbres sous lesquels dormir, en espérant qu'il ne fera pas trop froid.

— Bougeons, dis-je.

— C'est ce qu'on a toujours fait.

— Tout va changer.

Ma soudaine détermination la fait sourire vaguement.

— Comment ça ?

— C'est comme ça, c'est tout.

Je ne sais si c'est la sève du rameau, ou autre chose, mais jamais je ne me suis senti aussi sûr de moi.

## Des usages du vinaigre

Ça ne pouvait être qu'elle. Les autres sont encore noirs de suie, encore dans les vêtements qu'ils avaient en s'échappant de chez eux. Ils ont des gosses sur les épaules, des chemises en carton semant leurs papiers, d'énormes filets à provisions remplis de leurs objets de valeur et, toujours, l'eau du gouvernement dans les containers verts. Là, au milieu de la file, Margo la-discrète, la voyageuse-sans-bagage, attend patiemment. Comme une civile, sauf qu'elle a les cheveux peignés et la figure débarbouillée. Elle savait forcément que je serais affecté à cette mission.

Occupe-toi de ceux qui la précèdent et pense seulement boulot.

— Nom... carte d'identité... preuve ?

Avant, j'attendais que les incendies soient éteints, la décrue amorcée, ou, au minimum, un décompte raisonnable des décès avant de m'approcher d'un site. Sinon, les sauveteurs vous enrôlent de force ; on y gagne deux indices sur l'échelle des salaires, mais à quoi bon s'exposer à un traumatisme ? Cette fois-là, j'avais arrêté les comptes après des tempêtes et comme il n'y avait rien d'autre à faire, j'étais venu.

Ces incendies, en dépit de la chaleur intense, s'étaient quasiment éteints d'eux-mêmes quand je suis arrivé et j'ai donc dressé la tente ce matin. Brownlee n'a visiblement jamais été une ville digne de ce nom, et elle ne risque plus de figurer sur la Liste des Plus Vivables avec ce récent incident (forage pétrolier à grande profondeur au centre de la ville, ligne de faille compromise, pas une goutte de pluie en quatorze mois, l'étincelle). Ce qui n'a pas brûlé tout seul a été encouragé à le faire par les autochtones ; raison pour laquelle les gardes ont regroupé tout le monde dans les baraquements qui ont surgi instantanément et où on les maintient sous une surveillance serrée et constante. Pour ne pas en rajouter, une espèce de

bestiole brésilienne au dard long comme ça a pris ses aises depuis la dernière sécheresse et, la canicule l'ayant fait basculer précocement dans la saison des amours, l'atmosphère en est infestée. Apparemment, quand on est piqué, c'est comme si des allumettes enflammées vous tombaient sur le corps pendant la première heure, après quoi ça s'arrange au sens où ça n'est plus qu'une seule allumette placée contre la peau. Comme elles aiment grimper dans les cheveux, le Central nous fait porter des casquettes. Je concentre mon attention à moitié sur ces bestioles, à moitié sur mes clients, et à présent à moitié sur Margo.

Manifestement, les autochtones qui sont toujours là n'attendent plus que moi. Je suis un vérificateur : je distribue les aides pécuniaires en liquide qui leur permettront de recommencer leur vie ailleurs. C'est écœurant d'être aimé à ce point.

Le couple devant Margo est ivre, sans doute depuis la nuit dernière, donc le psychodrame sur le point de se jouer à mon guichet risque de la faire poireauter un bon moment.

— C'est pour une demande d'aide pécuniaire ?

Tout est allé de travers du jour où j'ai décroché l'autorisation de distribuer l'argent. Je me suis retrouvé confronté à tout un niveau de sécurité, que j'ai passé sans trop savoir comment. J'étais censé rester sur place jusqu'à ce que le dernier des rescapés fût relocalisé. Le hic, c'est que Margo, qui était dans « Réorientation immédiate des familles », en était réduite à m'attendre pendant des jours, sans rien avoir à faire.

C'est ainsi qu'elle a rencontré Shane, un sauveteur. Cheveux roux, yeux bleus, stupides et curieux. Plus calme que moi, visiblement. Plus fort, cela va sans dire. Il s'est mis à glander sous notre tente (durant l'« Été des Cyclones »), ramenant sa fraise dans toutes les conversations sur le bilan des victimes et la météo. Je suis malingre, gauche – un petit bureaucrate –, et Margo elle-même n'est pas immédiatement remarquable, ses yeux de tigresse mis à part, actuellement braqués sur moi. J'étais content de penser qu'elle nous avait branchés sur quelqu'un de facile à vivre, quelqu'un de notre âge qu'on pourrait revoir sur d'autres sites – quelqu'un de sympa. Quand

nos temps de travail concordaient (les sauveteurs partaient souvent avant nous) on prenait nos repas ensemble. Lorsque les provisions des civils n'étaient pas élastiques, on mettait nos parts en commun. Un soir, Shane a passé la nuit sous notre tente, s'étant endormi après avoir descendu une bouteille de sherry achetée à un rescapé.

Il attendait quand notre car est arrivé sur le site suivant (inondations, je crois), se tenant tel un aide de base, déchargeant le matériel, même s'il nous avait juré devant ladite bouteille de sherry qu'il ne referait plus ce genre de boulot. Soudain, j'étais devenu le type nerveux dans ce triangle, procédant à des déductions, voyant bien que, à la place de Margo et si j'avais été superficiel, je le choisirais, moi aussi. J'ai « réagi », comme elle dirait. Je l'ai déprécié. Puis j'ai demandé où était le reste de son équipe. Les sauveteurs étaient partis, m'apprit-il, mais pas lui. Il allait peut-être s'incruster – il avait dit cela avec un point d'interrogation.

Margo avait paru effrayée et m'avait lancé ce petit sourire compatissant qu'elle adressait à ses patients, quand on les croisait à l'heure des repas.

La dernière fois que je l'avais vue, c'était après les attaques côtières, il y a deux ans. Je débutais dans mon rôle de vérificateur, elle avait fini sa formation pour intégrer la cellule psychologique, mais on donnait un coup de main aux sauveteurs, naïfs que nous étions. C'était dans une rue bordée de ces petites bicoques aux façades de maisons de planteur miniaturisées. Escalier ridiculement double, quatre marches arrondies et un minibalcon inutilisable au-dessus de la porte d'entrée soutenue par des colonnes en plâtre. La plupart avaient eu leurs murs du fond soufflés par l'une des explosions (il s'agissait d'un accident domestique). Exactement le genre de scènes qui me donne des cauchemars, aujourd'hui. Je me réveille le cœur battant, convaincu qu'il y a un petit garçon au bout du lit de camp (moi ?) en pleurs, me suppliant de le ramener à la maison, sauf qu'elle a explosé et qu'il ne le sait pas encore. Je le prends par la main pour le ramener là-bas. Et là, je me réveille.

Cherchant des rescapés, j'étais entré dans l'une d'elles. Manifestement, des squatters avaient occupé les lieux pendant un certain temps. Pas de divan dans le living, ni de vaisselle dans le placard. Assiettes sales sur les matelas, vêtements épars. Et sinon, partout, des trucs volés. Sympa, en plus : une penderie pleine de matériel vidéo, un sac rempli de portefeuilles et de cartes d'identité. Ils avaient dû voler le voisinage pendant des mois dans l'attente de supervacances, et s'étaient trouvés dehors quand le mur de flammes était arrivé, ou alors ils avaient grillé comme des saucisses et été carbonisés sur la terrasse. J'étais sur le point d'appeler les sauveteurs pour qu'on boucle l'endroit contre les pillards, quand je l'ai vue debout dans une chambre. Ma petite Margo, dans son harnachement jaune. Elle s'était remise à voler, fourrant des objets inutiles dans sa combinaison ignifugée. Je n'avais rien fauché depuis que je m'étais introduit au service Vérification, mais je pouvais encore prendre plaisir à voir quelqu'un d'autre le faire, surtout elle. Je suis retourné à mon travail en faisant comme si elle n'avait pas été là.

En fin de compte, je m'étais fait réaffecter à la reconstruction du secteur et voué à cette tâche. Mes chefs connaissaient notre passé et semblaient deviner qu'il valait mieux ne pas la citer. Un gros boulot, plus de deux ans passés à un guichet, ce qui n'a fait que me rendre encore plus malingre, encore plus semblable à un petit bureaucrate. À peine si j'arrive encore à dormir. C'est un boulot pitoyable, de regarder des désastres, et je n'ai plus personne.

Et la voici, avec son petit sourire plein d'attente.

— Au suivant !

Approche, toi.

Je ne l'avais même pas vu. Shane avait fait la queue avec elle pendant tout ce temps. Il se tient en retrait tandis qu'elle s'approche du comptoir. Margo s'y arc-boute des deux mains.

— Salut, beau gosse...

— C'est pour une demande d'aide pécuniaire ?

— Allez ! Quand est-ce qu'on peut se voir ?

— C'est pour une demande d'aide pécuniaire ?

— Charrie pas... Bon, oui, c'est pour du fric.

— Nom... Nom ? Carte d'identité ?

— Ouais, ouais...

Elle en sort trois, qu'elle dépose entre nous, telle une joueuse de poker. Toutes trois ont sa photo et un code barre. L'une d'elles indique Brownlee comme lieu de résidence. Aucune n'est à son nom véritable.

— Pourquoi tu me montres ça ?

— Je voulais te voir.

— Je me dois de signaler les cartes falsifiées.

Margo jette un coup d'œil au guichet central. Personne ne regarde dans notre direction.

— Dix contre un que tu le fais pas...

Shane, accroupi, fait risette au gosse derrière lui, dans la file. Je me sens provoqué. Le fait d'être de ce côté-ci du guichet, d'être honnête, de ne pas m'être battu pour elle comme quelque chevalier servant.

— T'inquiète pas pour lui, me dit-elle. Il ne me quitte pas des yeux, mais il peut pas nous entendre.

Elle se penche par-dessus le comptoir et m'adresse un regard amicalement lubrique.

Derrière Shane, le reste de la foule se répand à travers l'enceinte du campement, jusqu'aux tentes de la Cellule psychologique. Peu m'importe ce qu'elle recherche, aujourd'hui je vais rester ici jusqu'à vingt-deux heures passées.

— Va-t'en, s'il te plaît, dis-je.

Elle me regarde comme si je compromettais sa fête d'anniversaire.

Je dis : « Il y a des gens qui attendent », assez fort pour qu'on m'entende.

Elle secoue la tête et s'éloigne.

Shane m'adresse un bizarre petit sourire satisfait tout en tentant de m'aborder. Il tend une carte d'identité que je ne regarde même pas et je lui fais signe de circuler.

Ils n'ont pas eu les tampons, ils n'ont pas eu le fric, ils n'ont pas été dénoncés.

Le soir, elle vient me voir, naturellement.

Le campement pue le vinaigre encore plus que d'habitude, car c'est ici le site d'un incendie et il y en a de pleines boîtes en fer-blanc suspendues aux montants des tentes pour que l'odeur de brûlé ne tourmente pas les rescapés. On se lave les cheveux avec (les poux), on lave les fruits dedans (polluants). En outre, quelqu'un s'est imaginé que, si on en boit un petit gobelet tous les jours, les bestioles brésiliennes nous foutront la paix. Et, croyez-moi, rien de tout cela ne ressort agréablement dans les latrines.

Je partage une tente avec le psy de la Cellule psychologique. Incapable d'aller se coucher quand il est sobre, il est donc presque dans le coma à l'heure où il est au pieu. Margo a dû se renseigner, car elle fait une entrée théâtrale, surmontant ses ronflements. La fermeture Éclair coulisse, elle se pointe façon strip-teaseuse, comme jadis, en imitant un roulement de tambour. Humour.

Moi, je suis allongé là, incrédule, paralysé, sous le drap de chanvre qu'on avait l'habitude d'emporter partout avec nous.

— Va faire ton cirque ailleurs...

— Voyons, ces cartes, c'était seulement pour attirer ton attention. Enfin, c'était surtout au cas où on m'aurait mal renseignée et où j'aurais eu affaire à un vrai bureaucrate, mais j'ai pas fait tout ce chemin pour du fric. J'ai un boulot. C'était juste pour te montrer combien je tiens à toi.

— Quoi ?

— Toujours.

Elle ouvre les yeux. Son visage, son sourire, se fondent dans une expression de regret. Ses mains s'appliquent sur mes joues.

— Mon avenir, tes mains...

— Je ne peux pas...

— Mais bien sûr que si !

Son front vient s'appuyer contre le mien pendant quelques instants.

— L'alchimie entre nous fonctionne encore...

« Les bases chimiques de l'amour », c'était un article que je la menaçais toujours d'écrire à notre sujet.

— Et Shane ?

— Il croit que tu vas nous accorder une aide pécuniaire. Et c'est sa voiture. Pas très moral, mais je voulais venir jusqu'ici et mes ressources sont limitées. Je n'ai pas été augmentée depuis la dernière fois où tu as posé les yeux sur moi.

— Moi, je n'ai pas baisé depuis encore plus longtemps.

— C'est ta faute, mais on peut arranger ça tout de suite !

Elle me lance une œillade d'effeuilleuse.

— T'es tordue...

— Toujours, avec toi.

C'est vraiment pas croyable.

Je lui dis : « Barre-toi. »

Aujourd'hui, je me suis occupé de 127 ex-habitants de Brownlee. J'ai évalué l'état de leurs finances, la perte de leurs actifs, aidé à liquider leur hypothèque sur leurs maisons explosées, accordé 42 aides pécuniaires, et intrigué auprès du service des transferts pour que Margo et Shane soient expédiés dans un bus sans que j'aie à les revoir. On envoie des gens vers des fermes dans le nord, et je les ai mis dans le premier convoi, qui partira ce soir. C'est un boulot à leur portée, si c'est du boulot qu'ils recherchent. S'ils refusent, ils devront de toute façon quitter les lieux. Dans l'un ou l'autre cas...

Il est presque minuit, et aucune trace d'eux. Je vais faire un tour de plus pour m'assurer qu'ils sont bien partis, et si jamais je les vois, je les dénonce.

Le médecin dit que j'ai l'air à cran et me propose un verre. Il a peut-être raison. Ici, tout le monde prend des trucs pour tenir. C'est comme ça qu'ils passent la nuit autour de tables de camping, à blaguer, à évoquer des pique-niques entre voisins, une existence qui n'a sans doute jamais été très folichonne, de toute façon. C'est comme une veillée funèbre où le défunt serait la ville. Ils s'échangent des adresses temporaires et chacun part de son côté.

Et c'est exactement le type de population qui veut me parler religion, de ce qui est *en train de se passer*. Une folle dépenaillée, toujours dans son peignoir roussi, tient absolument à ce que je passe un moment assis auprès d'elle. Puis, extatique, elle m'emprunte mon stylo (définitivement), sort un bout de

papier des tréfonds de son sac à main, qui contient désormais toutes ses terrestres ordures, et dessine les grandes lignes d'un de ces tableaux chronologiques du Second Avènement, avec tous ces signes du jour du Jugement dernier – épidémies, tempêtes, inondations, incendies – sans jamais ôter ses yeux de sorcière de ma personne. J'ai cette légère nausée qui me dit : Ben voyons, c'est tout à fait ça. Jésus va revenir et toi, tu seras pris la main dans le sac – bon pour la Damnation éternelle. Mais je n'y crois toujours pas, ou il se peut que ce soir, je ne sois pas tenté par le royaume des cieux.

La foule est encore plus galeuse, à présent que les travailleurs volontaires sont partis par le premier convoi. Brownlee étant incorporé sous quelque Charte de la diversité, la palette des visages est variée, mais les gens ici savent qu'ils sont tous pareils. Pareils, parce qu'ils n'ont pas eu de chance (d'argent) ailleurs. Il n'y a même pas ce brouhaha normal des pleurs, à part ceux des quelques enfants, car la plupart des gens ici sont habitués à ces changements de programme. Brownlee est le nom d'un P-DG ; cet endroit n'a jamais été conçu pour être davantage qu'un puits de pétrole.

Les voici. Je me doutais qu'ils ne le prendraient pas, ce bus.

Ils dressent leur tente juste à l'extérieur du cordon, et naturellement les vigiles ne font rien. Elle ne me voit pas. Fort bien. Je vais aller m'installer dans l'un des baraquements désertés. Même si elle revient, elle ne me trouvera pas. J'aurai une couchette propre dans un coin, un endroit tranquille où feindre de dormir.

Ceux qui sont encore là – paperasse pas encore en règle, ou permission de retourner dans leur maison pour y chercher la boucle de ceinturon en rubis de papy ou autre – se moquent de leur chance d'avoir survécu. Mais ils ont cette inquiétude nouvelle sur le visage. Ils ne le savent pas forcément encore, mais ça ne passera pas. Ces aides pécuniaires, c'est un geste positif, mais à long terme, insignifiant. La cellule psychologique se décarcasse pour leur enfoncer dans la tête que rebâtir est le remède à tout. Margo m'a dit combien leur technique est insidieuse – c'est quasi du lavage de cerveau. L'idée est sympathique : *Vous aurez fait table rase, tout un monde*

*d'opportunités, vous ne regarderez jamais en arrière.* Mais il n'y a pas de remède, car, pour qui a tout perdu une fois, fuir devient une seconde nature et on regarde toujours en arrière.

Margo sachant toujours trouver le point faible des gardes, je ne m'étonne pas de la voir arriver ce matin, au moment où je quitte les douches. J'ai cette serviette rayée rouge et blanche qui distingue le personnel à poil des rescapés à poil. Je n'ai pas fait de pompes depuis des lustres. Chez moi, tout n'a fait que se déglinguer.

— Arrête de faire comme s'il y avait un obstacle. Tu as regardé jusqu'à la moindre fiche me concernant. Tu as laissé ton nom sur toutes les recherches...

— Et alors ?

Je n'ai pas de défense.

Elle tend la main vers mon épaule. Je me dérobe.

En fait, c'était pour chasser une bestiole. Ça pique. Je crie comme une fille et me mets aussitôt à en suer d'angoisse.

Ça brûle de façon lancinante, comme promis. Je parviens à retourner dans mes nouveaux quartiers sans avoir la volonté, ou la force, de la repousser. Elle me fait m'allonger sur la couchette dans l'angle et fouille dans mon paquetage, à la recherche de la trousse de secours. Avec la pince à épiler, elle détache d'un mouvement tournant le dard recourbé, réussissant à grande-peine à me faire tenir tranquille pendant cette mini-opération chirurgicale. La fièvre semblant se répandre dans mes bras, elle va en courant chercher du vinaigre, ce qui ne devrait pas être trop difficile. Je suis censé être à mon poste dans quinze minutes. Elle revient, trempe le coin du drap dans le vinaigre, et dès quelle m'en tamponne, la douleur s'apaise. Je me redresse sur mon séant. Elle continue ses applications et le vinaigre finit par dégouliner sur mon bras, mon ventre, mes genoux – ça chatouille presque. Voyant une ouverture, elle tire sur ma serviette.

— Il va falloir te ramener sous la douche, on dirait.

C'est trop. J'ai toujours ces douleurs à l'épaule, au crâne, partout. Je me plie en deux, tout tremblant. Elle ne m'a jamais vu ainsi, mais cela m'arrive de temps en temps, en général

quand je suis seul. J'imagine que c'est impressionnant, mais ça passera. Même si on ne le dirait pas.

— J'ai peur... j'ai peur.

Comme d'habitude, elle sait me prendre.

— Tiens : garde les yeux fermés, le visage tendu vers le haut. Ta tête vers le ciel.

Elle met les mains autour de mon cou et maintient ma tête en direction de l'ampoule solaire.

— Voilà. Et maintenant, imagine pendant une minute que tout – tout ce dont tu as peur, tout ce qui t'inquiète – tout va s'arranger. Imagine cela. Tout va s'arranger. Je vais rester jusqu'à ce que tu te calmes. Tu n'as aucune raison de t'en faire. Aucune.

Voici la combine : je vais contrôler Shane, lui accorder une aide pécuniaire. Prendre les identités de deux défunts de Brownlee que personne ne pleure, fabriquer des nouvelles cartes avec leurs codes (elle peut se les procurer auprès du service médical), les agréer l'un et l'autre, tant pour les aides pécuniaires que pour ce boulot dans le nord. Ils vendront la voiture et monteront dans le bus pour brouiller la piste. Je pointerai en quittant mon travail, comme d'habitude, après quoi je disparaîtrai, comme d'habitude, pour ma semaine de repos, jusqu'à la nouvelle catastrophe nécessitant ma présence. Ce soir, je monterai dans le même bus qu'eux, comme par hasard. Au dépôt, elle expliquera à Shane ce qu'elle jure qu'il sait déjà : que c'est fini. Ensuite, elle et moi, on prendra un bus allant dans le nord. Elle ne me dira pas où exactement. Ce sera une surprise, mais c'est un endroit où on n'est jamais allés, une ville si petite et à l'écart qu'il n'y a même pas encore de réfugiés. On sera invisibles.

Et que faire, une fois dans ce nouveau paradis ? Dépenser les fonds attachés à ces nouvelles identités et recommencer une vie nouvelle, comme tout le monde. Profiter du bonheur d'être les défunts les moins pleurés de Brownlee. Refaire connaissance. Attendre que la nouvelle catastrophe nous balaie.

La plupart des évacués n'apprennent rien. Ils essaient de recommencer dans un endroit excitant (une cible) ou tempéré

(sujet aux inondations, incendies ou séismes). Ou bien, ils identifient le point le plus thermo-politiquement neutre pour ce mois-ci. Ils supposent qu'ils n'auront plus à plier bagage. Même si c'est la troisième ou quatrième fois pour eux, ils sont toujours complètement pris par la fièvre du déménagement. Pleins d'énergie. Ils font les premiers pas autour de leur nouveau chez-soi et prennent de l'assurance : se font des amis, achètent des appareils, plantent des tomates. Ça donne envie de les secouer : Vous croyez vraiment que cette fois, ce sera différent ?

Nous voici dans le bus qui va au dépôt : première étape du plan. Margo et Shane sont à l'arrière, faisant mine de dormir l'un contre l'autre. Mon paquetage est sur mes genoux. Ne jamais lâcher ses affaires quand il y a des évacués dans les parages.

Je suis à l'avant, avec les autres membres du personnel. Pour moi qui suis hors de ce circuit depuis longtemps, ce sont tous des étrangers, sauf le psy – qui est aujourd'hui parfaitement sobre et d'humeur à bavarder.

— Je vais rejoindre des types sympa. Ils campent dans les montagnes du sud depuis des années. Météo prévisible, on peut se nourrir facilement. Je collecte des fournitures pour eux, et ensuite, j'y vais... Viens ! Ils ont du matos. Tu as besoin de changer d'air, mon vieux. T'as vu ta gueule ?

Heureusement, il a une demi-bouteille de rhum cubain. Et comme j'ai le jus de fruits réglementaire, pas besoin de trop négocier pour qu'il démarre. J'attaque. Je donne des détails sur mes difficultés à l'appui de son diagnostic. Je dis que c'est l'enfer de mettre le nez dans l'histoire détaillée de tous les mauvais investissements des gens, que je n'ai jamais voulu ce genre de pouvoir, que je n'ai pas parlé à mes parents depuis des années, que je passe des heures et des heures tout seul et, pour finir, que je viens de voir une ex et ça fait mal.

Il savait que c'était sentimental et veut des détails. Il dit que les désespoirs s'inscrivent d'une façon particulière dans le corps. Les problèmes de cœur, c'est dans les yeux. Les pertes matérielles touchent le pli des lèvres. Les deuils affectent la posture même du corps. Il n'a pas eu une seule relation sérieuse depuis qu'il travaille aux « Services catastrophes » et, si on

voulait bien lui accorder une bourse d'études, il étudierait les effets délétères de son travail sur les relations humaines, parce qu'il voit cela sur son propre visage aussi. Comme s'il allait obtenir une bourse pour cela.

Je lui dis que je suis une loque depuis que Margo m'a quitté, lui trouvant des excuses, m'accusant moi-même. Plus je bois, plus je parle fort, espérant que Shane se réveillera et m'entendra, et alors je devrai peut-être me battre pour la dame de mes pensées. Elle, je l'absous. Je la canonise. Je parle à ce médecin des bases chimiques de l'amour. Cela le fait rire ; il passe le bras autour de mes épaules, me forçant quasiment à prendre une autre rasade de notre cocktail.

— Si ça ne marche pas, essaie un verre de vinaigre. Ça arrangera ton pH.

À l'arrêt prévu, je descends et joue des coudes à travers la foule pour entrer dans la gare, cherchant la salle de bains et des cabinets pour vomir. Une purge complète – pas seulement tout ce que j'ai ingéré ces dernières vingt-quatre heures, mais tous les visages de ceux que j'ai aidés depuis le début. Toutes ces vies disloquées que j'ai dû pénétrer et convertir en dollars.

Il y a un attroupement d'hommes hagards qui attendent devant les douches, mais j'ai apparemment l'air si mal fichu qu'on me pousse devant. C'est bien aimable à eux, mais je n'ai aucune envie de les revoir ou de les entendre raconter combien ils étaient peu préparés à leur tragédie. C'est me doucher que je veux.

L'eau me dégrise. Je m'étais engagé juste pour le fric. Sans ce job de fonctionnaire, j'aurais complètement coulé. Pourtant, dès le début j'ai eu envie de me tirer. J'ôte mes vêtements, qui sentent déjà le rance, et notre voyage vient seulement de commencer. L'idée que Margo m'est revenue, et que c'est elle qui me montre la voie, me fait mettre à quatre pattes et vomir encore, cette fois en pleurant, juste au-dessus du siphon. Je reste ainsi, le dos sous la douche, tantôt bouillante ou glacée, et l'eau qui tourbillonne nettoie le bac.

Une voix derrière la porte déclare que mon temps est écoulé.

La serviette propre fournie étant nauséabonde, je m'essuie avec ma chemise, me parfumant avec ma sueur, que Margo

aimait renifler. Les phéromones, disait-elle. Je remets ma chemise et surprends mon reflet dans le miroir ébréché – un petit trouillard de trente ans ; un homme, s’habillant pour un imprudent rendez-vous. *T’as vu ta gueule ?*

Je suis maintenant rayé de la carte. Le médecin se demandera pendant un moment quel bus j’ai pris, mais c’est tout.

Margo est dans le coin, en train de quitter Shane. Est-ce que ça me fait quelque chose ? Et à elle ? Y a-t-il quoi que ce soit à gagner à expliquer pourquoi on s’en va ? Parler ne sert à rien ; elle le sait mieux que personne.

Une fois dehors, je me rends au dépôt des bus de la ligne Nord. Je n’ai rien à présenter. Elle a dit qu’elle prendrait les billets. C’est elle qui a nos nouvelles cartes. Si jamais le chauffeur a décidé de déclencher une fouille, le fait de détenir une carte falsifiée me vaudra bien plus d’ennuis qu’à elle.

Une famille pleine de vie, salopettes assorties, se trouve devant moi ; ils bavardent de tout le travail qu’ils auront, une fois arrivés, comme si en parler était déjà une façon de s’y mettre. Le père apprendra la menuiserie à son fils. La mère aura un travail aux archives d’un hôpital. Ils semblent bien confiants. Ils ont trois vieilles valises et une énorme thermos d’eau. La mère porte un vieux sac en papier rempli de petites pommes tachetées et de carottes en prévision de cette longue route, et voilà tout.

Je leur demande de me garder la place tandis que je cherche Margo. De l’autre côté de la gare, le bus de la ligne Est démarre. Il y a comme une pause ; la foule s’installe, s’affaire, attendant que le bus de la ligne Nord émerge de la nuit pour nous emporter.

Je reviens patienter dans la file.

En moi, cette idée fait son chemin : je suis un gogo.

Je n’ai pas revu les cartes, depuis qu’elle a mis les nouveaux codes dessus. Elle a pu changer les noms ; si c’est vrai, si elle m’a réellement pisté pour obtenir du fric et me faire fabriquer de nouvelles cartes pour eux, si c’est vrai que je les ai aidés à refaire leur vie, je me remettrai à bosser comme si ça n’était jamais arrivé.

Non, elle était assez maligne pour fabriquer tout cela sans moi. Son but était-il me laisser poireauter à cet arrêt de bus ? À quoi bon ? À moins qu'elle veuille que je cesse de regarder dans son dossier. Peut-être s'est-elle sentie non pas émue, mais violée, par mes intrusions. Je l'ai traquée partout, lui donnant une petite tape électronique chaque fois que j'avais pitié de moi-même. Je l'aurais fait éternellement. Non, c'est absurde. Elle aurait pu me neutraliser.

Il y a une explication à ce qui m'arrive. Une leçon à tirer. Il y a forcément une raison.

J'ai peur.

Je m'assois par terre et inspire à fond, imagine l'histoire du monde s'écroulant en une minute, la somme totale de tous les *Je t'aime* à moitié prononcés, tout cela répandu dans les airs. Je contemple la lune d'un rouge sale (le soufre émanant des incendies). Je ferme les yeux et garde le visage levé.

— Ça ne va pas ?

J'ouvre les yeux sur la pomme tachetée, la main maternelle, le bras dodu, mon avenir.

— Tenez. Manger me calme quand j'ai des angoisses.

— Non, merci. Je n'ai besoin de rien.

Superconvaincant, quand on est en position fœtale, en train de se balancer sur soi-même.

Essaie de te concentrer sur ça : une gare au milieu du pays. De l'argent, un boulot qui t'attend. C'est plus que n'ont beaucoup de gens ici. Et toute cette putain de liberté chérie. Je pourrais monter dans le prochain bus pour l'Est et voir quelle forme a la côte. Je pourrais aller camper avec ces écolos autarciques. Je pourrais retrouver la trace de ma putain de mère chérie, voir dans quelle panade elle s'est mise et avec qui. Ou papa, merde...

Non. On prévoit de grosses tempêtes pour la saison prochaine ; donc autant rester dans l'Est profond en attendant ma prochaine affectation. Je franchis la ligne en traînant mon paquetage pour acheter le billet pour Durham.

Je me tiens là, me grattant l'épaule – ma piquêre.

Sa voix :

— Qu'est-ce que tu fous ? J'ai déjà nos billets.

Je me retourne.

— Je croyais que tu ne viendrais pas.

— Pourquoi ?

Elle m'entraîne à l'écart, m'enserme dans ses bras et enfin, enfin, on s'embrasse.

Calé sur ses deux épaules, son sac à dos, auquel pendent son tapis de sol et son bidon d'eau. Mon propre équipement est à mes pieds. On aurait pu mourir une dizaine de fois, sans elle. Elle connaît toutes les noix, toutes les baies. Et comment s'orienter d'après les étoiles. Et la valeur de chaque chose. Elle vient d'annoncer à Shane la mauvaise nouvelle et je m'en fiche. C'est comme autrefois. Margo est une vraie survivante.

Elle me lâche, dit :

— Il faut se presser si on veut y arriver.

Notre credo pour le restant de nos jours.

Elle glisse ma nouvelle carte d'identité dans ma poche de chemise. Sa main reste sur ma poitrine et elle s'y appuie. Elle repose son front contre le mien et me dit de fermer les yeux. J'obéis.

— Je ne vais même pas m'excuser... tu me connais. Tu sais ce que je ressens et je sais ce que tu ressens. On va arranger ça.

Quand elle parle, sa bouche est juste face à la mienne, et c'est presque comme si c'était moi qui disais cela : *On va arranger ça*, comme si j'avais quelque chose à arranger de mon côté.

J'acquiesce. Un nouveau baiser m'est accordé.

Elle sourit, comme si quelque chose d'extraordinaire était sur le point d'arriver.

— Trêve de sensiblerie, dit-elle. On se casse...

Et elle m'entraîne vers le bus.

## L'arbre qui cache la forêt

Je suis sur la terrasse du campus principal, dans un relax, occupé à travailler, l'écran calé sur mes genoux, torse nu. La glycine fleurit comme une folle ; son dernier soupir avant de crever sous ce soleil. Ma vue porte à des kilomètres à la ronde. Margo et moi étant arrivés presque au terme de notre second quasi-mariage, j'arrête momentanément de remanier un discours sur l'infertilité masculine afin de récupérer les formulaires de renouvellement.

Ils ont simplifié. On vérifie les encadrés, on déclare vouloir se comporter comme des partenaires responsables – quoique pas forcément monogames – pendant dix-huit mois, avec option de reconduction – si accord mutuel, bien entendu. Chaque partie est assurée d'un compagnonnage, mais aussi d'un soutien matériel, au besoin, pendant la période indiquée. Si le contrat n'est pas renouvelé, et si ce soutien est nécessaire, l'État y pourvoira (mal, bien sûr, mais c'est la vie).

L'aspect pratique : si elle devait se barrer, maintenant, j'ai comme la certitude qu'elle reviendrait. C'est presque comme le mariage, sauf que ça ne s'effrite pas à chaque coup de canif dans le contrat.

Derrière moi, Juliet s'annonce par le bruit de ses sandales sur les planches en bois de la véranda. Discrètement, je referme la fenêtre « partenariat » et me remets à bosser sur son initiative concernant la masculinité. Son corps est solide comme celui d'une athlète et les planches grincent un peu là où elle s'arrête pour admirer la vue panoramique sur la cime des arbres. Le bruit de ses pas inégaux, traversant tranquillement la terrasse dans ma direction selon une trajectoire semi-voulue, indique qu'elle doit être défoncée.

Pourtant, elle réussit à se glisser par-derrière et fourre ses doigts dans mes oreilles. Elle est toujours plus proche qu'on ne le croit, à lire par-dessus votre épaule.

— Cette clause n'a aucun sens.

Elle est aussi en général moins défoncée qu'on ne le croit.

— J'ai pas fini...

— Oh, ce ton ! m'avertit-elle, tout en posant les mains sur mes épaules, se penchant pour me laisser l'embrasser.

Je relève la tête en sorte que ses cheveux teints en prune me chatouillent la figure. Pendant un moment, c'est comme si j'étais en position d'adoration et que j'étais béni. Elle sent bon le caramel. Pressant mes lèvres contre sa gorge, je lui donne un léger et amical coup de lèche. Les pouces sur mon cou, elle réoriente ma tête face à l'écran.

— Tu l'auras fini quand, mon discours ?

À vrai dire, je n'étais qu'à moitié intéressé, mais j'aime qu'elle me croie toujours prêt.

— Bientôt...

— Bon. Et bientôt pour toi aussi..., dit-elle, en se penchant pour goûter la sueur sur mon épaule.

D'une main, j'attrape sa tête et met, en contact nos cous ; c'est si agréable, malgré cette canicule.

Je pourrais aisément passer à « aux trois quarts intéressé ». Je suggère une douche.

— Plus tard. Avec Margo. Elle n'est jamais aussi salée que toi.

— Je suis assis au soleil !

— Quand même, c'est trop fort ou bien trop mec pour moi. Je te laisse travailler. J'ai envie de passer l'après-midi en ville...

Elle a envie d'une compagnie, pas de sexe. Mais ça ne me dit rien de l'écouter parler pendant les prochaines heures. Je ne vais pas mordre à l'hameçon.

— Vas-y...

Je saisis une demande de voyage, juste avant qu'elle ne m'enlève l'écran des genoux et n'en fasse un rouleau qu'elle jette par terre. Ça l'amuse, qu'on ne fasse pas assez attention à elle – pourvu que ça ne dure pas. D'un hochement de tête, elle balance ses cheveux dans ma figure, pour me défier. Ce n'est pas une

invite sexuelle ; je connais ses humeurs. C'est une enfant de trente-huit ans – ils ne sont pas difficiles à comprendre. Voilà deux jours qu'elle se balade ainsi.

– Bon, parle-moi de ce discours..., dit-elle, les bras croisés.

– Tu es exaspérée par l'attitude de l'opposition concernant le fardeau du mâle. Ces gens-là semblent se résigner au fait que la baisse du taux de spermatozoïdes et les offres d'emplois sous-qualifiés définissent...

– Doucement ! Plus positif...

Je me penche pour récupérer l'écran, le redresse afin d'admirer mon œuvre.

– De plus, il te paraît urgent de distraire une portion des fonds alloués à la reconstruction urbaine afin d'inclure des recherches sur la fertilité et la formation professionnelle qui...

– Et les réfugiés ?

– Tu ne peux pas attendre le prochain paragraphe ?

Elle secoue de nouveau ses cheveux contre ma figure, juste au moment où on frappe à la porte-fenêtre. Nous nous retournons pour voir un coursier ouvrir et s'avancer dans la lumière. Il est jeune. Je l'ai déjà vu ici, à des soirées.

– Madame la sénatrice ?

– Oui ?

Juliet fait une pause et s'étire – toute cette frime à l'attention du coursier.

– La voiture est prête.

Elle est surprise.

Je relève la tête, penaud.

– Il fallait bien te faire partir d'ici...

Elle me donne une petite tape sur la joue et reporte son attention sur le coursier.

– Non, tu as raison. Je vais aller tenter de m'amuser.

Elle attache ses cheveux en arrière.

– Vous êtes libres cette nuit, toi et Margo ?

– Ce soir ?

– Ce soir.

– Il me semble.

– Formidable. J'ai préparé une surprise. On va à la campagne.

- Il faut amener quelque chose ?
- C'est équipé. J'ai envie de faire la bringue avec vous.
- Margo pensait plutôt à une sortie en ville, ce week-end. On pourrait te rejoindre, toi et ta bringue, plus tard...
- Non, c'est une grande occasion. On y va...
- Elle aime dire cela : *non*.
- Apporte le discours. On révisera.
- Je t'envoie le fichier dans une heure.
- Bon, bon. Et dis-lui de ne pas craindre de s'ennuyer. On va à la campagne, mais on va y mettre le feu !

La dernière fois qu'elle avait « préparé une surprise », on était allés dans son île où l'on s'était fait administrer un champignon tout en écoutant le sermon de son gourou du moment. On n'avait pas dormi pendant quatre jours, euphoriques. Les débordements ne concernaient pas que les piscines. On n'était jamais à plus de quelques mètres les uns des autres, toujours en contact, mais trop défoncés pour en profiter. Le dernier jour, nous étions si sûrs de nous qu'on mit en scène son discours de campagne sur la plage. Elle avait juré de se battre non seulement pour sa circonscription, mais pour l'unité des trois parties. Sa joie béate avait crevé l'écran pour toucher l'âme des électeurs. Et l'atterrissage n'avait pas été trop dur ; nous n'avions éprouvé qu'un lent retour à la normale – une normalité vaguement embellie. Trois semaines plus tard, elle gagnait son second mandat. Représentant désormais presque un quart de la nation, elle tente d'accroître son pouvoir vers l'ouest, jusqu'à l'océan. Personne ne doute d'elle. Six mois se sont écoulés depuis ce week-end, et je ressens toujours ce frisson d'excitation à la fin de la journée, comme si un cadeau m'attendait à la maison. J'ignore si c'est la drogue ou le fait de vivre aussi près des certitudes de Juliet.

Une fois le discours fini, je le lui envoie par mail. J'imprime le contrat de quasi-mariage pour signature et rentre à l'intérieur, traversant les bureaux où l'air filtré apaise mon dos brûlé par le soleil. Je prendrai quelque chose pour ça. Margo n'est pas à sa place. Je retourne à notre bungalow pour la chercher.

Tout en foulant les dalles en ardoise, je vois que nos rideaux sont fermés – le signal. Par respect, j’attends toute une minute sur le seuil, tendant l’oreille. On se parle à l’intérieur – voix empressées, qui s’appellent, en terminent. Jadis, ça faisait mal, mais la douleur s’est atténuée. Aujourd’hui, c’est comme faire la queue. Cette attente me fait toujours bondir vers les explications rationnelles : si elle n’avait pas cette liberté, je n’aurais pas la mienne. Et, surtout, nous n’aurions jamais connu Juliet et en serions toujours à galérer dans les rues.

Quelques mois après notre premier quasi-mariage, Margo décida qu’il était temps pour moi d’exercer mes droits au sexe extraconjugal. Elle me traîna dans un sexe-club, me fit avaler une poignée de cachets et m’ordonna d’assouvir tous mes fantasmes. Elle me promit de m’aider, disant qu’il en allait de sa paix intérieure et que cela me libérerait l’esprit à un point inimaginable. Je désignai une femme qui avait attiré mon regard, et qui dansait avec trois autres. Il y avait des lits de part et d’autre de la piste ; ils étaient tous occupés et brillants, une sorte d’huile étant vaporisée sur la foule.

Margo s’était moquée de ma docilité – pourquoi pas toutes les trois ? ou un couple, à tout le moins ? un homme ? – mais elle admit que j’étais un quasi-débutant et nous fraya un chemin dans la foule jusqu’à elle.

En réalité, j’avais reconnu la sénatrice immédiatement et l’avait désignée presque par défi. Très tôt, au cours des batailles villes-campagnes, Juliet s’était rendue célèbre en se montrant en tête de toutes les manifestations. Financée par une fortune dans les semi-conducteurs, elle avait persévéré, ne loupant pas une occasion de monter à la tribune, de brandir des banderoles, d’escalader des bâtiments, le micro en main. Et puis, il y avait cette image d’elle, le poing au front, les larmes aux yeux, voyant tomber la dernière Barricade. C’était devenu le symbole de la paix. Et ses formes ne nuisaient pas à la cause. Pour moi qui avais cinq ans de moins, qui étais pauvre et en permanence excité sexuellement, elle était Dieu. Diplomate unanimement appréciée, elle avait grimpé les échelons sans problème. Puis, en dépit des rumeurs de luxure et de toxicomanie (en grande partie

justifiées), on l'avait poussée à se présenter au Sénat. Les gens semblent aimer que les lois soient faites par des gens ayant vécu en marge de celles-ci. À cette époque-là, j'avais acquis une certaine expérience du monde et mes goûts étaient différents. Pour moi, elle était devenue une blague – mais une blague séduisante.

Margo, ne voyant qu'un objectif accessible, ne comprit qu'au moment où nous étions déjà en train de danser avec elle. Elle m'adressa un sourire fier tout en se lançant dans une danse de séduction éhontée. Juliet me parut plus usée que je ne l'aurais pensé – trop de produits de beauté et de diamants, mais attirante. On appelle cela la célébrité, je crois.

Je n'ai pas le sens du rythme, ce qui me vaut des réactions compatissantes des femmes, au point que je n'ai jamais éprouvé le besoin de m'améliorer. Mais grâce à Margo et ses pilules, au moins parvenais-je à rester en face de ma cible. Juliet s'amusait. Elle sut décrypter la situation comme il le fallait, et bientôt je me trouvai pris en sandwich. Naïf que j'étais, je la laissai prendre la parole la première :

– Salut !

– Salut...

Elle sourit et demanda, aguicheuse :

– Qu'est-ce qu'on devient ?

Ma bouche s'ouvrit pour lâcher des vantardises justifiées : que j'avais été très bien noté en accomplissant un travail d'urgentiste social, que Margo avait également passé du temps sur le terrain et qu'on avait désespérément besoin d'un boulot.

Défoncée, elle eut un sourire vague, comme si je venais de commenter la musique (ce qui aurait été approprié). Elle toisa Margo et eut un hochement de tête approbateur. Sans jamais s'arrêter de danser, elle prit mon visage entre ses mains, l'attira à elle comme une boule de cristal, et déclara d'une voix pâteuse :

– Bon, tes épaules sont assez étroites. Ça ira.

Elle eut un petit rire, se moquant de nous deux, ou d'elle-même.

M'ayant sagement écouté lui débiter mes qualifications professionnelle tout en m'efforçant de bouger en cadence, elle

demanda à voir notre cadre de vie. On n'avait cessé de déménager depuis un an et nous vivions dans l'ancien appartement de mes grands-parents, parmi quelques-uns de leurs meubles. On l'emmena là-bas comme s'il s'agissait d'une visite officielle sur le site d'une catastrophe. Elle jeta des coups d'œil autour d'elle avec un air apitoyé mais non surpris, et là, l'interrogatoire commença : Que faisons-nous dehors, ce soir ? Que faisons-nous de nos vies ? Quel était le statut de notre union ? On minimisa certains aspects du passé, mais elle sait sonder les êtres comme personne et parut comprendre qu'on avait dû se débrouiller. Son regard resta fixé sur nous pendant le temps qu'il lui fallut pour prendre sa décision.

— Parfait, dit-elle. Vous êtes embauchés !

Le camion quatre étoiles – divans, rideaux et bonbons de toutes sortes – conduit par son chauffeur fonçait et soudain, il se mit à suivre un chemin sinueux en dehors de la ville. Juliet commença à se déshabiller, nous commandant d'en faire autant. À chaque virage, on s'affalait les uns sur les autres en rigolant. À un certain moment, on s'est retrouvés tous les trois sur le canapé et je l'ai vue lâcher un bracelet incrusté de diamants noirs, si lourd qu'on put l'entendre tomber. Voyant que j'avais vu, Margo mit un doigt sur ses lèvres pour m'indiquer que j'avais intérêt à fermer ma grande gueule, pour une fois.

À présent, depuis notre terrasse en pin, je peux voir au moins trois gardes armés. Juliet a bâti son fief contre la crête d'une montagne, tels ces rois qui construisaient leur château sur une colline. Mais une position dominante n'est plus un gage de sécurité et elle a aussi une patrouille aérienne. Cette force est entraînée à remarquer tout et j'ai envie de demander au type au bord du terrain s'il sait qui est là avec Margo.

Depuis notre bungalow, un sentier court à flanc de colline. Je l'emprunte, me rendant invisible de façon à permettre au visiteur, quel qu'il soit, un départ discret. Une fois là, sous notre bungalow, cherchant à rester dans l'ombre, je relis le contrat. C'est alors que je remarque l'avenant sur le formulaire :

*Un tiers peut entrer dans un Quasi-Mariage avec des membres d'un Quasi-Mariage proposé (ou du Quasi-*

*Mariage existant au moment du renouvellement), pourvu que ladite partie s'engage à aider les deux autres à s'acquitter de toutes les obligations afférentes au contrat.*

Voilà qui est intéressant.

Je lève les yeux au moment où l'un des consultants statistiques quitte le bungalow. Margo a déjà couché avec lui. Plus grand que moi, mais de la bedaine. Bon. Je la laisse prendre sa douche.

Juliet affirme que c'est la fausseté chez les autres qui lui noue la gorge. En même temps, elle trouve en général amusant qu'on lui raconte nos frasques passées – siphonner l'eau des citernes des voisins, pirater des comptes en banque, réussir à s'introduire par la ruse dans des villes formant des enclaves protégées et en repartir avec des sacs à dos pleins de bijoux et de piles. Elle aime tout particulièrement l'habitude qu'avait Margo, toute jeune : séduire un trafiquant pas mal de sa personne, faire la bringue à ses frais pendant trois jours, puis le dénoncer pour toucher la prime. Juliet nous a assuré qu'elle ne demanderait pas mieux que nous donner ce que nous voudrions. Et elle l'a prouvé. Ses gens ont effacé nos casiers judiciaires pour qu'on puisse être embauchés. Ils nous ont formés à l'informatique afin que nous puissions travailler pour des salaires ridiculement élevés. Et la semaine dernière, Margo lui a demandé un bungalow plus grand, qui fut construit en une semaine.

Pourtant, c'est comme si nous étions toujours en représentation. On sourit plus qu'avant. On est plus vigilant, sérieux, attentionné – quand ça risque d'être remarqué. Mon espoir, c'est qu'un jour nous serons conformes à notre image.

La raison pour laquelle Juliet nous a choisis, en fait, c'est que nous sommes hétéros. Les électeurs veulent bien ignorer sa vie privée, mais jusqu'à un certain point. Depuis que les divers médias d'information les forcent à lire indéfiniment les récits de ses nuits, qui impliquent en général le petit groupe de femmes que nous avons dû écarter pour l'atteindre, ils veulent de la variété. Le premier mois, elle m'avait entièrement habillé de latex pour que je la baise sur la scène principale d'à peu près

tous les sexe-clubs de sa circonscription – ceux décorés à grands frais dans les villes, les granges des petits bleds. Peu importait que je fusse trop intimidé – par son assurance sexuelle, le public curieux – pour bander, même avec des médocs. Elle poussa les gémissements requis pour qu'on sache qu'elle avait embauché un étalon. Le jour où je réussis enfin à « faire acte de présence » – pour reprendre l'expression de Margo –, ce fut comme si on m'avait ouvert l'appétit. Surtout, sa stratégie s'avéra payante. Jadis, le candidat devait en manger, des beignets, pour faire passer le message, mais Juliet avait vu juste concernant notre rôle dans son entourage.

Bien entendu, son idylle avec Margo avait également débuté – sans la même publicité. Ce que je veux montrer par là, c'est que pour Juliet, une liaison chasse l'autre. Donc, si nous étions liés par cet avenant au contrat, nous pourrions garantir notre position pendant au moins un an et demi. On pourrait rire moins souvent, et s'installer dans une certaine sécurité pendant un moment. Quant à Juliet – je pourrais faire des recherches à ce sujet – une relation stable, sanctionnée par un contrat, avec un couple déjà formé, ça pourrait être bien perçu du public.

– Pourquoi te cacher ? On va jaser...

Margo, étroitement enveloppée d'une serviette beige qui lui tombe aux chevilles, est sur la terrasse, un énorme verre de blanc à la main – il y a une vigne, par ici. Elle le lève à mon intention avec un sourire coupable. Elle est contente de me voir torse nu, même sous ce soleil impitoyable.

Il y a deux canapés en cuir en demi-lune dans la partie passagers du camion. On peut les solidariser de façon à former un lit en forme de cœur, mais ce soir Juliet a fait pivoter le premier pour faire face à l'écran qui se trouve entre les deux. Ainsi, elle va pouvoir s'asseoir là et passer ses appels tandis que Margo et moi, on regardera de vieux films.

On a choisi *RoboCop*, notre préféré. L'histoire bête de l'amitié entre les deux flics est potable, mais les trucs futuristes sont intéressants car ils se sont complètement plantés. La robotique semblant avoir de l'avenir et la criminalité étant une dure réalité, on en a fait un film. Mais la criminalité violente a

trouvé sa solution (ou est devenue partie intégrante du problème de la distribution des ressources alimentaires), et la robotique a fait long feu. Et après ? On croit avoir un légitime sujet d'inquiétude, mais on se retrouve balayé par autre chose. *Les temps changent*, comme dit Margo en prenant un air spécialement lugubre. Elle le chantonne presque quand elle se sent d'humeur folâtre, avec cette jubilation qu'on a à constater les désillusions d'autrui.

On rigole pendant tout le film, jusqu'au moment où je lui passe discrètement le contrat, désignant l'avenant sur le « tiers ». Comme ça ne semble pas faire tilt, je sourcille en direction de l'autre canapé. Margo met le film sur pause, le temps de réfléchir. La collègue de RoboCop cherche à sauver sa peau au cours d'une fusillade.

Pendant ce temps, Juliette parle patiemment au micro du compromis nécessaire entre le Sénat et les organisations agricoles. Elle nous jette un regard, étonnée par ce brusque silence, et nous adresse un sourire de façade.

Margo remet le film et me parle à voix basse.

— Pourquoi la ligoter ?

— Ce n'est pas la question.

— Si tu étais malade, tu voudrais de sa sollicitude ?

— Je voudrais ses médecins. Et toi aussi...

Margo contemple l'écran. Les données personnelles d'un des méchants se déroulent sous les yeux de RoboCop. Si seulement ils avaient vu juste, à ce propos-là...

— D'accord, dit-elle. Combien de fois t'a-t-elle, seul ?

— Une ou deux fois par semaine. Et nous deux ensemble en plus, pas forcément toutes les semaines.

Je devrais lui retourner la question, mais je sais que la réponse est : plus.

— Bon, dit-elle lentement, sans me comprendre. Qu'espères-tu en tirer ?

— La sécurité. Tu n'aimerais pas savoir où on en sera demain ? On pourrait faire partie de sa vie publique à tel point que, quand elle en aura assez de nous...

— *Si*. Tu ne lui fais pas confiance.

— *Quand.* Quand elle se sera lassée de nous, on aura assez d'expérience, d'argent en banque, de notoriété, pour faire ce qu'on veut.

— Et elle, qu'est-ce qu'elle y gagne ?

— Plein de trucs. Tout d'abord, le plaisir d'annoncer qu'elle s'engage vis-à-vis de nous – un couple hétéro. Imagine la réaction : elle serait libre de poursuivre n'importe qui, sans que ce soit décortiqué – toutes ces questions quant à savoir quand elle « va se caser ». On serait la réponse.

Margo lève les yeux au ciel, mais je continue :

— Ce ne serait pas un leurre, on se montrerait toujours dans les boîtes avec elle, on partagerait son lit à l'occasion. Secundo – et je viens juste d'y penser – d'un point de vue conceptuel, son image d'unificatrice serait renforcée dans l'esprit du peuple par celle présentée par notre trio. Un pouvoir tripartite deviendrait inévitable.

— Hilarant ! Et si elle exige davantage de nous, contre cette sécurité ?

Le camion empiète sur une bordure en ciment au moment de virer sur un chemin en terre.

— On se bouscule à son portillon...

— Du petit personnel..., dit-elle.

— À la fin de la journée, c'est ce qu'on est...

— Parle pour toi !

Je commence à m'énerver.

— Mais qu'est-ce que tu as, à la fin ? Tu sais bien que cela nous mettrait à l'abri des aléas de la vie.

Margo opine. À travers la vitre teintée, je vois des arbres hauts et fins – juste les troncs et leurs quelques branches grêles, tous gris anthracite, tous morts de soif. J'avais noté cette propriété sur la liste de ses avoirs fonciers. À l'origine un Four Seasons, vendu à une société quelconque quand le climat a changé, et récupéré par Juliet. Elle a supprimé le chauffage central, les salles de bal et la thalasso, fait place nette. Converti l'une des villas en un luxueux ermitage. Son but, affirme-t-elle, c'est de relier les côtes et les frontières nord-sud avec de grands corridors d'espaces sauvages – fermes, forêts, banlieues reconquises par la nature. Un jour, il n'y aura plus de cités –

leurs coquilles seront de fantomatiques parenthèses, la nouvelle nation se composant de communautés rurales interconnectées. *Même si nous ne sommes plus ici, la terre, elle, perdurera : mon argent la préservera.* Quand la pluie reviendra – toujours aussi optimiste – c’est là que pourra s’épanouir son utopie.

Margo contemple ces arbres morts et dit :

– Pour qu’elle marche, il faudrait que ce soit son idée à elle...

Une fois sur place, Margo et moi restons à bord pour finir de regarder le film. Tandis que les gardes déchargent des caisses de légumes – l’un de ses petits cadeaux – et d’eau pour la nuit, Margo met au point notre stratégie :

– Cet avenant peut lui trotter dans la tête pendant quelque temps, mais le rapport avec nous, et *la fonction du quasi-mariage en tant que mesure publique* devront être soulignés au cours de la même heure pour que ça prenne vraiment. Une fois démontré que cette possibilité existe, et avoir garanti son attrait émotionnel grâce à notre inimitable prévenance, il faudra affirmer sa logique politique aussi vite que possible. Son image publique en bénéficiera forcément, dans la mesure où annoncer un rapport pervers, mais « institué » avec un couple, sera plus crédible auprès de son électorat que l’image troublante d’une célibataire endurcie et fière de l’être, qui ne rajeunit pas. Ce sera le plus difficile. Il faut agir de telle sorte qu’elle ait l’impression que ça vienne d’elle. Et qu’on aura eu les papiers comme par hasard...

Juliet frappe à la vitre et ouvre la porte.

– Les bons ont gagné ?

Nous regardons bêtement l’écran ; le générique a cessé de défiler.

Juliet a apporté une bouteille de blanc – ses vignes dans le nord – et trois verres à pied. Tandis qu’elle monte à bord et se case entre nous sur le divan, Margo sert le vin et prend l’initiative.

– Il fait frisquet, ici. Quelles dispositions nous réserves-tu pour cette nuit ?

Juliet lève les yeux au ciel, comme pour faire allusion à quelque extase imprévisible concoctée par elle. Nous allons

affecter nos esprits et éprouver nos corps de façon inédite ; et moi je laisserai faire, relax.

Si j'avais encore l'âme de mes quinze ans, je m'émerveillerais de ma chance. Tout cela, c'est parce que j'avais tenu à ce quasi-mariage, pour commencer. C'était dans le but – croyais-je – de protéger mon cœur, mais Margo s'en est servi pour élargir notre univers. Quand j'avais proposé cela, étant allé jusqu'à mettre un genou à terre, elle avait dit :

— Si tu veux vraiment ça, tu ne vas pas être déçu...

Délit, vol, drogue, échelon social, boulot, rêve : nous avons tout testé, nous abstenant parfois uniquement pour des raisons de santé, physique ou mentale. Les objectifs ne me tentent pas toujours, mais ils tentent Margo et je serai amorphe, charmant, ou brutal afin de les obtenir.

Juliet manipule son bracelet aux diamants noirs le long de son poignet gracile.

— Qui vous dit qu'on couchera ensemble, cette nuit ?

— Nous sommes à ton entière disposition, dit Margo, levant son verre. À la tienne ! Et ne nous dis rien. Que ce soit une surprise...

Elle me passe le mien avec un sourire doux qui affirme qu'on réussira.

Juliet prend deux bûches et en alimente un petit feu dans une énorme cheminée en basalte poli.

— Pour la lumière...

Elle a fait décorer l'endroit dans le style anglais, avec une demi-douzaine de globes rétro disséminés un peu partout, des tapis persans et des cactées en pots.

On entre et Juliet flanque son agenda électronique et son sac sur un fauteuil rembourré, indiquant où nous passerons la soirée. J'ai placé, comme par hasard, les papiers intéressants sur une petite table de marbre, près de la porte qui ouvre sur la serre.

Margo semble complètement à l'aise, comme d'habitude, et cela fait partie de son charme. Il y a deux ans, nous étions allés voir ma mère pour ce qui devait être la dernière fois. Squelettique et désabusée, elle avait vendu ce qu'elle avait pour

aller dans une ville du désert, et fréquenter une école franchisée formant des domestiques. Elle avait toujours ce genre de plan, mais celui-ci, même à mes yeux, semblait sensé. Elle était toute seule là-bas, avec un futon, du matériel pour faire la cuisine dans une hutte en briques à la périphérie – c'était un cran au-dessous de ce à quoi elle était habituée. Pas de voisins, juste une vue ultraplate sur du sable et des roches rouges. Je me rappelle l'avoir enviée, cependant – le calme du ciel, pas de gros orages, le fait de suivre des cours, étudier, et pratiquer toutes sortes de simagrées de larbins. C'eût été une belle vie, si c'était ce qu'elle souhaitait. Pour elle, ce n'était qu'une étape sur la route imaginaire de la stabilité. Nous avons randonné pendant quelques jours sur un haut plateau rocheux, le long de torrents et autour de ruines karstiques. Elle adorait Margo, croyait fermement que, loin de m'y entraîner, elle m'arracherait à un destin de petit délinquant. Une nuit, on s'est retrouvés plus loin qu'on ne l'avait prévu, et trop fatigués pour chercher de l'eau en creusant. Ma mère s'affola – « On va crever ici ! Ça arrive tous les jours, on n'en parle pas forcément parce qu'on ne retrouve pas les cadavres, mais on n'a rien sur nous, rien ! ».

Margo sourit. Elle alla avec son paquetage derrière un rocher pour revenir peu après avec un gobelet d'urine.

— Problème d'hydratation résolu, dit-elle en le brandissant. Mais il ne faut boire que la sienne.

Ce simple toast transforma le fait de boire sa propre urine en occasion festive. Elle tendit à ma mère, déjà plus calme, un gobelet vide et la chassa vers les buissons. Avec un sourire dans la voix, Margo lui cria :

— Buvez maintenant ! Demain matin, ce sera trop concentré !

Même paumée dans le désert, elle est comme chez elle.

Elle remplit de nouveau les verres tandis que Juliet distribue les pilules. Un anticauchemar conçu pour les traumatisés, qu'on est censés prendre avant d'aller se coucher. Elle voudrait savoir ce que ça fait, si on passe une nuit blanche. A priori rien, pense-t-elle, mais si on est *conscient* et en train de *faire une expérience*, quelque chose se produira.

On attend le dîner. Juliet parle du fournisseur de ces pilules, un chimiste de ses amis qui en étudie les effets secondaires. Momentanément désœuvrée, elle gravite autour de la seule lecture possible dans cette pièce – les papiers – tout en parlant. Margo, près du feu, et moi, à la fenêtre, faisons mine d’écouter. Nous restons vigilants, guettant ses coups d’œil aux feuillets.

— Comment peut-on travailler sur une médecine révolutionnaire et s’arrêter aux effets secondaires ? Migraines, maux d’estomac. C’est voir par le petit bout de la lorgnette, non ? Les usagers attendent trop. Pas d’arc-en-ciel sans pluie...

Ma curiosité piquée, j’ouvre la bouche pour demander : *Quels sont les effets secondaires des pilules qu’on vient d’ingérer ?* mais me ravise car sa main vient de se poser sur la première page du contrat. Elle sourcille et la retourne. Elle est concentrée, mais n’a pas forcément fait le rapport. Elle me regarde, revenant à notre conversation.

— Franchement, quelle importance ? Si on commence à se sentir bizarre, on a d’autres pilules pour y remédier...

Le dîner est servi.

Assis devant le feu, on déguste des carottes et des petits pois sucrés, des épinards succulents, des concombres au goût subtil – tous produits sous serre – et nous parlons textures, nutriments, du fait que s’alimenter est une nécessité pour tous les êtres vivants.

Quand je me lève pour récupérer le vin, je suis frappé de vertige et soudain incapable d’imaginer une faille à ce plan – Juliet va forcément nous donner ce que nous voulons. Émerveillé par ma propre assurance, je tente d’imaginer l’échec, mais mon cerveau ne peut même pas l’envisager. Le doute se dissipe.

Reprenant mon équilibre, je me dirige vers la glacière et constate que Juliet a apporté neuf bouteilles pour ce week-end, soit le double de la quantité habituelle. Elle ne veut pas qu’on dorme, mais pas non plus qu’on dessoûle. Alors que je me rassois, resserrant notre petit cercle, je me demande de quels autres doutes ces pilules pourraient nous délivrer. Dans un éclair de lucidité, je me dis que ce « plan » est superflu, puisqu’elle désire visiblement la même chose que nous : elle

nous a amenés ici pour nous faire cette proposition. Quel grand moment ce sera !

Margo oriente la discussion sur l'opposé des cauchemars : les rêves éveillés. Elle parle avec tendresse de mondes compréhensibles, de situations protégées – nous entraînant avec tact vers son objectif. Elle dit qu'elle aimerait avoir une cabane dans un coin tranquille, un lopin de terre fertile, un retour des saisons, et tout le loisir de voir pousser les choses. Elle ne m'avait jamais soufflé le moindre mot de ce fantasme-là, mais elle persévère, nous représentant tous les trois en train de labourer, cultiver et moissonner. Juliet dit qu'elle aime ce plan, et ses joues rougissent. Elle écarquille les yeux tandis que cette rougeur gagne son corps, déclenchant une réaction en chaîne en chacun, jusqu'à ce qu'on soit tous rafraîchis par notre propre sueur.

Margo, exploitant la situation, lève les mains en l'air, comme pour se lancer dans une danse de la pluie, puis les laisse retomber lentement – l'une se pose sur ma nuque, l'autre sur celle de Juliet. Elle nous rapproche : « Je t'aime » d'abord à moi, puis à Juliet. Celle-ci, tout sourires, nous ouvre grand les bras et nous fait la même déclaration, bien que je n'aie pas compris si elle a dit : « Je t'aime aussi » ou « Je vous aime ». La question s'annule à l'instant où elle se forme dans mon esprit. Je les serre toutes deux dans mes bras et commence à les embrasser. Nos bouches se pressent aisément ensemble, comme toujours ; la moiteur de nos visages, nos regards avides renforcent l'impression d'urgence.

Mais ce rapprochement ici, ce soir, dans cette maison en pleine forêt, sur cette terre desséchée, dans ce pays qui désespère de guérir, a une dimension mythique. Nous ne sommes pas seulement en train de rêver ensemble d'une union ; nous avons la ferme intention d'être présents – ici et maintenant – dans cette singulière étreinte qui n'aura que des répercussions positives sur la planète.

Les bras s'abandonnent, courent au bas des dos, contre des corps. J'y vais en premier, m'échinant à accroître le contact épidermique. On bascule contre un tas de coussins, sans jamais se lâcher. Juliet et moi nous concentrons sur Margo, qui

réclame qu'on déboutonne son chemisier. Nous conspirons en silence à la submerger, lui tétant les seins, nous interrompant de temps en temps pour nous embrasser mutuellement et la taquiner. Puis nous la mordillons de nouveau, un peu moins tendrement à chaque fois. Son corps est tel un petit océan, jusqu'au moment où l'un de nous mord trop fort et elle se raidit.

Soudain, Juliet se recule. Elle se rassoit, nous regarde tous deux à travers sa tignasse en bataille, tel un animal qui, déboussolé par des instincts contradictoires, abandonne sa proie. Je suis bien obligé d'en faire autant. Le charme est momentanément rompu. Margo nous regarde d'un air interrogatif et j'entends clairement Juliet se dire *non*.

Doucement, afin de ne gêner personne, elle s'avance pour lui couvrir les seins. « Pas encore. » Elle nous fait des bises, nous arrachant à notre transe érotique et commande : « Debout. Suivez-moi. » Elle prend les rênes et c'est merveilleux. Comme nous nous aidons mutuellement à nous relever, elle ajoute en gloussant : « Si vous le pouvez, tâchez de ne pas parler. » Elle nous emmène dehors, côté sortie de garage.

Margo et moi gardons nos pensées pour nous-mêmes et marchons en file indienne, tels des écoliers, jusqu'au camion. Les gardes sont tout près mais semblent avoir pour consigne de rester en retrait tandis qu'elle nous fait monter à l'avant avant de prendre elle-même le volant. La lune est une surface d'argent tachetée, comme un miroir ancien. Je suis le regard de Juliet vers l'arrière : il y a trois combinaisons spéciales à réservoirs d'oxygène pliées sur le premier des canapés. Pour nous prouver son amour, elle va nous entraîner dans une aventure quelconque. Adressant un signe de tête au garde posté près du garage, elle démarre, reprenant le sentier. À ce moment-là, les gardes semblent soudain se disperser et se mobiliser, comme s'ils s'apprêtaient à partir. Mais le contrat est resté sur la table. Elle doit en avoir un autre.

Nul ne parle pendant que le camion file à travers les bois. Là où il est trop large, les arbres craquent facilement, nous donnant de l'espace. Une branche grosse comme le bras d'une personne obèse s'abat soudain sur le capot avec fracas. Est-ce la drogue ? on ne bronche même pas. Bien au contraire, Margo

commence à rigoler. Elle tente de rire tout bas, justement parce que Juliet a demandé le silence, mais ça devient franchement drôle quand la branche se met à rouler sur le capot. Au moment où elle semble sur le point de passer par-dessus bord, on roule sur une pierre et le camion penche juste assez pour la retenir. Là, Margo éclate d'un fou rire presque hystérique, et nous aussi. Juliet, qui s'y est mise, lui lance un regard inquiet et roule exprès par-dessus une bosse pour faire tomber la branche. Enfin, avec un amusement patient, elle nous adresse un ferme : « Chut. »

On s'arrête devant une petite clairière au milieu des bois. Elle descend et nous demande d'enfiler les combinaisons. Y aurait-il des avions, là-derrrière, pour voler au-dessus des arbres, une mine désaffectée à explorer ? Il y a toujours une récompense. Nos combinaisons à demi enfilées, nous sommes en train de régler les réservoirs d'oxygène quand Margo pique de nouveau un fou rire.

— Je sais ! On va se zipper ensemble, comme dans une seule combinaison.

Juliet reste patiente et tente de la calmer, mais Margo n'arrête pas.

— Ça serait pas cool ? Nous trois ensemble. Imagine. Imagine.

Elle se penche à son oreille :

— Imagine...

Et comme si elle craignait d'avoir été trop subtile, elle ajoute :

— Une union à trois.

Je lui lance un regard noir, mais elle plane, souriant comme une crétine. Je lui remonte son zip jusqu'au cou, histoire de la raisonner un peu. Aucun résultat. Elle se tourne vers Juliet :

— Tu ne crois pas que ton personnage public en bénéficierait ? Cela prouverait que tu es une adulte, mais à ta façon...

J'arrête de la regarder. C'est tellement le contraire de notre plan que je fais comme si je n'avais pas entendu. Et pourtant, je reste dans l'ensemble incapable de paniquer, certain que Juliet

prend cela comme il faut, que nous sommes sur la même longueur d'ondes.

Margo m'attrape par les oreilles :

— Et lui ! Il croit avoir tout imaginé et que son plan est en train de se réaliser, mais il va être bien surpris, hein ?

Elle cligne de l'œil à son intention, avec concupiscence.

Juliet lui renvoie un regard glacial.

— Mets donc ton casque, ma chère et délicate amie...

Passant le cercle métallique par-dessus sa tête, Margo me dit :

— Tu verras ! Les temps changent...

Juliet lève les yeux au ciel et lâche un :

— Je ne sais pas. Les pilules, sûrement...

Elle me console.

Je ne commence même pas à entrevoir ce qui se passe. Je pourrais au moins essayer d'y réfléchir, si seulement mon cerveau pouvait se raccrocher à l'idée que j'ai été vexé.

Chacun verrouille son casque-micro qui lui permet d'entendre les autres inspirer et expirer. Margo, émue, halète et sa voix se brise, comme si elle allait pleurer.

Depuis que je la connais, je n'ai jamais été en paix.

Juliet feint d'ignorer tout cela en contemplant la lune. Je ne sais à quelle expérience elle avait pensé, mais elle ne renoncera pas à son plan pour nous. La voici qui prend ce ton suave réservé à ses collègues. Elle est rationnelle, pleine de tact, et sait la fin de chaque phrase à l'avance. Comme tout bon chef, elle veille à conserver un ton uni :

— Si je vous ai amenés ici, c'est que c'est mon cadeau. Je sais que la fin de votre union est proche et je suis sûre que vous allez vous réengager. À défaut d'une réception débile, j'ai pensé que vous méritiez une cérémonie...

Margo, les joues ruisselantes de larmes, nous regarde avec une joie farouche – moi d'abord, puis Juliet.

— Merci.

— Je voulais qu'avec ce don qui est le vôtre, vous vous sentiez aussi sanctifiés que possible. Le véritable amour est une chose rare, et le vôtre est exemplaire...

— Où est le pinard ? aboie Margo. Je veux boire à la santé de notre trio !

Juliet fait non de la tête.

— Non, ceci est seulement pour vous deux.

Une étincelle devant nous – elle allume deux grands cierges blancs avec une allumette, en tend un à chacun de nous.

— Allez ! Nous sommes protégés.

Elle ouvre ses bras à la forêt.

— Tout cela doit disparaître. À vous l'honneur. Ne réfléchissez pas trop, nous ne risquons rien dans ces combinaisons ; le véhicule est blindé, les abords de la forêt protégés. Nous ne risquons rien. Tout repoussera. La forêt a besoin de brûler.

Les yeux de Margo brillent.

— Oui ! Oui ! glapit-elle, en approchant la petite flamme d'un rameau, puis d'un autre.

Elle se tourne vers moi, tel un professeur extatique.

— Tu ne saisis pas, hein ? Elle est à fond avec nous. Ce truc sur la sainteté, c'est des mots. On est trois, on ne craint rien, on est ensemble. Pas besoin de papiers ! Tu auras toute la sécurité et l'amour que tu voudras !

Derrière elle, la forêt commence à s'embraser. Nous sommes cernés. On pourra s'en aller quand ça chauffera trop, mais pour l'instant il s'agit de rester justement ici, au milieu de ce soleil nocturne. Juliet lâche la boîte d'allumettes à nos pieds qui se met à imiter l'autre feu avec joie. L'explosion d'un rondin nous fait nous rapprocher les uns des autres. Les flammèches rebondissent sur nous et tombent par terre. Sur ce fond de brasier, ma bougie préserve la dernière flamme intacte. Celle-ci se tord sous le vent pour s'échapper et rejoindre les autres, et la bougie elle-même commence à se flétrir.

— Allons ! me dit Juliet, me poussant gentiment vers une branche grêle pas encore enflammée.

J'hésite, resserre mon coude contre ma hanche. Margo rit :

— Quoi ? On ne veut plus s'engager ? Vas-y. C'est incroyable. On en allume un, et tout flambe. Sois un homme ! On ne risque rien !

Je tends mon cierge vers le bois, qui prend feu – et ce feu se propage, de plus en plus loin. Tandis qu’il crépite et se multiplie à travers le monde, je regarde ces femmes ; leur enthousiasme se voit à travers toutes ces épaisseurs de verre ignifuge, et je m’aperçois que je ne souhaite plus rien.

## Prédisposé

Tout ce que j'ai fait, c'est demander à Jeph s'il voulait bien m'aider à ramasser des branches aujourd'hui pour réparer un toit. C'est ce qu'on attend de nous, c'est le genre de choses qu'un jeune normal pourrait aimer faire en ce morose après-midi. Tout ce que j'ai eu, c'est un sourire faussement navré et un : « Vu ton état physique, t'aurais pas intérêt à profiter de l'exercice tout seul ? » Quatorze ans.

Il est tout de même là, à ficeler sa part de branchages, mais en affichant cette exaspérante sérénité bidon destinée à montrer qu'il n'y était pas obligé : c'est une fleur qu'il me fait.

Ce n'est pas tout à fait sa faute, s'il voit sa présence comme un cadeau. Les frères encourageaient la libre participation des enfants, et aujourd'hui qu'il est le dernier à avoir survécu, il n'a pas entendu dire *non* depuis un certain temps.

Unique enfant entouré de vingt-sept figures parentales, il semble même précieux. Des années à travailler aux champs pendant la nuit ont rendu sa peau toute blanche. Histoire de rehausser le contraste, il a intrigué pour se faire rapporter de la ville un supplément d'eumélamine et conserver une chevelure d'un noir de jais, qu'il taille régulièrement façon bonnet à poils fins. Et même quand il parle, ses vagues yeux bleus restent cristallins et distants comme si son cerveau était occupé à résoudre quelque équation mathématique à votre sujet.

Craquement dans les bois, tout près. Je me tourne dans cette direction, cherchant une forme humaine. Personne. Je sonde le camouflage de feuillage, n'entendant plus rien.

Il me considère avec pitié.

— Personne n'en veut à tes fagots. Faudrait apprendre à te détendre, mec...

— C'est mon boulot qui veut ça...

— Tu pourras plus t'occuper de personne, si t'as des ulcères. Tu te ronges...

Son insolence, c'est pour partie à cause de son statut d'enfant unique au sein de cette communauté, mais aussi la conséquence d'avoir regardé trop de films sur son portable.

— Je vais bien. Ta sollicitude me va droit au cœur.

— Bon. Tu veux dire par là que tu m'es reconnaissant ou que c'est *bien compris* ?

Je le regarde comme pour lui dire : « La ferme ! » Il croise les bras, les fait gonfler en serrant les poings, comme pour dire : *Viens t'y frotter*. Comme il est en pleine croissance, ses vêtements sont trop justes et il refuse d'y remédier car il désire qu'on voie – et commente – chacun de ses muscles en développement. Mais même cela n'est pas assez, pour lui. Pendant qu'on se frayait un chemin dans la forêt, ce matin, et que je retenais des branches en l'attendant, il n'est sorti de son mutisme qu'une seule fois, pour m'informer que je vais devoir lui procurer une hormone synthétique afin de stimuler sa pilosité.

— J'ai des jambes de bébé. Je devrais avoir l'air de l'animal que je suis !

L'animal qu'il est. Sexuellement mature, si l'on peut dire, il est coincé ici sans le moindre exutoire et a au moins quinze ans de moins que tout le monde. Sa vie fantasmatique se déroule dans les limites d'une bibliothèque de vieux jeux vidéo. De plus, il m'a assuré qu'il tâchait de ne pas devenir « accro à des images d'un érotisme primaire comme certains mecs plus âgés », car il s'efforce de se développer « sur un plan spirituel que tu ne pourras jamais atteindre, malgré tous tes efforts ». Rien que hier, il m'a révélé qu'il était capable de se branler en pensant au bleu du ciel. Quelle perle.

Il doit prendre mon regard pour de l'admiration ou que sais-je, car soudain il demande :

— T'as jamais été avec un mec ?

— Non.

— Donc, tu l'as fait ?

— Non, je ne l'ai pas fait.

— Il faut comprendre oui ?

Là, le regardant carrément, je dis : « Non. »

— T'inquiète, j'en parlerai à personne.

Il saute en l'air, s'accroche à une branche, exécute dix rapides tractions, puis se balance par deux fois, jusqu'à ce que la branche craque et ploie. Il ôte alors sa chemise et attrape la hachette en se pavanant. Puis, tenant l'arbre d'une main, il coupe la branche de l'autre. Il fait saillir son biceps à mon attention :

— T'aimes ?

— Non.

— Intéressant, dit-il, comme s'il avait entendu le contraire. C'est pas que j'aie ce genre de pensées, pas maintenant en tout cas, et non, pas avec toi. Je me demandais ce que tu serais prêt à avouer. Pas grand-chose, sûrement. On vit en vase clos. Je comprends...

Négligemment, il tire sur une branche sans me quitter des yeux, tout en jetant la dernière sur le tas.

— C'est assez de bois pour toi ?

— Ce n'est pas pour moi, mais pour la communauté.

— C'est assez de bois ?

Je regarde le résultat de son boulot. Même quand il fait le con, il est assez productif et le compte y est. J'opine et lui demande de lier le dernier fagot.

— Sans problème !

Il le ramasse, le redresse, passe une seule fois la corde autour et serre. Avec un sourire angélique, il le lâche entre nous.

— Et voilà le travail, pédé... euh, *pépé* !

Les frères m'ont suggéré tout un panel de moyens pour gérer son insolence, aussi subtile soit-elle. Je suis censé explorer en finesse la source de son agressivité, en l'occurrence discuter de son anxiété sexuelle manifeste, dissiper toute crainte d'anormalité ou de rejet. Au lieu de quoi, j'attends qu'il se lasse de mon propre silence. Je vais l'avoir sur les bras pendant encore une heure, après quoi il sera livré à lui-même jusqu'à l'heure du repas.

Jeph rassemble les bottes et se redresse.

— C'est à toi de rapporter tout ça. T'as pas le choix. Tes os, tes muscles ont besoin de travailler. Moi, je me porte comme un charme. C'est ton organisme qu'est pas florissant...

Ce n'est pas très loin à pied, ce n'est pas si lourd, et mon organisme va bien. Je charge tout sur mon dos et repars à travers les bois, en direction de la communauté. Il me suit à bonne distance, boudant, sans rien porter. Je refuse de l'attendre maintenant et marche d'un bon pas, suivant les chemins les plus larges. J'espère qu'il voit combien il s'est trompé sur mon compte, mais en fait, il doit penser aux rabs de nourriture qu'il pourrait gratter à d'autres frères, au moment des repas. C'est vrai qu'il est en pleine croissance, ce garçon.

En fin d'après-midi, il est de nouveau sous ma responsabilité. Nous sommes en train d'éplucher des pois chiches dans la cuisine. En fait, moi j'épluche, tandis que lui, il teste de nouvelles façons de m'énerver.

— Tu t'es jamais demandé si tout ton trip sécuritaire n'était pas la manifestation d'une maladie cérébrale plutôt qu'un projet sensé ?

Quand je suis venu m'installer ici, l'an dernier, ça ne leur a pas suffi que je sécurise deux cents hectares de terres cultivables et de forêt. J'ai dû aussi assumer la tutelle éducative et affective de Jeph ; et cela pour symboliser mon engagement vis-à-vis de l'avenir. Lui prodiguer des conseils pour faire le deuil de ses parents ; être un modèle et un ami. Je ne suis pas sûr d'y être arrivé. Si je lui propose de participer à des activités collectives, il fait la tête. Si j'essaie de l'intéresser à l'entretien des systèmes de sécurité, il se fout de moi. Si je tente de lui parler de ses parents, morts depuis moins de dix-huit mois, c'est le silence radio. Il sait qu'ils l'aimaient, dit-il, et accepte de les avoir perdus, mais de quel droit lui dicter sa « façon de faire son deuil ? ». Je soupçonne que personne d'autre n'en voulait, de ce job.

Il s'obstine :

— Et si une pilule te rendait soudain indifférent à tout ce qui pourrait nous arriver ? Là, tu serais un peu plus cool. Moi, par exemple, j'ai pas peur des étrangers, du moins tant qu'aucune de tes alarmes ne se déclenche !

Je ralentis délibérément ma respiration et songe à ce qu'il représente pour la communauté. Avant de reprendre la parole, je me vide les poumons.

— Il y a quelques pilules que je pourrais prendre, je suppose. Mais l'une des raisons pour lesquelles nous vivons ainsi – sans accès à toutes ces pilules – c'est parce que nous savons que, grâce à une vie simple...

— Stop ! C'est pour ça qu'on est décimés !

— Eh bien, si tu continues comme ça, il se pourrait que...

Son regard me scrute, devinant peut-être que ma patience a des limites. Il désigne une tache de rousseur sur ma joue et dit :

— Tu ferais bien de faire examiner ce truc.

Je continue de préparer le repas ; lui continue à parler.

— Pour moi, ça ira. J'aurai peut-être un peu d'arthrite en vieillissant – mon père en avait aux genoux – mais c'est dans longtemps. Tout dépend si je continue le travail à la ferme. Je n'ai pas besoin de pilules pour le moment, sauf pour régler mes problèmes de puberté. Franchement, je voulais seulement savoir comment tu vois ton avenir. Ce qui est inévitable, et ce qui ne l'est pas...

— Et si tu allais égoutter le fromage blanc ?

Il m'ignore, naturellement, et regarde par la fenêtre la colline où se trouve notre cimetière et la moitié de notre communauté. Il va prendre la passoire, le fromage blanc, et se met enfin au travail.

Mais il est tenace.

— Donc, tu acceptes le fait qu'on soit là, sans défense ? Non – excuse-moi – que nous *suivions le plan de la nature avec simplicité et déférence*. Mais, et si tu pouvais surmonter cette angoisse lancinante qui te pourrit le cerveau ? Et si tu t'éclaircissais l'esprit pour un boulot plus intéressant ? Si j'étais à ta place, un citoyen libre, sans attaches personnelles, mais avec un corps bourré de problèmes, j'aurais très envie de sauver ma peau. Et je ne me cacherais pas ici. C'est un bobo au cœur ? C'est la seule raison pour un célibataire d'échouer ici.

— Qu'est-ce que ça veut dire : « un corps bourré de problèmes » ?

Son regard se reporte, pour la première fois, sur le fromage blanc :

— T'as qu'à te regarder...

Je ne dis plus rien jusqu'au moment de lui demander de sonner la cloche annonçant que le dîner est servi.

À table, il ne fait qu'attirer l'attention sur lui-même en m'attribuant élégamment tout le mérite de ce repas. Cette humilité est accueillie comme un don encore plus grand que le dîner. Je réalise qu'il est bizarrement poli avec tout le monde, sauf moi, depuis quelques semaines. Fini les provocations, les interventions intempestives, la drague. Les autres doivent croire qu'il a enfin réussi à dominer ses poussées de testostérone, dépassé l'âge ingrat, ou que je suis parvenu à le toucher et à lui montrer la voie de la maturité.

Tandis qu'on débarrasse, une fois seul avec moi, il me demande :

— Parmi toutes les nanas présentes ce soir, tu te ferais laquelle en premier ?

Je reste muet, me consolant à l'idée que, dans deux ans, il en aura seize et que je serai délivré.

— Hé ! Je vais te donner mon avis, si tu me donnes le tien... Et tu peux inclure des mecs aussi, si c'est ton truc...

Je l'encourage à aller faire une longue balade tout seul. En inspectant par exemple la partie ouest de la clôture de sécurité. Je prétends qu'il y a un mauvais contact au niveau de la partie médiane du périmètre extérieur. Mon ton lui indique que je me passerai très bien de sa compagnie.

— Tu ne viens pas ?

— Je vais lire. Tu connais le chemin. C'est à ta portée.

— Il ne faudrait pas une autorisation ?

La perspective de marcher seul, même si c'est dans l'intérêt de la communauté, lui convient. La clôture n'a rien, mais de toute façon il ne la contrôlera pas. Il prendra son temps, flânera, restant absent jusqu'à dix heures du soir, au moins.

— J'en prends la responsabilité. Je te fais confiance.

Qu'il aille donc se branler sous la lune.

Sa chambre est parfaitement rangée. Malgré sa maturité proclamée, c'est toujours une chambre de petit garçon, avec sa gamme de recoins ingénieux, de souvenirs de la forêt et des voyages d'autres gens. Je ne m'arrête pas sur son portable,

triplement crypté pour qu'on ne trouve pas ses films porno. Mémorisant ce que j'ai touché dans cette pièce et comment, je fouille ses tiroirs et casiers. Si jamais il s'en rend compte – et si j'ai tort – il signalera cette intrusion. Je devrai m'excuser publiquement, il y aura une investigation spirituelle et je pourrais y perdre mon tutorat, ce qui ne serait pas un grand malheur. On a encore trop besoin de moi pour me demander de partir. Si j'ai raison, ma démarche en sera justifiée et il n'aura personne à qui se plaindre. Gagne, gagne...

Je feuillette ses livres. Pas de pages volantes. Je trouve un vieux journal intime. Pas d'ajouts récents. Rien sous le matelas. Une cannette en alu remplie de milliers de dollars, en vieux papier monnaie, est coincée derrière un tas de vêtements soigneusement pliés. Pourtant, toujours rien. Je m'assieds par terre, face au bureau – une ancienne porte posée sur un meuble classeur en métal et une souche d'arbre de même hauteur. Le meuble ne contient que des jeux qu'il a l'intention de trafiquer un jour pour pouvoir les visionner en utilisant le courant du secteur. Comme si ça pouvait être jamais autorisé. Je regarde si j'ai bien tout remis à sa place. Peut-être ne me ferai-je pas pincer.

Mû par quelque vestige d'un instinct adolescent, je soulève la partie gauche du bureau pour examiner l'intérieur du tronc. Il y a quelque chose. Je fais glisser le plateau sur le côté et trouve un feuillet rose, plié. Je n'avais pas tort. Il a fait faire un rapport d'analyses médicales sur moi à mon insu et sans l'autorisation des frères.

*Caucasien mâle 36 ans*

Exposition en Amérique du Nord : durée 36 ans (autres expositions inconnues)

Échantillons : Cheveux ; sanguins indisponibles

#### RAPPORT D'ANALYSES

*Tégument : causé par conditions de vie et accéléré par l'âge évident depuis âge 27 ; joue gauche présente mélanome sans doute bénin, prévisible 12-18 mois.*

*Squelette et muscles : dégénérescence phase un manifeste colonne vertébrale ; dégénérescence phase deux aiguë dans cinq ans ; douleurs nuque, épaules, associées à divers traumatismes : douleur genou associée à attitude compensatrice suite incident stressant ; facteurs génétiques inconnus, possible pathologie – calendrier pour début, 10-15 ans.*

*Endocrine : aucune anomalie détectée.*

*Nerveux : baisse vision 36 mois – syndrome fatigue postviral.*

*Cardio-vasculaire : aucune anomalie détectée.*

*Lymphatique : fonction immunitaire compromise prévisible ; carcinome thymique évident, prévisible symptomatique 36+ mois.*

*Respiratoire : aucune anomalie détectée.*

*Digestif : ulcères asymptomatiques évidents ; prévisible symptomatique 12 mois.*

*Urinaire : dysfonctionnement sexuel non psychologique progressif 40 mois – syndrome fatigue postviral.*

*Reproductif : stérile – syndrome fatigue postviral.*

*Social/psychiatrique : hétérosexuel, comportement expérimental avec partenaires multiples et même sexe apparent dans profil : cognition et créativité fortes, émotif-spirituel faible ; tendance conduite à risques/impatience/malhonneteté quand stress ; années de formation ont produit puissant désir/apptitude à confiance, nouer liens affectifs – compromis par apparente expérience ; optimisme inférieur à la normale, conflits avec*

*fort instinct survie ; isolationniste, tendances maniaco-dépressives devant augmenter avec l'âge, surtout si marqué par maladie ; preuve usage de psychotropes.*

*Pronostic : toutes conditions actuelles ou attendues soignables, à l'exception de reproductif.*

Je relis. Mes doigts sont blancs, comme ma figure sans doute. Ainsi, voici ma nouvelle bible. Je replie et glisse le feuillet dans ma poche, remets le plateau en place. C'est fini. La chambre a l'air inviolée et d'ailleurs, je m'en fous. Ménageant mon squelette, je me relève, prends mon corps bourré de problèmes et m'en vais. Il y a un dédale de sombres corridors à traverser – c'est la partie la plus ancienne du monastère d'origine – et j'arrive à ma chambre sans avoir vu personne.

Voilà où l'on m'avait mis au début, près du sanctuaire central, tout en me promettant que j'aurais l'une des cabanes au pied de la colline. Mais en fin de compte, il fut décidé que ce serait mieux pour tous si je restais près de Jeph. En échange, on m'a laissé choisir parmi les affaires de tous les membres décédés après stérilisation de ces dernières (et de moi aussi, apparemment) ; enfin, faire des gosses n'avait jamais été au programme, de toute façon. Donc, je m'étends sur le lit et contemple les quatre murs, ma fenêtre ouverte. Tout dans cette pièce est soit mort, soit mourant. Je redéplie le feuillet et le place au milieu de ma poitrine, comme un ornement pour mes funérailles. Étais-je en train de dormir ici quand il m'a arraché ces fatidiques cheveux, ou les a-t-il juste trouvés par terre ?

Mes doigts trouvent des trous dans le couvre-lit, une couverture qu'ils ont piquée à quelqu'un. Quand ai-je été contaminé ? Était-ce ici ? Ou ce jour-là, dans le désert ? Moi qui me croyais sain. Soudain l'odeur de ma sueur remplit la pièce d'une angoisse musquée. Sans mes putains de tendances maniaco-dépressives, je bougerais mon corps brisé pour aller tirer les rideaux et empêcher mon odeur de se répandre dans la nuit où celles-ci se propagent vite, alertant toutes les bêtes nocturnes qui se repaissent de la peur.

J'irai demander conseil aux frères. Jeph sera blâmé pour son acte et ils feront main basse sur ses finances. Un jour, il s'est vanté devant moi d'avoir accès à des comptes indépendants, que sa mère avait cachés à la communauté. Il y en avait pour des millions, à l'entendre. Je ne l'avais pas cru. Les frères le forceront à tout révéler. Naturellement, leur souci concernant la communauté se limitera à ma capacité à assumer mon travail et rien ne me ralentira vraiment, sauf peut-être le cancer. Quant à moi, ils me laisseront aller me faire soigner quand ça les arrangera. Pour le moment, je suis plus utile ici, avec toutes ces bombes à retardement en moi. Et ce naissant dysfonctionnement érectile mettra opportunément un terme aux quelques relations dans lesquelles je m'étais laissé embringer. Et si on faisait analyser tout le monde ? Cela changerait-il les esprits ? Tout le monde se jetterait sur la route pour aller réparer ses épaules et ses glandes. C'est pour ça, j'imagine, que ce n'est pas permis.

J'aurais vraiment aimé me sentir chez moi, ici.

Impossible de filer vers une clinique sans impliquer les frères et sans aucune ressource. Mes malheureuses économies sont affectées au bien de la communauté, qui ne comprend sans doute pas ma joue gauche. C'est eux qui décident qui a besoin de soins, et quand. Ils contrôlent la voiture.

Même si je dérobaï des vivres pour quelques jours, un tapis de couchage et m'éclipsais cette nuit, je ne pourrais probablement pas atteindre une ville. Sans allocation gouvernementale, il faudrait attendre longtemps pour obtenir des soins préventifs. Je ne verrais jamais l'intérieur d'une clinique. J'aurais beau intriguer, implorer, au moment où j'aurais les bons contacts, mes genoux, mes nerfs, mon thymus, tout serait dans le rouge. À ce moment-là, la communauté m'aurait envoyé là-bas, de toute façon, si la totalité du pronostic s'était confirmée. Je pourrais rester ici comme si je croyais que tout s'arrangerait. Ce lit de mort, c'est peut-être ce que j'aurai de mieux.

Le seul à qui je peux demander du fric en ce moment, c'est Jeph.

Le lendemain, c'est la guerre des nerfs. Nous travaillons à l'ombre, fabriquant une porte pour l'un des frères. On tresse ensemble des bâtons et des herbes séchées, qu'on cimente avec de la glaise. C'est notre seule tâche pour aujourd'hui, et puisqu'il ne rouspète pas, on devrait en avoir fini avant deux heures de l'après-midi. Comme je me penche pour ajouter de l'eau au mélange, je m'arc-boute sur mes genoux. Jeph me suggère d'y aller mollo.

Lentement je me remets debout, accentuant cette supériorité en centimètres que j'ai toujours sur lui – même si c'est devenu négligeable.

— Comment savais-tu que j'avais mal aux genoux ?

Il ricane, puis se lance dans l'une de ses enquêtes philosophiques.

— Ce que je ne comprends pas, c'est... On a tous choisi de vivre ici, non ?

— Oui. À part toi. Toi, tu es né ici.

— Non. Dès que j'ai eu l'âge de comprendre, j'ai eu la possibilité de partir. Mes parents avaient été très clairs à ce sujet.

La lèche, ça ne marche jamais très bien avec lui.

— Je rectifie : tu contrôles parfaitement ta destinée.

— Pas toi ?

Son étonnement semble authentique. Je dois jouer cartes sur table, ici.

— Si j'avais besoin de partir, je serais en fait limité par certains facteurs ; donc je peux dire non – non, je ne suis pas aussi libre que toi. Mais pour en revenir à ta question, oui ; théoriquement, nous avons tous choisi de vivre ici. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Quel *besoin* aurais-tu de partir ?

— Certaines circonstances...

— Je ne comprends pas. Il n'y a plus de problèmes individuels pour toi. À ton arrivée, tu as signé la convention, non ? Tu as une *foi fervente* dans la communauté. Tu l'as autorisée à s'occuper de tout, sachant que le temps guérit tout, n'est-ce pas ? Tu n'as pas signé ce genre de papier ?

J'ai l'impression qu'il me tord le bras dans le dos.

— Si...

— Tu es assez grand pour t'en tenir à ça, non ?

— Si...

Il semble profondément déçu par mon inconséquence.

— J'aimerais bien savoir pourquoi tout le monde ici ment tout le temps. C'est puéril. De toute façon, la vérité perce toujours. Mais c'est comme si c'était plus fort qu'eux. Toi, par exemple ! Toutes les fois où tu as ouvert la bouche aujourd'hui, c'était pour mentir...

Il attend une réponse, mais je suis d'accord, et je m'efforce de trouver un moyen d'en sortir.

— Il se peut que tout le monde ne parle pas avec toute l'exactitude que tu réclames. Puisque la vérité finit par apparaître, au bout du compte, est-ce si grave ?

— C'est tout ce que tu as à me servir : une excuse ? La vérité, c'est la vérité, point barre. Plus tôt elle éclate, mieux c'est. Tu es censé être un modèle pour moi...

Jusqu'à la fin de la matinée, il travaille avec son habituel enthousiasme sarcastique. Il trouve une truelle pour lisser la glaise, l'imprimant même légèrement dans la terre rouge de façon à créer un discret motif de demi-lunes décoratives, une douzaine de soleils couchants.

Je mens : je le remercie pour son aide. Je feins d'apprécier ses remarques, tout en sachant que c'est de sa part une façon subtile de m'humilier. Il me retourne ce mensonge :

— De rien...

Nous transportons la porte, toujours fraîche, et ployant sous le poids de la glaise, pour la déposer sur une pierre plate où elle mettra plusieurs heures à sécher. Je ne dis rien. Finalement, n'y tenant plus, il demande :

— Bon, tu vas en faire quoi, de ce rapport d'analyses ? Je t'ai déjà donné une ouverture et tu t'es empêtré... Tu réagis ou tu préfères laisser la nature faire son œuvre horrible ? Ce suspense est insoutenable.

Au départ, je n'aurais pas imaginé l'emmener avec moi. Il a le compte de sa mère et le papier monnaie, qu'on pourra toujours vendre à des collectionneurs si nécessaire. Mon unique

plan était d'espérer que les frères feraient preuve d'indulgence à mon égard. Lui, il en avait un autre qui était, pour reprendre son expression, aussi convaincant que le cancer. C'est lui qui a trouvé la meilleure heure de la nuit pour partir. Lui qui a eu l'idée de cette lettre, écrite de sa main, où il s'excuse par avance d'avoir désobéi, promet de revenir – me fournissant ainsi un alibi et préparant la possibilité du pardon. Les amish, a-t-il écrit, laissent leurs enfants aller dans le monde pendant un an ; lui, il se contenterait de quelques jours.

En échange de l'emmener en ville, de faire le guide, de lui apprendre à conduire en chemin (là-dessus, on verra), il ne parlera pas de la clinique ; donc, on pensera que j'ai juste joué les chaperons. On rechargera la voiture, on rapportera des médicaments, des vivres et des piles. Il leur dira que ça, ce fut grâce à moi. On sera blâmés, on sera pardonnés, et puis on sera adorés pour ce qu'on aura pu rapporter.

Au bout d'une heure, on est enfin sortis de la forêt et la nuit sans étoiles se déploie devant nous. Jeph colle sa figure au pare-brise, formant avec son haleine une buée intermittente, mais il n'y a rien à voir.

On passe devant une bande poussiéreuse de fermes situées en bordure de route, avec les mêmes cultures grêles, vagues, et nous voyons finalement une certaine activité. Il semble qu'une seule compagnie les possède toutes ; des sentinelles gardent les équipes et les camions-citernes ; les champs sont illuminés comme des terrains de sport, un soir de match. J'ai beau lui dire de s'abstenir, Jeph les dévisage. Ils nous rendent la pareille, leurs armes braquées sur nous.

Je n'aurais jamais pu passer par ici à pied. Lui, la balade l'amuse et il ne loupe rien. Je lui demande :

– Quand as-tu fait ça ?

– Le rapport d'analyses ? T'es pas mon tuteur ? Je veille sur toi pour que tu puisses veiller sur moi.

Soudain, ça ne l'intéresse plus, une discussion honnête. Il a fait cela pour dominer la situation, afin de se ménager une issue, et ça a marché.

Le voilà qui se retourne pour voir les fermes disparaître de notre vue. La présence d'armes véritables l'a dégrisé, semble-t-il.

— Mon père m'avait parlé de ces armes...

Et il se tait pendant quelques kilomètres, tout en regardant la route et en se donnant des airs de dur sans doute inspirés d'un vieux western.

— Pourquoi tu as fait ça ?

— Par curiosité.

— Tu voulais me tenir...

— C'est pas vrai.

Je laisse pisser. C'est vrai. Et il le sait.

— Je veux conduire.

— Au retour.

— T'es dégueulasse !

— Nous voulons être sûrs d'arriver à la ville, d'accéder à ce compte, et à la clinique. Et je ne suis pas dégueulasse, je suis en train de prendre un gros risque. Toi, tu n'es qu'un gamin. Je pourrais y laisser des plumes. Toi aussi, d'ailleurs...

Il se renverse contre la couverture d'un jaune défraîchi drapée sur son siège et demande :

— De toute façon, qu'est-ce qu'on peut me faire : me virer ? Et fais pas semblant de t'intéresser à moi : c'est à toi que tu penses. Si tu me laisses leur parler au retour, tout ira bien...

Il a sans doute raison. Il m'a sauvé la vie en commandant ce rapport et la sauve de nouveau en rendant possible ce voyage. Je me range sur le côté.

— Bon, prends le volant.

— Sérieux ?

Je contourne la voiture, ouvre sa portière et le pousse à ma place.

Nous passons à vive allure devant des ZUP abandonnées, virons sur les chapeaux de roues autour d'ornières, et décélérons à mort et brièvement à l'approche des croisements. Il me dit être « à fond dedans », concentré, et anticipe avec enthousiasme les obstacles, comme s'il était en train d'accumuler des points. Je pourrais avoir peur pour cette peau

qui est mienne et qu'il vient de sauver, s'il n'avait en quinze minutes dominé la situation. Pour lui, ce n'est qu'une question de gestes ; faire concorder la réalité avec toutes ses nuits passées en tête à tête avec ses jeux vidéo. Voilà qui me fait penser que je pourrais l'emmener dans un sexe-club pour voir jusqu'où il pourrait aller, après toutes ces années de pratique spirituelle.

Tandis qu'une lueur rouge pointe derrière l'horizon brumeux des gratte-ciel, il se redresse, me regarde.

— Et maintenant ? Dis-moi où je vais...

— Emmène ce vieux débris à la clinique...

Il rit, passe le bras derrière mon siège, comme si on taillait la route ensemble depuis des années. Ça ne fait pas naturel.

— On peut pas aller d'abord en ville ?

— Non. C'est trop tôt. Il n'y aura rien à voir avant quelques heures.

Autre mensonge : il est six heures du matin et les marchés commencent déjà à s'animer, avec leurs étalages extraordinaires, mais je souhaite aller dans une clinique avant qu'il ne perde la boule.

On suit les pancartes jusqu'à un complexe médical à la périphérie de la ville.

On arrive à franchir le contrôle sans que Jeph fasse le malin. Il est tout intimidé et docile, mais visiblement personne ne croit que des individus aussi pouilleux aient les moyens de s'offrir des soins. À l'accueil, une jeune employée blonde aux yeux de chatte scrute l'argent, vérifie et prend l'air étonné. Elle se lève de sa chaise, attache avec un trombone un avoir au rapport d'analyses et nous prie de la suivre dans la salle d'attente. Elle porte une jupe ridiculement courte qui embellit peut-être ce cadre en plein jour, mais en cette heure matinale, l'endroit a comme des allures de halle aux viandes. Jeph observe mes échanges avec elle en proie à un émoi de jeune puceau. Elle le prie de s'asseoir. Il s'assoit. Il regarde autour de lui, tâchant de dissimuler son anxiété à l'idée d'être abandonné dans cette pièce stérile – où il n'y a personne, hormis un vieillard rendu groggy par les médicaments qui est assis dans son coin, avec sa main mutilée.

Lorsqu'elle m'oriente vers la salle de soins, je m'en veux de le laisser seul.

— Tiens bon ! lui dis-je.

Il me regarde, et je peux presque voir une vague frayeur dans son sourire.

Je passe entre les mains d'une série de spécialistes qui m'assurent qu'on peut tout faire ici, pas la peine d'aller à l'hôpital. Ils m'arrangent très vite, bombardant mes entrailles, tordant mes os, m'appliquant des transdermiques. Le dernier fait le total de la facture, qu'il expédie à l'accueil. Il me remet un genre de kit contenant des médicaments (pour le thymus ; en fin de compte, un cancer des plus simples) ainsi qu'une double-page décrivant quelques exercices à faire éventuellement afin de hâter ma guérison. Il avoue :

— Après tout ce que vous venez de prendre, ce sont de simples outils supplémentaires à utiliser, si vous le souhaitez. Cela donne aux clients l'impression de participer...

Accoudé au guichet de la réception, Jeph est en train de bavarder d'un air lubrique avec l'assistante, qui semble déjà fatiguée de sa journée et facile à distraire. Me voyant arriver, elle rectifie la position et se repousse du guichet avec une souplesse pleine d'entrain.

— Alors, tout neuf ?

L'homme à la main mutilée argumente avec une femme en blouse blanche à l'air antipathique. La blonde nous fait des mines dégoûtées, montrant par là clairement qu'il n'a pas d'argent. J'adresse à Jeph un regard d'authentique gratitude.

— Tout neuf !

Je lui fais les gros yeux, dans l'espoir qu'il va payer pour le vieux. Il secoue fermement la tête.

— Formidable, dit la blonde, qui tapote le plateau avec le reçu. Et j'ai donné à votre fils un petit quelque chose pour accélérer sa puberté.

Jeph écarquille les yeux dans ma direction, faussement timide, tout en se massant peu subtilement l'aîne.

— C'est comme il veut...

Elle opine, songeuse.

— Ça n'est pas une période facile, pour les jeunes...

Et elle se rassoit sur sa chaise, réfléchissant à notre cas.

— Votre fils m'a fait le récit de vos aventures sur la route. À votre place, je ne m'inquiétera pas trop de l'opinion des autres. Pour moi, vous lui donnez à vivre des expériences enrichissantes. C'est le moment ou jamais de voir le monde. Le moment ou jamais.

En revenant à la voiture, Jeph reste silencieux et garde les yeux baissés sur le trottoir lézardé. Il sait qu'il a intérêt à me rendre les clés et à remonter côté passager.

— On va bien en ville, hein ?

— Comme promis.

La voiture démarre avec son clic habituel et passe silencieusement en première. On n'est pas encore sorti du parking que, déjà, il commence :

— T'as entendu ce qu'elle a dit ? Le moment ou jamais...

— On partira avant minuit, pour être de retour dans la matinée.

Il se met à réfléchir.

— Dorénavant, ça va être un autre genre de bobard, hein ? Ta santé. On vient de changer ta date de péremption, au cas où t'aurais pas compris. Les frères vont commencer à tomber comme des mouches dans quelques années et tu seras là pour prendre la relève. Dans dix ans, tu seras le chef – pourvu que tout le monde soit pas mort, bien sûr. Plutôt sympa de finir dans la peau d'un fermier, un collectiviste. Un isolationniste, je crois que ça s'appelle...

Une mère et sa fille apparaissent. Elles marchent au bord de la route en direction de la cité, traînant de petites valises à roulettes. De loin, ces silhouettes semblent si nettes qu'on dirait qu'elles marchent dans le couloir d'un grand hôtel, pas sur le bas-côté. Entendant les pneus, elles se retournent ensemble et regardent avec espoir dans notre direction. Jeph dit :

— Regarde ! Chacun la sienne...

La mère nous jette un coup d'œil à travers le pare-brise bleuté, jugeant le danger éventuel. Ce que je vois d'elle en passant m'a tout l'air appétissant. Cheveux courts idéalement décoiffés et cette bouche en cœur qui m'a toujours envoûté.

Soudain, je réalise que ce n'est pas forcément la mère. Elle s'est peut-être retrouvée coincée, comme moi.

Je poursuis mon chemin, la regardant dans le rétroviseur mettre la main pour empêcher son chemisier de découvrir son ventre.

Jeph dit :

— Ça va pas la tête ? Tu les prends pas ?

— On va en ville – mais ce sera une visite éclair. C'est assez dangereux là-bas sans qu'on embarque des passagers.

Une ambiance oppressante s'installe tandis que j'entreprends d'accélérer en direction de la ville. Déjà on peut voir une brume marron au-dessus de l'horizon des gratte-ciel. Comme on n'a pas pris d'eau, il faudra bientôt s'arrêter. Rien que l'idée d'entrer pour cela en contact avec des inconnus me fait peur. Il y a si longtemps...

Le paysage de part et d'autre de la route est celui d'une forêt tropicale, comparé à ce qu'on vient de traverser. On a planté ici des plantes feuillues résistant à la pollution pour filtrer l'air de la ville, et cet endroit est donc bien irrigué. Ça continue ainsi sur des kilomètres. Je regarde Jeph – ses mains sur le tableau de bord, sa tête qui en dodeline par avance.

— Et si, à minuit, j'ai pas envie de m'en aller ? dit-il.

— La question ne se pose pas. Si je t'entends encore dire ça, on rentre tout de suite.

Il se serre contre la couverture, s'y frottant la figure, sans quitter la route des yeux. D'une voix douce, grave, il dit :

— Je leur dirai que tu m'as forcé à t'accompagner à cette clinique pour pouvoir piquer le fric de mes parents.

J'enregistre.

Nonchalamment, il me regarde :

— C'est quand même un peu ce qui s'est passé, à bien y réfléchir. Pas la peine de décider maintenant. Ça me plaira peut-être pas, là-bas. Mais sinon... Ou j'aurai peut-être envie de me balader à la campagne pendant quelques semaines. On verra.

Le voici, mon avenir. Je n'ai pas le choix.

— Prends le volant, dis-je.

— Pour quoi faire ?

— J'ai trop chaud. Je dois retirer ce blouson.

Il réussit à piloter, tandis que je prends mon temps pour me déshabiller. Il est trop concentré pour me voir piquer une liasse de son papier monnaie sur la banquette. La journée sera longue. Heureusement qu'on vient de me retaper.

Je commence à me gratter la jambe, titillant du pied l'accélérateur. On fait des bonds sur la route. Cela le met mal à l'aise et c'est tant mieux.

— Qu'est-ce que tu fous ?

— On m'a prévenu que c'était un possible effet secondaire des topiques. Ça va s'arranger...

Je continue.

— Tu contrôles plus ton pied ?

— Non, c'est comme un tremblement. Tu ne veux pas mettre le tien par-dessus ?

— Je peux pas conduire de ce côté-là.

— Mais si ! Rapproche-toi.

Je ramène mon blouson autour de mes épaules, me serre contre ma portière.

On zigzague pas mal jusqu'à ce qu'il parvienne à redresser le tir. Je guette une bordure sablonneuse qui s'approche. J'attends qu'il ait bien mis son pied sur l'accélérateur avant de dire :

— Écoute, ce serait plus simple si tu conduisais...

Là, j'ouvre ma portière, me décontracte, me couvre la tête de mon blouson, et espère être capable de rouler.

Soudain, le bruit est assourdissant et j'ai dépassé la bande sablonneuse pour atterrir dans un buisson quelconque, avant même qu'il comprenne ce qui s'est passé. Il freine à mort et se range au bord de la route. Je m'écarte en vitesse de la chaussée pour me planquer sous les plantes et me rendre invisible. Il a stoppé la voiture, perdant du temps à essayer de comprendre comment on fait marche arrière. Je le vois se débattre avec les commandes.

Je roule sur moi-même pour m'enfoncer dans cette jungle factice. J'attends. Silence. Je m'examine. Pas une égratignure.

Je reste tapi, mais peux l'entendre marcher. Il m'appelle :

— Sors de là ! On rentrera, c'est juré !

La voix est lointaine, mais se rapproche lentement. Il déborde de promesses, à présent. Il sera sage, il regrette, on

pourrait s'allier et faire de grandes choses ensemble. Je retiens mon souffle. En fait, j'attends qu'il en vienne aux larmes. Ça n'arrive pas. Ça n'arrivera jamais et voilà pourquoi je suis ici, dans cette boue noire jusqu'aux chevilles, et lui seul sur cette route. Je me sens bien, en terrain familier : je me suis échappé. Au bout de quelques minutes, il cesse de m'appeler. Il n'est absolument pas désespéré. Pendant une minute ou deux, c'est le silence, et je l'entends s'éloigner.

Je ne bouge pas avant que le clic n'indique que la voiture s'est remise en marche et continue à rouler vers la ville.

## La recherche du profit

L'époque est à la violence. Conflits frontaliers, grippe, changement climatique, et toutes ces migrations qui en ont découlé – rien de tout cela n'a favorisé l'esprit de camaraderie. Amis se dénonçant réciproquement, familles larguant leurs malades. Maires de petites villes exécutés pour avoir assumé le pouvoir au mauvais moment, certains traînés et écartelés par des voitures. Il y a trois semaines que la trêve a été proclamée, mais comme cela n'a pas fait disparaître la faim, quiconque a un droit d'accès aux vivres (ou les moyens matériels de s'en procurer) reste vulnérable. En venant ici à pied, j'ai entendu parler d'une bande qui s'est rendue en voiture dans l'une des plus grandes colonies protégées et a aveuglé quinze soldats avec des produits chimiques, juste pour prendre leurs armes. Les vieilles haines ancestrales sont de retour.

L'appel à candidatures nous conseillait la discrétion, afin de ne pas nous exposer inutilement en venant à ce rendez-vous. Tous nos partenaires géopolitiques et une flopée de comités enthousiastes travaillent dur pour rendre viable le nouveau gouvernement. Donc, l'information est arrivée aux fonctionnaires des précédentes administrations qui n'ont pas participé à des émeutes entre États, ni été condamnés pour vols de marchandises, de devises ou toute chose d'une valeur supérieure à un demi-million de dollars. Parmi ces fiers privilégiés, quiconque a une proposition pour un projet finançable et est parvenu à se rendre ici sans se faire tuer aura une chance de se mettre dans de très beaux draps.

La proposition que j'ai soumise sur écran et qu'ils ont approuvée était succincte et émotionnellement holistique. J'ai même emprunté certains termes au vocabulaire de l'humanitaire et de la réconciliation en quoi cette nouvelle coalition, et moi-même, croyons.

Quand j'arrive à la base, la garde me tend un jeton d'alou avec un numéro gravé (2215) et une clé. « Pour vos objets précieux », dit-elle. Je n'ai même pas de veste, mais elle me met quand même la clé dans la main.

Une fois mon nom coché, saisi, une autre me dirige vers une pelouse entretenue avec un soin maniaque. Ce vert quasi fluorescent – une vitalité due à l'hybridation – a quelque chose d'absurde après ces kilomètres de plaines arides qu'il a fallu traverser pour arriver jusqu'ici. Le bosquet s'ouvre, entre deux collines aménagées par des paysagistes, sur une vallée où se niche un amphithéâtre en forme de conque sans doute construit pour l'occasion. C'est plein de gens comme moi, et ils sont tous là pour passer un entretien.

Je descends les marches qui mènent à la scène pour me trouver un coin à mi-hauteur où me caser en attendant qu'on appelle nos numéros. En dépit de tous ces drames que nous avons vécus, cette foule d'ex-fonctionnaires ressemble toujours à une foule d'ex-fonctionnaires – mal fringués, mal coiffés et cancanant entre eux d'un air abattu. C'est un soulagement d'être dans un endroit protégé par des hommes en armes et plus encore de savoir que, si jamais on parvient à montrer notre meilleur moi – le moi désintéressé, préoccupé par le bien commun – on devrait être capable de décrocher un emploi.

Alors que je me prépare à une longue attente, un sifflement strident monte, suivi par la voix cristalline d'une femme à travers un haut-parleur. « 2215, veuillez vous présenter. » Je sors mon numéro, y regarde à deux fois. C'est bien moi.

Les applaudissements, épars au début, s'amplifient, chacun se rendant compte que ça a commencé. Toute la foule s'y met tandis que je descends les marches, rendant ce moment encore plus irréel. Les hourras me portent quasiment jusqu'à la scène. À leur place, je me demande si je serais capable de réprimer ma jalousie au point d'applaudir un rival, mais dans son grand cœur collectif, la foule est juste heureuse. Le pays a retrouvé sa stabilité et les investisseurs étrangers sont derrière nous. Il y aura peut-être assez d'emplois pour tous. Sur le moment, je me sens coupable d'être le premier, mais le vacarme enflé pour atteindre un roulement de tambour assourdissant au moment

où j'arrive au centre acoustique de l'amphithéâtre et ma honte fait place à une joie qui me dit que mes malheurs ont été reconnus et que je mérite peut-être même d'être le premier. Sur chaque gradin, les gens se sont mis debout pour apercevoir ce citoyen chanceux. C'est un tonnerre d'approbation, même s'ils le détestent pour le moment. Peu importe : ces applaudissements ne sont pas pour moi, mais pour la nouvelle nation.

Au comble des applaudissements, une administratrice obèse et pleine d'entrain, en toge orange, traverse le devant de la scène en paraissant flotter au-dessus du sol pour m'accueillir. L'étoffe s'enroule et se soulève sous l'effet d'une brise tiède qui s'est engouffrée dans la conque. Elle fait mine d'ignorer les vivats, mais, quand elle me rejoint au bas de marches, elle est tout aussi radieuse que les autres. Ses cheveux sont d'un amusant bleu-vert et son visage – yeux affairés et lèvres réprimant un sourire – me dit qu'elle se sent, elle aussi, importante.

Une chaîne est suspendue à son cou, avec quelques clés et une montre qui s'entrechoquent quand elle bouge. Serrant sous son bras un classeur métallique fermé par un cadenas, elle me prend les mains et me broie chaleureusement le bout des doigts.

— Je suis Karuna. Bienvenue. Nous sommes heureux que vous ayez pu venir...

— Merci. C'est un honneur. Et un grand jour.

Elle ne renchérit pas, mais va droit au but :

— La clé ?

Je lui tends celle qu'on m'a remise, et qui lui sert à ouvrir mon dossier. Elle le survole, sous les applaudissements.

Soudain, elle redresse la tête.

— On peut commencer...

Elle me guide vers une petite porte sur le côté de la scène, et les applaudissements finissent par se décomposer pour se muer en un mugissement triomphal. Avec un coup d'œil à la foule, elle dit :

— Pas désagréable, d'être appelé le premier, non ?

Je regarde cette marée de gens qui nous regardent.

— Tous ceux qui sont ici ont de la chance.

Elle incline la tête, saluant d'un léger sourire narquois cette réponse diplomatique, et me prend délicatement le poignet.

— Détendez-vous, me dit-elle en me faisant entrer dans un ascenseur avant d'appuyer sur la touche - 5. Restez vous-même.

À en croire les indications, on descend. Mais c'est comme si on ne bougeait pas. Je la vois hausser les épaules, les tirer en arrière et les abaisser, comme si elle s'étirait ou se préparait à un match de boxe.

— Le comité a approuvé la teneur générale de votre proposition. Elle est analogue à quelques autres options que nous avons considérées, mais votre passé — enfin, c'est justement la perspective qu'ils recherchent.

— Je n'ai pas donné de précisions, parce que...

Elle me lance un coup d'œil éloquent.

— Ce que vous avez envoyé est à trois cents pour cent parfait, pour le moment. Croyez-moi, quand il sera temps de mettre en application votre programme, vous aurez tout le loisir de peaufiner...

— Bon...

Mes années de minus sans ambition m'ont tout juste permis de conserver un casier judiciaire dans les limites de l'acceptable si je veux trouver ma place dans ce nouveau régime. Si on m'interroge, je dirai que je n'ai jamais souhaité être un délinquant. Ce fut un choix apocalyptique. Je n'entends pas par là : un choix aux conséquences apocalyptiques — je ne me suis pas amélioré à ce point-là — mais un choix adapté à l'apocalypse, et aujourd'hui je suis mûr pour un travail productif et bénéfique à la communauté.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur un espace immense, frais et mal ventilé, composé des rayonnages remplis de boîtes de rangement soigneusement étiquetées, le genre dont on se servait pour classer des documents.

— Je crois que vous êtes par là, dit-elle en s'éloignant dans une travée.

Je me laisse guider et décide de ne pas l'interrompre.

— Plus personne n'en fait, de ces boîtes. Quelqu'un qui balaie pour l'un des nouveaux comités a mis la main sur un

entrepôt qui en était plein et nous les a vendues pour rien. C'est l'idéal pour nous. Pas de gaspillage...

Elle considère les numéros inscrits sur les cartons tout en marchant avec moi dans une travée centrale. Une fois de plus, elle jette un coup d'œil à ma clé et dit :

— Attendez-moi ici, je vais trouver la vôtre...

Tout en suivant les étiquettes le long d'une allée, elle continue à parler :

— Vous avez été sélectionné en raison de votre travail dans l'ancienne administration. Vous avez travaillé dur, sans vous compromettre. Hormis pendant quelques années manquantes – que, à mon humble avis, on retrouverait chez chacun d'entre nous, à part peut-être les plus suspects. Je suis certaine que vos activités en ce temps-là vous vaudraient le qualificatif de « débrouillard ». Je me trompe ?

Elle n'attend pas de réponse. Se dressant sur la pointe des pieds, elle réussit à déloger un carton du bout des doigts. Elle l'attrape et me l'apporte, sur le plat de sa paume.

— Voilà ! Il n'y en a qu'un seul. Désolée. On regardera dedans plus tard.

Je le prends et la suit à travers une autre aile.

Elle poursuit :

— Ah, ces années manquantes ! Nous sommes tous deux en vie, et apparemment du bon côté et c'est tout ce qui compte, non ?

— J'ai fait ce qu'il fallait, à l'époque, mais j'étais plus jeune.

Moins j'en dirai sur le temps où je dépouillais des morts de leurs bijoux dans des hôpitaux, où je vendais de faux bons alimentaires, et j'en passe, mieux ça vaudra.

On finit par arriver dans une petite salle de réunion vitrée au bout de l'entrepôt. L'atmosphère est contrôlée, parfumée artificiellement avec des odeurs de viennoiserie. Je me demande s'ils se sont renseignés sur mon compte et ont choisi ce parfum spécialement pour moi. Le plafond est une voûte à structure métallique, semble-t-il conçue pour amortir les sons.

— Ici, nous sommes en sûreté, dit-elle en refermant la porte.

On s'installe face à face, sur des chaises en acajou de récupération et je pose le carton sur la table trop basse qui se

trouve entre nous. Je ne m'attendais pas à voir des marchandises recyclées ici, mais ça s'explique sans doute par des restrictions budgétaires.

— L'endroit me semble adéquat pour parler de ma proposition...

De part et d'autre du carton, elle tend les mains pour prendre les miennes. Ses mains sont raides et arthritiques, un tatouage flou dépasse de sa manche. Je me demande ce qu'elle a fabriqué pendant ses « années manquantes ». En relevant la tête, je m'aperçois qu'elle me scrute. Pas très chaleureusement. L'espace d'un instant, elle reste tranquille, comme si elle guettait un tic nerveux ou attendait que je trahisse un secret que je n'ai pas. Faute d'avoir trouvé ce qu'elle cherchait, elle me lâche et se renverse en arrière. Elle regarde brièvement le plafond voûté au-dessus de nos têtes et reporte son attention sur moi.

— Je me rappelle votre proposition. Vous êtes arrivé à comprendre l'esprit de la coalition et à la formuler par écrit. Vous avez l'esprit d'équipe. De l'audace. Tout à fait ce qu'il nous faut.

— Merci. Oui...

— Oui, répète-t-elle, pour me taquiner gentiment. Et maintenant, ouvrez ce fichu carton. Je déteste ce suspense.

On se penche tous deux en avant au moment où je soulève le couvercle.

Ce sont mes vieux brodequins et un jean que j'avais pris dans le vestiaire d'un lycée. Il y a une chemise habillée qui ne m'appartenait pas non plus (source : une tranquille rue de banlieue à la fin d'une journée, une fenêtre ouverte). Mon exemplaire écorné de *Ragtime* et un livre de psycho que je n'ai jamais eu l'intention de lire. Et puis, un lecteur multimédia de poche et, tout en dessous, comme pour prouver ma qualité de bon citoyen : sept cents dollars en papier monnaie. Des choses laissées derrière moi, lors de mes quelques fuites précipitées.

Elle se recule sur son siège, me regarde. J'en fais autant, soutenant son regard comme tout bon candidat. Une fois de plus, elle regarde au plafond, qui doit dissimuler une caméra.

— C'est bien à vous, n'est-ce pas ?

— Oui.

Je me tiens immobile, sans trop savoir ce qu'on attend de moi. Ce qui me plairait, ce serait de passer une heure tout seul dans cet entrepôt, avec tous ces cartons nettement plus précieux que le mien. Plus quelques valises pour pouvoir emporter un butin convenable, un gardien corrompible et je serais paré.

— Alors, qu'y a-t-il ? Touchez-les. Il y a sept mois que je mets en contact des gens avec leurs affaires et je n'ai jamais vu quelqu'un ne pas plonger dedans. Tout a été stérilisé. Allez-y !

C'était un test, et je viens de le foirer. Comme il est trop tard pour faire quelque chose de brusque, je m'avance lentement pour prendre les bottes, faisant comme si j'étais stupéfait par la générosité de la coalition.

— Je n'avais pas compris qu'on les avait conservées pour moi. C'est merveilleux !

Elle semble soulagée de me voir étreindre mon jean, palper les surpiquûres, admirant des détails que je n'avais jamais admirés, avant. Aujourd'hui, je revendrais ça pour une fortune sur l'un des quais de la ville, et, avec la chemise, je pourrais bouffer pendant un mois.

— Ne nous remerciez pas. Nous avons des équipes, comme vous ne l'ignorez pas, qui se déplacent sur les sites des catastrophes. Parfois, elles parviennent à récupérer des objets potentiellement importants pour aider des personnes à se reconstruire, ainsi que nous devons tous le faire...

— Vous devez faire beaucoup d'heureux...

— Honnêtement ?

Elle a un ricanement méprisant, comme si elle parlait de simples mortels.

— Certains ne sont pas assez forts. J'en ai vu fondre en larmes devant un dé à coudre...

— Moments sans doute difficiles, dis-je, avec un rien de tartufferie.

Elle ne dit rien, mais masse ses phalanges enflammées pendant une minute. Puis, d'une voix plus basse :

— Vous avez été de ce côté de la barrière, n'est-ce pas ? Quand on espère faire ce qu'il faut avec les gens, au moment même où votre propre vie est en train de se désagréger.

— C'est que...

— Donc, vous connaissez le principe : rester professionnel. De toute façon, la vie n'est qu'un naufrage.

Son regard est fixé sur la boîte.

Je ne peux ni confirmer (et mettre en doute l'optimisme de mon employeur potentiel) ni infirmer (et déprimer mon examinatrice). Voyant mon hésitation polie, elle compatit :

— Vous et moi sommes de chaque côté d'une barrière que nous feignons de croire très haute. Mais en fait, nous savons bien qu'elle ne l'est pas tant que ça...

Elle respire et détourne les yeux, attendant que le nuage passe.

— Allons. Regardez si le reste est encore à votre taille. Ça ne m'embête pas...

J'examine d'abord la chemise, expliquant que j'ai dû perdre du poids – et, si elle regarde de près, de la longueur de bras.

— Mettez-les ! Je suis sûre que ça vous va...

Je retrousse les manches. Au moment où je me déchausse, je vois qu'elle a remarqué le trou à ma chaussette. Je laisse tomber mon pantalon en synthétique et elle semble s'éloigner mentalement de moi. Je me sentirais plus à l'aise si elle, ou la personne qui m'observe, se contentait d'examiner mon corps et non mes actes. Je me suis appliqué à manger aussi souvent que possible pour garder la forme. Toutes les fois où j'avais la perspective d'une longue nuit dans un environnement protégé, j'ai fait mes exercices. J'ai des cicatrices à la hanche, au cou, et sur les mollets, mais l'air encore assez pugnace pour décourager la plupart des agresseurs éventuels. Mon corps est symétrique, assez costaud, et, comme Karuna l'a souligné, encore présent.

Au moment où j'enfile le jean, son regard s'attendrit comme si elle approuvait mes actes.

Soudain, elle désigne la porte.

— Toutes ces boîtes, là-bas... On ignore qui est vivant ou pas. On ne savait pas qui réussirait à se présenter aujourd'hui...

Là, je vois ses yeux se remplir de larmes. Je fais vivement écho :

— Moi, je suis content d'avoir pu le faire.

Je suis sur le point d'enchaîner sur ma proposition, l'attrait de l'amphithéâtre, s'il risque de pleuvoir, n'importe quoi, quand elle éclate :

— Vous savez que j'ai perdu mes enfants à la première Barricade ? Sept et neuf ans.

Le moment où je pouvais dévier poliment est officiellement passé. Ayant revêtu mes anciens vêtements volés, je me rassois pour adopter la posture de l'écoute. Penché sur mes genoux, les coudes dans le creux des mains. Tandis qu'elle raconte ce qu'elle a besoin de raconter, je lui ouvre mes yeux et mes oreilles, en théorie du moins.

— Ils étaient devenus – nous étions devenus tous les quatre, en fait – asthmatiques. Comme tout le monde.

J'opine.

— L'air n'était pas filtré là où nous vivions et... Je n'aurais pas dû...

— Karuna – toujours user du prénom – je suis un être humain. Dites-moi...

Tout préoccupé que je suis par mon sort, je sais que pour mon développement spirituel, et pour le bien de la nouvelle coalition, je dois soutenir cette concitoyenne éprouvée et me monter compatissant.

— Allez, parlez...

Elle semble rassurée, et poursuit :

— C'était au cours de la première vague de décès, quand ils avaient encore la décence de compter les victimes. Lorsque la Barricade a été dressée, il n'y a plus eu de médicaments. Mais c'était provisoire, le Sénat allait régler le problème... Des mois, que ça a duré... On a épuisé notre stock, et puis il a fallu suivre les conseils du ministère de la Santé – ne pas « s'affoler » en attendant que ça s'arrange. Par une journée particulièrement poussiéreuse, mon petit garçon est mort. Ma petite fille, la fois suivante...

Les yeux secs, elle ajoute :

— J'ai cru toucher le fond à ce moment-là, mais ce n'était que l'entrée du tunnel. Certains jours, c'est noir, noir, noir. Pendant quelque temps, j'ai été dans l'illégalité, prenant

n'importe quoi, vendant n'importe quoi à n'importe qui. *N'importe quoi*. Ça m'était bien égal...

Un silence – que je suis sans doute censé meubler.

— Mon ami et moi, on s'est séparés. On a gardé le contact, mais après la mort des enfants, il ne restait plus grand-chose...

Je ne sais toujours pas quoi dire, car, bizarrement, je n'ai pas l'impression que ce récit lui soit douloureux. Lui a-t-on conseillé de délivrer ce discours à chacun d'entre nous dans un but thérapeutique, pour nous encourager à exorciser nos traumatismes ? Je campe sur ma position, le regard tendre et le visage respectueux, poli et délibérément muet. Soit c'est un test, soit elle disjoncte. J'opine avec compassion jusqu'au moment où elle se tait et l'on n'entend plus alors que l'alimentation en air parfaitement tempéré. Une fois de plus, elle m'adresse un regard éloquent et je tâche de lui rendre la pareille, de lui communiquer ma compassion, ma propre expérience du deuil, ainsi qu'un faible pourcentage de mon désir de reprendre le fil ténu de cet entretien. Soudain, elle frappe dans ses mains et se remet debout.

— Prenez vos affaires et suivez-moi...

Je me lève pour réintégrer mes vêtements plus adaptés à la situation, mais elle m'arrête.

— C'est à vous. Gardez-les.

On dirait un ordre.

— Merci.

Je résiste au besoin de lever les yeux au plafond.

— Qui faut-il remercier, à part vous ?

— Écoutez, me dit-elle, ça irait mieux, pour vous et moi, si vous n'étiez pas aussi acharné à faire bonne impression.

Karuna me ramène à la surface dans un ascenseur qui nous dépose dans une petite maison rouge de garde. Nous sommes à l'extérieur, derrière l'amphithéâtre, loin des foules et, espérons-le, des caméras. La présence de quelques gardes au loin signifie qu'on a toute cette étendue vert fluo pour nous tout seuls jusqu'à la clôture.

Elle m'a amené ici pour provoquer mes confidences. Des mois que je ne m'étais senti aussi en sécurité en plein air. Ma

chemise sent bon. Comme si on l'avait lavée dans une rivière et mise à sécher sur une corde à linge, au soleil.

— Cette odeur... je n'ai jamais réussi à obtenir la même. Comment stérilisent-ils ?

Elle hausse les épaules.

— Aucune idée. Je ne m'occupe pas de cela. Ce que je voudrais bien savoir, c'est : qu'est-ce que vous avez aimé le plus, durant ces années perdues ?

— J'ai vu du pays, rencontré plein de gens.

— Donc, vous aimez les voyages et le contact humain. Humm...

Elle présente ses paumes au ciel et hausse les sourcils, me défiant de faire mieux. Elle le veut. Nous sommes dehors, au soleil, sur cette pelouse superbe. Je joue le tout pour le tout :

— Je vais vous dire la vérité : de temps en temps, j'aimais bien voler. L'idée de m'en tirer...

Elle saisit sa toge et la tire vers l'avant, moulant ses hanches. Je fais aussitôt marche arrière.

— Je n'en ai pas fait une carrière ! Je travaillais en même temps, et je ne vivais pas dans le luxe. Quand l'occasion se présentait, j'ai aidé ceux qui avaient moins de chance que moi.

— Du calme ! Nous n'avons pas trouvé de casier judiciaire chargé...

À l'entendre, ça sonnerait presque comme une critique. Je suis vexé.

— Je n'ai pas fait de déclaration à chaque fois...

Elle me décerne un sourire admiratif, et je note comme un changement favorable. Elle a trouvé ce qu'elle recherchait.

— Tout ça, ça faisait partie de l'évaluation ?

Elle enfonce distraitement son pouce dans son ventre, visiblement ennuyée par mon inaptitude à prendre du recul, et me dit seulement : « Oui et non. »

Je reste coi, espérant une suite qui ne vient pas.

— Comprenez bien : vous êtes parfaitement, je répète *parfaitement*, en terrain ami, ici, dit-elle en m'attrapant par le bras pour traverser la pelouse et revenir à la maison du garde.

Cette fois, on redescend par l'escalier. Karuna applique sa paume sur une plaque dans le mur de béton, attend un clic, et nous pénétrons de nouveau dans le gigantesque entrepôt. Elle me presse d'avancer et tend le bras contre ma poitrine pour que je reste près du mur quand nous contournons les faisceaux orange du système de sécurité.

— On a le droit d'être là ?

— C'est inhabituel, disons, mais votre franchise m'a donné une idée. Nous sommes censés agir selon un nouveau modèle théorique, à ce qu'on prétend, et je dois être à la hauteur des circonstances...

Me gardant dans son sillage, elle m'entraîne à travers ces travées pleines de cartons. Arrivée à un angle, au bout d'une rangée de rayonnages vides, elle me désigne un carton isolé tout en haut que je récupère. Il est plus lourd que le mien, et marqué **SANS PROPRIÉTAIRE**.

Avec un petit sourire hardi, elle attend que je l'ouvre.

— Mais ce n'est pas à moi !

— Je vous y autorise...

À l'intérieur, c'est un trésor – montres de luxe, boucles d'oreilles, chaînes et bagues en or – une fortune perdue ou oubliée, sans foyer. Ceux qui font encore le trafic de ces choses s'en pâmeraient.

— Videz-le ! me dit-elle. Allez-y, il n'y a pas de caméra par ici. C'est pour ça qu'on est là.

Ayant quêté dans son regard une confirmation supplémentaire, je me livre à la joie de tout renverser par terre. Tout de suite, la montre sertie de diamants accroche mon regard et, cette fois, je me jette d'instinct dessus.

— Bien, dit-elle. Vous avez trouvé un truc à vous ?

— Ce n'était pas à moi, au départ, dis-je, et je me tais, essayant de trouver comment décrire ce vol-là.

Elle lève la main en l'air.

— Non ! Ça vous appartient tout autant que ça appartenait à ce carton.

Elle met les doigts à son menton et tire sur sa peau.

— J'ai un aveu à vous faire : je vous l'ai volée. C'était dans votre boîte. Je suis désolée, ne m'en veuillez pas. J'ai volé tout le

monde dans les trois premières rangées. Mon compagnon... on est toujours en contact et il n'est pas du bon côté de la barrière, ça ne va pas très fort pour lui. Il a besoin que je l'aide, de temps en temps...

— Quoi ?

Elle détourne les yeux, honteuse.

— Parmi toutes les choses qu'on laisse derrière soi, dans la vie, qui s'attendrait à voir resurgir une montre pareille ? Tout était condamné, ou mis en quarantaine. Et comment saurais-je combien parmi ces bons citoyens sont encore en vie pour réclamer leurs affaires ? Personne ne connaît l'existence de cette boîte, à part nous.

Je suis aussi fauché que d'habitude. En venant ici, j'avais décidé que j'étais trop vieux pour voler. C'était ma seule chance de revenir dans le bon camp. Et me voici devant mon examinatrice, à contempler une pile de ce qui serait, selon elle, mes introuvables biens. Je suis paumé.

— Vous avez fait preuve de franchise, dit-elle. J'apprécie.

Elle me prend dans ses bras. Sa toge s'ouvre avec un mouvement flottant et elle m'étreint chaleureusement ; je sens son haleine pâteuse et tiède contre ma joue.

— Nous sommes pareils.

J'inspire, comme gagné par l'émotion, et flaire une odeur médicinale. Pas désagréable, un antiseptique. Cette pauvre femme a été contrainte par la maladie à jouer ce rôle auquel elle n'était pas préparée. J'ai pitié d'elle, pitié de tout le monde pendant quelques instants, et je tâche de paraître convenablement éperdu.

Sa respiration devient hachée parce qu'elle est au bord des larmes.

— C'est trop. Je n'aurais pas dû vous montrer... Vous n'avez pas besoin de cela.

Elle me serre très fort.

— La vie a été si sacrément injuste pendant si longtemps que je ne sais même plus très bien ce qui est juste...

Que faire ? Voir des larmes lui ferait-il plaisir ? J'exagère un tressaillement pour montrer que je suis sur la même longueur d'onde. La réaction semble positive. Elle se recule, écarquillant

les yeux en sorte que les cils humides se décollent, et se concentre sur moi, le candidat qu'elle cherchait depuis le début. Elle tend les mains vers les miennes et enveloppe mes doigts autour de la montre.

— Prenez...

— Je ne m'attendais pas à une chose pareille aujourd'hui, et si votre compagnon a besoin de...

— Elle est à vous !

Là, me poussant légèrement du coude, elle désigne le tas.

— Prenez-en deux, si vous voulez. Je ne dirai rien.

— La montre suffit amplement. Si j'ai le poste, je n'aurai plus besoin de trafiquer...

Je lui adresse un regard plein d'espoir, pour indiquer que j'aimerais bien en revenir à l'entretien.

Sa chaleur humaine s'évapore.

— Vous n'êtes pas en train de me juger, n'est-ce pas ?

— Non.

Des larmes toujours sur les joues, elle enchaîne sur une fureur contenue.

— Si vous comptez vous servir de cela plus tard contre moi, c'est que vous n'êtes pas fait pour ce boulot, je peux vous le certifier d'ores et déjà...

— Je ne fais que m'occuper de mes affaires. Je n'ai besoin de rien, sinon de ce boulot.

— menteur ! Nous savons que vous êtes un menteur. Voilà pourquoi vous êtes ici. Vous avez des dettes. Nous en avons tous. Prenez ça !

Elle shoote dans un collier de turquoise par terre. Son visage est dévasté, comme si c'était elle qui était à l'extérieur de ce mur très haut.

C'en est trop. Je dis ce qui doit être ma première réponse honnête depuis le début :

— Excusez-moi. J'en ai besoin, c'est vrai. J'en ai envie. Mais je ne veux pas compromettre mes chances. Je ne sais pas quoi dire.

Un sifflement grave remplit l'air pendant cinq secondes. Karuna lève les yeux au plafond et soupire telle une institutrice

dégoûtée. Elle m'oriente, le désignant du doigt, vers le tas d'objets et la boîte.

— J'ai mal quand je me penche. Ça ne vous ennuie pas ?

J'empoche la montre et remets tout le reste dans la boîte. Tandis que je suis à ses pieds, en train de ramasser des centaines de milliers de dollars, elle me dit :

— Et maintenant, le bilan...

Si mon sens de l'orientation est bon, nous sommes près de la porte que j'avais empruntée en venant de l'amphithéâtre – mauvais signe. Mes examinateurs sont un homme mince et une femme qui l'est tout autant, assis sur des chaises métalliques assorties, les mains sur les genoux. Le genre militaire de la vieille école à qui on ne la fait pas, ils ne se lèvent pas quand j'entre. Karuna nous présente. Francis et Jeannie. Ils piquent très légèrement du nez en avant, en guise d'introduction. Karuna me fait me tenir près de la porte, et va s'asseoir avec eux, face à moi. C'est une équipe.

Ils me surveillent, examinent mon visage, ma posture. Ils se taisent. Qu'est-ce que ça aurait été, si j'avais pris ne fût-ce qu'une poignée de ce qu'elle m'offrait... Finalement, Francis ouvre sa mâchoire géométrique et dit :

— Nous sommes impressionnés.

— Tant mieux. Si vous voulez discuter de ma proposition...

— Vous avez invariablement, quand c'était possible, vécu de votre travail, aussi bien dans des communautés rurales qu'urbaines. En plusieurs occasions, vous vous êtes adapté à ce qu'on pourrait appeler des changements catastrophiques dans votre monde immédiat. À ces moments-là, vous avez en général préservé votre optimisme et votre santé. Vous avez réussi à survivre sans voler de façon excessive. Vous vous êtes montré honnête, bon et patient, toutes qualités en harmonie avec les efforts de cette coalition à « penser global ».

Avec une lueur d'admiration, il ajoute : « Il y a de l'homme d'affaires en vous », et cela sonne comme un compliment.

— Merci.

— Et votre entretien d'aujourd'hui a amplement confirmé ce que vos fiches indiquaient. À différents moments, vous avez été

suivi de près et vos réponses limbiques se sont trouvées en adéquation avec vos réponses orales.

Depuis combien de temps m'observent-ils ? Y a-t-il eu un moment où ils s'en abstenaient ?

— Quand ce n'était pas le cas, elles étaient réfléchies et appropriées. Vos alliances motivation-action sont directes. Vous avez du mal à mentir véritablement et nous ne pensons pas que vous profiterez des ressources appartenant à la coalition ou aux autres citoyens. Vous pouvez garder la montre, même s'il a été noté qu'elle n'était pas *stricto sensu* à vous.

Jeannie se lève. Son regard se durcit et semble me transpercer quand elle prend la parole.

— La question de l'honnêteté est cruciale. Nous sommes à un carrefour et il faut rassurer nos partenaires sur notre intention de mener les affaires dans la transparence.

Voilà deux fois que ça revient et je ne peux m'empêcher de relever :

— Je croyais que la notion d'« affaires » n'était plus d'actualité sur le plan politique ?

Elle lance à Francis un regard oblique, genre : « Qu'est-ce que je t'avais dit ? »

Karuna saisit la balle au bond.

— Il n'est peut-être pas au courant. Ce ne sont que des mots. Vous pouvez continuer. Il comprend le fond...

Pas entièrement convaincue, Jeannie reprend.

— Bon. Avez-vous l'intention d'être coopératif et compatissant ?

À l'entendre, ça paraît plutôt barbant, mais je réponds :

— Oui.

— Pensez-vous pouvoir vous conduire honorablement en toutes circonstances ?

J'opine solennellement, sans réfléchir à ce qu'elle pourrait signifier par là. Je suis fier de n'avoir pas plongé une seconde fois dans la boîte à surprises.

— Et avec le bien social pour objectif, êtes-vous préparé à amener tous les citoyens à adopter une conduite semblable ?

De nouveau, j'acquiesce. Karuna me regarde de façon biaisée. Une fois encore, je mets en balance mes sentiments, pour ne pas trahir de conflit.

Le visage de Jeannie s'illumine, elle a un sourire en coin et dit : « Moi, j'ai fini », avant de passer la parole à Francis.

— Question finale, donc : auriez-vous quelque chose à nous dire à propos d'aujourd'hui ?

— Non.

— Et l'entretien ?

Je fais non de la tête, tâchant de garder intérieurement mon sang-froid.

Il insiste.

— Rien qui, relativement à votre examinatrice, pourrait concerner les paramètres que nous venons de vous exposer ?

Karuna se mordille la lèvre supérieure, s'efforçant vainement de paraître naturelle. Un mot de moi, et elle perd sa situation. Elle est toute pâle. Je pourrais opter pour la compassion, ou pour la rigueur morale, mais en tout cas, je ne peux pas y réfléchir trop longtemps. Je suis un instinctif.

— Non.

La compassion l'emporte.

Tous trois me regardent, puis se regardent mutuellement, avant d'esquisser le même sourire chaleureux.

Francis tient ses mains sur ses genoux, paumes apparentes, et dit très vite :

— Pardon, pardon, pardon ! Il faut bien contrôler les candidats. Pardon si cela vous a causé un stress excessif. Et je sais que ce fut le cas...

Il désigne le mur derrière moi. Un écran montre une image abstraite, bleue et rose, de mon corps – c'est plus vif autour du jean, de la chemise et des bottes. Ces couleurs palpitent, des ondes rougeâtres rayonnent depuis mon centre. Je cherche à voir ma respiration, mais ça n'est pas là. Mon trouble actuel, lui, apparaît sous la forme d'une bulle grise à l'intérieur du pâle contour de ma tête. Le fait de réaliser que des détecteurs dissimulés dans les vêtements exposent les rouages de mon esprit sur le mur vient former une tache jaune tout aussi distincte. Cette ondulation rougeâtre sur les bords, ce doit être

la paranoïa. Dès que j'en prends conscience, la vibration s'intensifie et le rouge devient plus foncé. Je tente d'imaginer un champ de tournesols en fleur pour calmer la palette, mais ne peux m'empêcher de me demander de quelle autre substance ils ont pu imprégner mes vêtements et la grosse tache devient plus frénétique. Impossible de me cacher. Ils savent tout.

Karuna me donne un amical coup de coude.

— Je savais que vous n'alliez pas me dénoncer.

Au début, je suis soulagé d'avoir réussi. Je regarde de nouveau la carte de mon corps, et vois, dans un dégradé de bleus tendres, la forme de mes émotions, calmées par mes pensées. Puis, j'éprouve une fureur passagère à l'idée de ce viol. Je ne veux pas qu'on voie cela projeté sur le mur. Mais il y a peut-être moyen de conserver les teintes pastel. Karuna vient me donner un autre coup de coude. L'homme m'adresse un clin d'œil. À présent, ce sont mes collègues. Je fais partie d'un tout. Le bleu se répand à travers tout mon organisme.

Je ris, comme si j'étais dans la combine, moi aussi.

— C'est agréable à voir, ce bleu.

Le simple fait de le dire rend mon corps encore plus bleu.

Ils semblent tous amusés. J'ai l'impression d'avoir quatre ans.

Je m'adresse à Jeannie :

— Ce n'est pas que je sois pressé, mais je m'étais tellement préparé qu'il faut que je vous demande : à votre avis, quand pourra-t-on se mettre autour d'une table pour discuter de ma proposition ?

— Oh là là, mon grand, dit-elle avec un ricanement, t'as toujours pas compris où tu es tombé ?

## Le meilleur des remèdes

Je les laisse tanner l'infirmière à la cafétéria. Tout ce que je veux, c'est pouvoir admirer ce volcan seul, sans les avoir sur le dos.

Mon créneau, c'est la bande de ceux qui en sont à leur dernier tour de piste, ceux qui ont au moins deux cancers graves ou une affection primaire, mais qui sont encore assez sportifs pour se taper encore un peu d'aventure. Ça me plaît de travailler dans ce secteur, bien plus que d'être un escroc salarié pour l'État. Trop d'individus douteux. Ces gens-là sont sympa – et prêts à tout. Comme c'est en général pour eux les derniers stades de la maladie avant que ça ne commence sérieusement à se gêter, ils sont sous soins palliatifs et ne s'en font donc plus tellement. Pas de combinaison protectrice pour aller au soleil ; ils boivent l'eau directement au robinet.

Ma plus grosse dépense – et la plus justifiée –, c'est l'infirmière qui veille à ce qu'ils soient bien médicamentés, hydratés et bourrés de stéroïdes afin de pouvoir conserver la position verticale, monter des marches, braver les rapides. Grâce à elle, ils peuvent se balader librement, avides de tout, tels des clients de dernière minute tentant de rapporter à la maison tout le magasin. Chacun est une petite étoile qui se consume avec ardeur. Il y a un côté zen dans toute cette affaire, si on est branchés par ça...

Ce que j'aimerais bien comprendre, c'est pourquoi ce groupe en particulier me donne du fil à retordre. Ayant moi aussi mes petits cancers, un traitement à suivre, je comprends assez bien ce qu'ils subissent. C'est ce qui fait de moi un bon guide. Pourtant, plus les jours passent, plus ce groupe cherche à me contrecarrer. Pas plus tard que tout à l'heure, quand on est arrivés ici, le Moulin à Paroles Célibataire, dont les manières insinuantes ont jusqu'à présent été appréciées, m'attrape par le coude – avec tant de délicatesse, comme si c'était moi, le

faible – pour demander si le groupe ne devrait pas sécher la descente en rappel sur la falaise, après le déjeuner. *C'est dans le programme auquel vous avez souscrit. Oui, vous êtes en état de le faire.*

Au moins, la vallée ici a cet aspect tropical qu'ils aiment. Après les inondations, le gouvernement en a trop fait en essayant de donner à cet endroit un air tempéré, en dépit du nouveau climat. On a réintroduit tous les chênes indigènes, mais le vent chaud qui souffle de l'océan les a repoussés n'importe comment contre le volcan ; on dirait qu'ils l'implorant. Finalement, l'équipe de paysagistes a renoncé et s'est mise à planter des palmiers. En dépit de toute cette planification, ils ont oublié d'ajouter une structure à l'échelle humaine pour donner une idée des dimensions de ce volcan. Histoire qu'on s'extasie un peu plus.

Trois fois par an, je me tiens sur cette promenade et désigne ce volcan emblématique, les vagues violentes qui se brisent contre sa base.

– Ceci, dis-je à mes ouailles faussement intéressées, ça s'appelle une marge de plaque destructive.

– À quand remonte la dernière éruption ? demandent-ils.

– C'était il y a trente-deux ans. (Je leur offre mon sourire blagueur.) Vous ne risquez rien.

C'est là que chacun regrette en silence de ne pas s'être offert le voyage d'une journée en option pour en voir un en activité au Japon. On a beau dire, tout le monde désire voir une explosion, surtout quand on va mourir. Cette mauviette-ci expulse toute sa pression à travers de délicates volutes blanches.

Pourtant, cela peut toujours servir comme charmant objet de contemplation et de relaxation. Un tas de cailloux décentré, avec cette sinieuse courbe volcanique qui va embrasser le ciel. Innocent symbole de destruction, comme le soleil. Mon médecin m'encourage à méditer sur le monde naturel. *Perdez-vous en lui et trouvez-vous*, comme si elle me vendait un safari de trois semaines. Pour lui faire plaisir, j'essaie de temps en temps l'un de ces exercices, car elle me prescrit aussi les médocs qui font peur quand j'en ai besoin.

Donc, j'examine la colline, qui me dit que la Terre est ronde, pleine d'une tuyauterie en fusion compliquée. Tout cela doit apparemment susciter une confiance intérieure et, pour finir, m'amener à me détacher nettement de mon corps – puisque c'est ce qu'elle veut. Je ferme les yeux et me projette dans ces pâles bouffées de fumée, *afin de guérir chacune de mes cellules avec de l'amour*, juste pour elle.

Je tente d'effacer les deux semaines pendant lesquelles j'ai baladé en avion à réaction ces désespérés et les deux semaines qui nous restent jusqu'à notre dernière soirée, quand on fera une superfête avant que le groupe ne soit dispersé, chacun allant de son côté mourir dans son hôpital de grand luxe. Pourquoi m'en faire ? Les coteries ont été créées, les subtiles compétitions mises en place, ils sont fixés sur mes compétences. Je n'ai pas à attendre de la fidélité de la part de ma clientèle. En pratique, je pourrais les réexpédier chez eux. Mais je me fais un fric monstre. Donc, on l'aura, l'aventure en montagne, l'aventure en radeau et l'aventure à skis. Chouette, alors.

J'ouvre les yeux. Le volcan est toujours là, mais il ne me dit rien. Ce moment contemplatif était une blague. Je n'ai réussi qu'à générer encore plus d'adrénaline cancérogène. Je pourrais dormir pendant une semaine.

Quelqu'un est là, au bord du cratère, parmi les nuages de sulfure d'hydrogène. On dirait un homme qui danse. Peu distinct, quasiment fait de fumée. Les nuages passent devant et derrière cet improbable mec qui se trémousse comme une fourmi, comme si la montagne venait de se soulever sous ses pieds. Voilà qui donne une certaine idée de l'échelle.

Je devrais aller voir mon père.

La station verticale me semble provisoire. J'écarte légèrement les pieds pour me maintenir, comme si j'étais sur le dos d'une baleine.

— Super, ce volcan...

Voilà la Mineure Enceinte, qui promène sa boisson diététique dans une bouteille géante. Soudain, elle est juste à mon côté, m'envahissant par une tape indésirable sur l'épaule. Partout où on va, on peut lui faire confiance pour alterner ce

genre de réflexion d'une pertinence criante avec un : « Quel pied, non ? »

Elle désigne le volcan avec sa bouteille et dit :

— Moi, quand je vois un truc pareil, ben... ça me fait un truc. Vous savez d'où je viens, hein ?

Elle accouche dans deux mois. On croit que le bébé s'en sortira.

J'ai la tentation de lui accorder un sourire courtois, mais, mettant en balance cela avec la perspective d'être son unique ami pendant le reste du voyage, je dis :

— Ça vous ennueie de rester avec le groupe ?

Elle rentre à l'intérieur, et leur signalera sans doute que je suis mal luné. Tant mieux, ils garderont leurs distances.

Je regarde en arrière, mais le vent a tourné ; la vapeur souffle dans l'autre direction. L'homme au bord du cratère est à présent à découvert : un tas de pierres.

Pourtant, j'ai décidé d'aller voir papa. Ça se goupillera gentiment. Ces derniers jours, j'ai reçu une vague de demandes pour caser un guérisseur dans le programme. Papa pourra certainement jouer ce rôle. On va laisser tomber la varappe – de toute façon, ça les faisait râler – et reprendre l'avion cet après-midi. On le verra dans la matinée, après quoi on rejoindra le camp de base pour la randonnée. Le groupe fournira un maximum de diversion et lui, il pourra leur prêcher ce qui lui chante. Ce vieil excentrique va adorer être en vedette.

Personne ne semble regretter la varappe mais je recevrai certainement des remontrances écrites à la fin du voyage. Certains sont requinqués par la promesse de rencontrer demain un chaman, un vrai. La perspective de monter en avion pour cela les plonge tous dans le doute. *On ne pourrait pas trouver un autre guérisseur à côté d'ici, aujourd'hui ?* Heureusement, l'infirmière les persuade que l'air filtré nous sera bénéfique à tous, et cela au moment même où elle les encourage à embarquer.

À présent, les voici installés et nous sommes en train de traverser un nuage, ce qui, même après tous ces vols que j'ai

pris, continue à me ravir, comme si rien de ce qui arrivait pendant ce temps n'était réel.

Une fois adoptée la vitesse de croisière, je passe mon appel depuis le fond de l'avion.

— Papa ?

— Qui m'appelle « papa » ?

Cette légère ironie dans sa voix.

— Il n'y en a qu'un, que je sache.

— J'ai voulu que tu m'appelles.

— Eh bien, me voici...

— Je veux dire : je t'ai adjuré intérieurement.

Ah, d'accord. Je m'adosse à la porte de l'issue de secours et regarde si on m'observe. L'infirmière est en train de fourguer des gobelets d'eau antivirale à chacun. Tout à coup, je me gèle et je lui fais signe de pousser le chauffage. De part et d'autre de l'allée, le groupe est branché sur ses lecteurs et regarde s'afficher les données boursières provenant de tous les coins de la planète qui s'éveille. Je baisse la voix, comme si ça pouvait servir à quelque chose. Je suis sûr qu'il y en a au moins un qui a son portable allumé.

— Je suis toujours dans le tourisme, papa.

— Tiens donc... !

L'avion subit deux secousses et nous tombons d'un nuage. Tout redevient visible.

— Je vois énormément de choses, je rencontre toutes sortes de gens. Chaque jour, je suis en voyage. Je travaille avec les mourants, papa. Je les aide.

— Je ne te demande pas d'explication. Ça me fait plaisir d'entendre ta voix. Mon étonnement n'est que théorique ; ça m'étonne qu'il y ait encore des voyages à faire, des sites à visiter. Des gens pour payer. Mais il y a toujours des cochons de payants quelque part, pas vrai ? Tu as compris cela il y a longtemps, n'est-ce pas ?

— Tu pratiques encore ?

— J'ai cessé de « pratiquer » pour « faire ». Toi qui as la quarantaine, quand vas-tu tirer les leçons de mes erreurs ?

Il a un gloussement – un échantillon de son rire supérieur.

— Tu viens ?

— Ça dépend de toi.  
— La venue d'un enfant est une bénédiction.  
— Je crois que mon groupe aimerait avoir une séance.  
— Je ne suis pas un clown. J'ai des diplômes et je suis honnête. Je ne prends pas l'argent de quelqu'un, si je ne peux rien pour lui.

— C'est super, papa.

— Ils sont chimiquement médicamentés ?

— Ils suivent un traitement, bien sûr, mais bon... ils sont coincés, donc très ouverts aux médecines douces.

Je devine qu'il s'efforce de ne pas se fermer.

— Si c'est la condition pour voir mon fils, je veux bien rencontrer ces toxicos pleins de fric. Quand ?

— En fait, j'appelle de l'avion.

Il rit.

— J'étais prêt avant même que ça sonne.

— Parfait.

J'éteins mon téléphone et les regarde. Du fond de l'avion, je délivre la bonne nouvelle :

— On va voir un chaman.

Sur le coup, tout le monde grogne, comme on pouvait s'y attendre, mais je traverse l'appareil pour indiquer la direction au pilote. Ce sera sympa de le revoir. Peu avant le début des Barricades, papa avait démissionné ; il nous avait fait reclasser pour qu'on puisse vivre hors de la ville, avait acheté quatre hectares dans la montagne et s'était mis à bâtir cet avant-poste, avec de l'eau potable, de l'air pur et un jardin ultraprotégé. Un genre de paradis, en fait. Ma mère n'avait pas supporté, mais ils m'avaient laissé décider de mon sort. J'étais resté jusqu'à ma quinzième année, mais je m'ennuyais facilement en ce temps-là et j'étais retourné en ville. À l'époque, il avait dit comprendre ma décision – chacun avait son voyage personnel à faire – mais chaque fois qu'on se parle, il évoque des choses qui se sont produites durant cette année-là, comme si elle en valait dix sur le plan des souvenirs.

L'infirmière est la première à m'arrêter, sans aucun doute pour demander si j'ai pris mes médocs et pour relayer de nouvelles doléances du groupe. Autant j'apprécie son travail,

autant je n'aime pas trop la voir me sauter à la gorge comme une déléguée syndicale chaque fois que je suis à sa portée. J'accepte un gobelet d'eau et passe mon chemin sans lui laisser le temps de commencer. J'ai remarqué une boule à son cou, qui doit être nouvelle. Je ne veux pas mentionner quoi que ce soit qui pourrait nous ralentir.

Le Moulin à Paroles Célibataire vient me rejoindre à ma place, derrière le pilote, pour me raconter qu'un jour elle a produit une émission télévisée sur les *pseudo-chamans* – en général, des types blancs entre deux âges qui paient quelqu'un pour une « quête de vision » et se font ordonner sans expérience authentique. Je regarde derrière elle et vois qu'elle a déjà partagé cette utile information avec tous les autres passagers. Me soufflant à l'oreille son haleine empoisonnée, elle dit :

— Franchement, il n'y a plus personne de sérieux pour se dire chaman, de nos jours. Même les quelques tribus indigènes qui subsistent ont abandonné... Et si on visitait l'un de ces laboratoires de phytothérapie où l'on met au point des thérapies réellement *efficaces* ?

Je me racle la gorge et toussote pour montrer que je sais qu'ils sont tous contre moi. Ça tourne à la quinte de toux, ce qui, au bout de dix secondes, attire leur attention pour de bon. L'infirmière se jette sur moi avec son sirop. Je la tiens en respect.

— Oui, bon, j'ai dit « chaman » pour faire court. Ce n'est pas le nom qu'il se donne. Le pays est majestueux... sublime. Vous verrez un autre mode de vie. Ne vous inquiétez pas : vous l'aurez, votre illumination...

Je tousse de nouveau, pour donner un caractère définitif à ma tirade, mais là encore ça continue jusqu'à l'asphyxie. Le Moulin à Paroles bat en retraite, jetant les mains en l'air à l'intention des autres. Je m'aperçois que je suis en nage. Ces temps-ci, prendre l'avion me donne des bouffées de chaleur. L'infirmière me tend sans mot dire une serviette en papier pour m'essuyer le visage. Super.

Papa a prononcé ce mot : « chaman » une seule fois à mon adresse. Quand j'ai commencé à gagner bien ma vie, j'ai pu aller

le voir plus souvent. Il avait déjà son style – les cheveux, les ongles, sauvage. Il vivait de la terre et pratiquait ses techniques d'alors sur la population locale en se faisant payer en nature. À l'époque, j'avais mon premier cancer. Il avait essayé de me prendre mes médicaments, jurant qu'il devait sa santé au fait d'avoir renoncé aux diaboliques produits pharmaceutiques. Il semblait plutôt en forme. Après tout, il n'était pas mort, avait survécu à cinq cancers avant d'avoir atteint la cinquantaine. Il regrettait de m'avoir laissé revenir en ville, désolé de toutes les choses que j'avais faites. J'avais essayé de l'emmener faire des courses. Il n'avait pas voulu, refusant même mon argent. Disant qu'il ne saurait pas quoi en faire. Il avait promis qu'un jour, il me guérirait – pour de vrai.

J'aurais dû leur dire que c'est un sorcier – vu sa façon de me parler, tout à l'heure, ça doit être le cas, aujourd'hui. Peu importe. Même s'il ne fait que radoter, ils en auront pour leur argent et il sera sans doute content de voir son fils l'entretenir dans ses illusions. Les docteurs aiment qu'on les respecte.

La Veuve Branlante demande si ce détour lui sera compté en supplément, car elle connaît une excellente clinique tout près du camp de base où nous irons demain. Elle s'efforce de présenter cela comme un simple problème comptable, alors que visiblement, elle a peur de ne pas être capable de profiter de ce voyage pour commencer. Manifestement, elle a fait le pari suivant avec elle-même : qu'est-ce qui lâchera en premier, sa santé ou son fric ? Espérons que ce ne sera ni l'un ni l'autre. Je n'ai aucune envie d'organiser une évacuation sanitaire en montagne.

– Aucun supplément, lui dis-je pour la rassurer. C'est moi qui paie ce vol.

Quand finalement je parle au pilote, l'infirmière dit au groupe de râleurs, au mépris du protocole :

– Ce type, c'est son père. C'est bien d'y aller...

À croire qu'elle m'espionne depuis le début. Je ne lui cause plus. Je ne la réengagerai pas.

Machiavel pointe sa tête dans la travée pour me dire :

– Je m'en fiche que ce soit votre père, mais si c'est un type sérieux, il ne sera pas d'accord pour nous voir en groupe.

Le Couple Malheureux dit, presque à l'unisson :

— Et encore moins à l'hôtel.

Machiavel ajoute :

— Puisqu'on est déjà dans l'avion, pourquoi ne pas continuer pour aller visiter l'un de ces hôpitaux qui sont juste de l'autre côté de la frontière ? Ils font un boulot fantastique.

Tout le monde aime cette idée. Je lève mes deux mains en l'air.

— Parce que ce n'est pas un voyage médical. On a vu assez de cliniques. Vous avez testé assez de traitements. J'essaie de nous exposer à quelque chose d'un peu différent. Ce soir, on aura un copieux repas. Avec un peu de viande, pour changer – des steaks, ça vous dit ? Ensuite, avant d'aller se coucher, tous à la piscine. Monopolisez le jacuzzi, ça vous fera du bien. Le lendemain matin – cadeau de ma part – on ira le voir. Au minimum, il nous donnera sa bénédiction. Au mieux... quoi ? Tout le monde est guéri.

Voilà qui crève l'abcès. Tout le monde a un bon petit rire nerveux.

Comme si elle n'en avait pas assez fait comme ça, l'infirmière agite les esprits.

— On a peut-être le temps, cet homme est peut-être une espèce de guérisseur, et comme il n'a pas vu son fils depuis longtemps, ça pourrait être important.

Ils semblent l'écouter, mais comme je ne veux pas être trop en cause, je conclus tout de suite :

— N'oubliez pas : on a tous besoin de passer une bonne nuit. Demain, vous reprenez vos sacs à dos...

Le lendemain matin, dans le car, je m'assois à côté d'Anthony qui jouit du privilège rare de faire son second voyage touristique avec moi. Un médicament expérimental l'a guéri de son cancer mais rendu à moitié aveugle et à moitié sourd. Son truc, c'est d'aller à tâtons se mettre là où il y a le meilleur point de vue sur un site – au bord d'une cascade, d'un canyon –, et de déclarer : « Hé, au moins, je suis debout ! » Comme si c'était le sens de la vie.

Ce n'est qu'au niveau d'un certain virage que je m'aperçois qu'il a sa main sur la mienne. On a tous deux la peau cloquée, à vif, et apparemment insensible à nos traitements respectifs. Durant un moment, je ne sais lequel de ces bouts de chair marqués de cicatrices est le mien. C'est nul. Je leur ressemble. Je détache nos peaux, sors ma crème teintée pour en appliquer sur les plaques orange foncé. Papa aura quelque chose à y redire. J'aurai droit à des sermons sur l'intention pure. Il ira forcément chercher une mixture préparée avec les produits de son jardin. Mais peut-être est-ce plus simple, aujourd'hui. Il n'aura qu'à me toucher et je serai guéri.

Le car tourne à gauche après la boîte aux lettres qui était déjà là à l'époque où papa a acheté la terre. On grimpe par la route gravillonnée à une allure soutenue. Le chemin est orné de toutes sortes de grigris. Bâtons liés à des pierres (avec des tresses de cheveux argentés provenant sans doute de la crinière ridicule de mon père) et plantés dans le sol pour repousser le mal, accueillir les amis, selon l'humeur du moment. Vaguement sinistre. Pour ce groupe dont la vie est rythmée par la maladie depuis si longtemps, rien que cet aperçu d'une vie solitaire doit être intéressant.

Nous arrivons à la sortie de garage, mais la maison a disparu. Une maison isolée à un étage, avec un toit en tuiles, des volets noirs – disparue. Les poutres d'origine se dressent toujours dans un silence très site mégalithique ; on y a punaisé toutes sortes d'étoffes colorées pour encadrer l'espace qu'elle occupait jadis. Des drapeaux pour son fort – en berne, faute de brise. Trois tentes militaires sont installées sur une bâche bleu marine, là où était la pelouse. Papa sort en courant de l'une d'elles, dirigeant avec autorité le conducteur vers le seul espace non planté sur sa propriété. On se range sur un espace pavé de galets – l'ancien emplacement du garage.

Papa n'a sur lui aucune protection. En fait, il n'a pour tout vêtement qu'un genre de couche en batik. Ses cheveux et ses sourcils ont disparu. Mais sa peau étant saine et son corps musclé, ses yeux toujours pétillants, ce n'est donc pas à cause de médicaments. Il a une coupure à la tête, un fin trait rouge au-dessus de l'oreille. Quel hôte attentionné. Il s'est entièrement

rasé pour nous. Formidable : le groupe aura droit à son monstre de foire et moi j'aurai gagné des points.

Papa colle son visage souriant à la vitre, tâchant de voir à travers le verre teinté. Tous les chauves ressemblent à des chimpanzés, et lui ne fait pas exception à la règle. Il va vers l'avant, frappe à la portière, que je débloque. L'air qui s'en échappe paraît le faire reculer. Il se couvre le visage de son bras.

— Qu'est-ce que vous respirez, là-dedans ?

Le Jeune Homme à la Fortune Personnelle, qui s'assoit à l'avant toutes les fois qu'il en a l'occasion, répond :

— C'est pour renforcer l'immunité...

J'aurais aimé que ce ne soit pas la salve d'ouverture. Papa se ressaisit assez pour revenir avec un sourire tendu, sans cesser de s'éventer.

— Venez donc respirer l'air qu'on a ici.

Il prend une profonde inspiration et ses yeux se révulsent. L'air est manifestement si suave qu'il est à court de mots et lève les bras au ciel. Tout est dit. Il se tient ainsi, les mains en prière, attendant la ruée sur lui.

Anthony incline sa tête comme un oiseau, à l'adresse des autres.

— Alors, qu'est-ce que vous attendez ?

Il se lève difficilement en se tenant aux dossiers, et s'avance dans l'allée en se tractant ainsi. Ses doigts qui se raccrochent à la main courante en deviennent presque violacés. Papa, qui attendait en bas, l'attrape dans ses bras comme un enfant.

Les autres se tournent vers moi, soucieux. Je ne bouge pas, pas encore.

— Vous ne voulez pas lui dire bonjour ? demande la Mineure Enceinte, en me tamponnant la figure avec une serviette.

Soudain, je mesure la gentillesse dont elle a fait preuve à mon égard pendant tout le voyage et je sens mes entrailles s'affaïsser, comme si tout allait dégringoler hors de moi.

— Pas encore. Allez-y..., dis-je, poussant tout le monde à sortir.

Me tenant aux accoudoirs, je le vois accueillir chacun, les caressant chaleureusement aux endroits qu'il faut, les mettant à l'aise, demandant leurs prénoms. Le groupe s'imprègne de tout

cela autant qu'il le peut. Ce calme, l'air naturel, son odeur corporelle à lui. Quand ces gens-là ont-ils été touchés ainsi pour la dernière fois ? Bientôt, ça tourne à l'orgie, les mains se tendent et ils commencent à se toucher mutuellement. Je contemple cette scène du haut des marches, très fier. Non, ils ne se plaindront pas de ce détour. Et papa semble heureux. Il se tourne vers le car.

— Je crois qu'il en reste un, là-dedans !

Je suis bloqué sur la seconde marche. Avant que j'aie pu descendre, il a bondi à l'intérieur et m'entoure.

— Moi aussi, je suis malade, papa.

— Je sais, dit-il, soutenant ma tête. On va arranger ça. Sors...

— Je ne sais pas si je peux...

Il crie :

— On a besoin d'un coup de main !

Soudain, je suis transporté en bas des marches, soutenu au niveau des épaules et des genoux. Dehors, je lève les yeux pour regarder dans ceux de mon père. Vous n'avez jamais vu une couleur pareille, on dirait tout un seau de petits pois. Je me détends dans cette vision, comme mon médecin m'a dit de le faire. Sur le moment, je ressens cet espace dont elle parle toujours, comme si je tenais à ce monde par un bout de ficelle. Je le tiens, et le lâche, je le tiens et le lâche. Quand je lâche, quand je ferme les yeux, je dérive, mais quand je les rouvre, il est en train de me regarder avec le soleil derrière lui et je tiens bon.

Tout le monde soutient un membre différent pour ne pas que la peau se déchire. Nous avons tant appris sur les traitements, les uns des autres. Je suis porté au-delà du terrain où était notre maison et déposé sur la bâche. Je sens sous mon épaule une petite branche. J'essaie de bouger, mais impossible. Je ne peux pas leur dire, je ne peux pas parler, j'ai l'impression de lutter depuis si longtemps. À présent, ils font cercle autour de moi et ont l'air nerveux, sauf papa. Lui s'agenouille près de moi, me baise le front à trois endroits différents, me rassure d'une parole.

— Il n'était pas très bien, dit l'infirmière, et puis son traitement est devenu totalement inefficace ces derniers jours.

Tout ce que je sais, c'est que je suis en train de regarder dans ce vert, qui me regarde aussi, ce vert dont j'ai entendu parler toute ma vie parce que moi aussi, je l'ai. Les personnes qui me rencontrent y vont de leurs commentaires – comme si j'ignorais la couleur de mes yeux. J'ai toujours envie de leur dire : « Si vous connaissiez mon père. »

Il regarde le ciel tout en prenant les pulsations de ma nuque, de mes poignets, de mes pieds. Je compte aussi, comme il m'avait appris à le faire, m'efforçant de sentir le pouls de ses doigts, observant son haleine.

Il frotte ses mains de guérisseur ensemble, puis les appose sur mon cuir chevelu, mon front, mon menton.

L'infirmière dit :

— Je le savais. C'est trop tard !

L'éternelle inquiète. Elle n'a qu'à ramener le groupe. Moi, je reste ici.

Quelqu'un d'autre dit :

— Chut ! Laissez-le travailler.

Mon père me déshabille, examine mon corps, à la recherche de signes, de symptômes. Il voit bouger mes lèvres. Ma peau a un goût de sel. Je dois être déshydraté. Je tente de le lui dire, mais je ne sais pas trop ce qui sort.

— J'ai besoin de votre aide, leur dit mon père, mais j'ai aussi besoin d'espace.

Docile, le groupe élargit le cercle autour de nous. Il demande à deux d'entre eux, je ne vois pas qui, d'apposer leurs mains sur mes pieds, comme pour m'immobiliser. Lui-même va se placer de l'autre côté, mettant ma tête sur ses genoux.

De nouveau, il se frotte les mains et les sépare au-dessus de mon visage. Je regarde les lignes creusées dans ses paumes. Pauvre homme. Il a travaillé dur. Soudain, je m'aperçois que je suis mieux ici, avec lui, que je ne l'ai jamais été ailleurs. Je voudrais m'excuser pour mes quinze ans. Je suis prêt à vivre ainsi. Je voudrais lui dire que je vais rester et prendre soin de lui.

Il inspire profondément, rassemblant ses forces. Ses mains s'abaissent lentement, allant de mon front à mon menton et vice versa, modelant un courant d'air entre nous. Je vois ce courant

passer avec force par-dessus ma figure. Lentement, le bout de ses doigts s'approche de ma peau et je sens leur chaleur sur mes joues. Puis, sans un mot, sans la moindre incantation, il me ferme les yeux.

---

FIN